J. FÉLIX

LE PROGRÈS PAR LE CHRISTIANISME



LE PROGRÈS

PAR L'ÉGLISE

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, PLACE DU PANTHÉON, 2.

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. FÉLIX

de la Compagnie de Jésus

> *Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.*
>
> Croissons de toute manière dans le Christ notre chef.
>
> (EPH., IV, 15.)

ANNÉE 1869

LE PROGRÈS PAR L'ÉGLISE



PARIS

A. JOUBY ET ROGER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

—

1869

PREMIÈRE CONFÉRENCE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'EXISTENCE DE L'ÉGLISE

MESSIEURS,

La religion, c'est-à-dire un commerce efficace entre l'homme et Dieu, telle est, avons-nous dit, la condition essentielle de tout progrès de l'humanité. La religion, c'est la séve qui produit le grand arbre et fait éclore les fruits; c'est le sang qui fait battre le cœur et entretient la vie; c'est la force douce, mais puissante, qui explique tout dans l'ordre moral; c'est le moteur universel de tout progrès dans le monde humain, selon ce beau mot d'un illustre païen : *Omnia reli-*

gione moventur « Tout se meut par la religion. »

Après avoir établi cette vérité fondamentale, *le progrès par la religion;* après avoir jeté par terre l'édifice sans fondement du progrès par l'athéisme, nous avons recherché les conditions que doit réaliser et les caractères que doit offrir la religion destinée à marcher à la tête de l'humanité. Nous avons dit : La religion du progrès doit être vivante, organisée, une, universelle, sainte, et par-dessus tout efficace. Vitalité, organicité, unité, universalité, sainteté et efficacité : tels sont les signes révélateurs de la religion que nous voulons trouver.

Cette religion, nous l'avons en vain cherchée dans les deux hémisphères du monde religieux, de l'autre côté et de ce côté du Calvaire, dans le monde païen et dans le monde chrétien. D'un côté comme de l'autre, et les religions non chrétiennes, et les régions chrétiennes elles-mêmes, excepté une, ont été convaincues d'une commune impuissance pour guider dans son ensemble la marche de l'humanité.

Mais, messieurs, nous ne pouvons en demeurer là. Si nous avons traversé la région des ombres, c'était pour arriver au pays de la lumière. Après avoir parcouru d'une course rapide tous les royaumes de l'erreur religieuse, il vous en souvient, avant de nous quitter, nous avions salué de loin, sur les sommets où Dieu l'a placée, la Jérusalem de la vérité pleine, où l'humanité doit monter, de degré en degré, jusqu'à toute sa grandeur. Dieu nous appelait-il à visiter ensemble cette vraie cité de Dieu sur la terre? C'était le secret de celui qui nous mesure les jours et les destinées. La Providence, depuis, nous a fait un de ces signes auxquels l'Apôtre reconnaît une vocation; et nous voici prêts à entrer ensemble dans la merveilleuse enceinte où Dieu nous convie à contempler ce qu'il a fait de plus divin pour le progrès de notre humanité. O Jérusalem, Jérusalem, voici que vous apparaissez à nos regards comme la vraie cité de Dieu bâtie sur les hauteurs pour être vue de partout; et voici que nos pieds touchent le seuil de vos parvis! *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis Jeru-*

salem, Jerusalem quæ ædificatur ut civitas. O sainte Eglise catholique, ouvrez, ouvrez sous nos regards vos portiques sacrés; laissez-nous voir, comme un vestibule du paradis, toute la gloire de votre enceinte, et montrez-vous, ô Eglise ma mère, montrez-vous tout entière à un enfant trop indigne de vous contempler, mais ambitieux de raconter vos merveilles et de révéler à tous ceux qui ne vous connaissent pas assez votre divine beauté !

Messieurs, de tous les sujets que j'ai traités devant vous, aucun, je l'avoue, n'a eu pour moi des sympathies plus profondes. Je voudrais vous parler de l'Eglise comme on parle d'une mère, d'une mère que l'on connaît, que l'on admire et que l'on aime; et grande sera la trahison de ma parole, si je n'y mets, avec la lumière de la vérité, quelque chose de cette chaleur qui vient de l'amour.

Le champ où nous entrons est vaste, et vous n'attendez pas qu'un seul discours ni même une station entière réponde à toutes les questions que soulève un tel sujet. Nous allons commencer, laissant à Dieu de nous

conduire au terme ou de nous arrêter en chemin, et, du commencement à la fin, ne cherchant jamais que ces deux choses, votre bonheur et sa gloire.

Aujourd'hui, j'aurai atteint tout mon but si, par un regard d'ensemble jeté sur l'Eglise considérée comme le grand fait de l'humanité, je parviens à vous faire bien comprendre, dans ce discours préliminaire, que rien n'est plus digne de votre attention et de votre intérêt que l'Eglise catholique.

Ainsi, messieurs, avant d'entrer dans l'enceinte et dans le sanctuaire de l'édifice, nous ferons comme vous faites vous-mêmes lorsque vous visitez un monument grand et illustre; nous le contemplerons tout d'abord d'un peu plus loin et comme à distance, ou, pour employer une autre image où la réalité se peint mieux tout entière, avant de regarder dans l'intime de ce vaste corps que nous appelons l'Eglise catholique, nous nous arrêterons à le regarder par le dehors, dans l'incomparable phénomène qu'il offre à nos regards, phénomène un et triple, que nous allons considérer sous les trois aspects que voici :

L'Eglise est un corps organisé; regardons-le dans les dimensions et l'harmonie qui le constituent.

L'Eglise est un corps vivant; regardons-le dans l'atmosphère où il vit et dans le milieu où il se meut.

L'Eglise est un corps agissant; regardons-le dans l'influence qu'il exerce et dans l'action qu'il déploie.

Vue en elle-même, c'est-à-dire dans les proportions et l'harmonie qui la constituent, l'Eglise nous apparaît comme un miracle de grandeur et de beauté.

Vue dans l'atmosphère où elle vit, c'est-à-dire dans le milieu où elle se meut, l'Eglise nous apparaît comme un miracle de résistance et de stabilité.

Vue dans son influence, c'est-à-dire dans son action sur notre humanité, l'Eglise nous apparaît comme un miracle de puissance et d'efficacité.

I

Je laisse ici de côté les éléments préparatoires et préfiguratifs de l'Eglise, naguère encore si magnifiquement traités par mon illustre frère dans l'apostolat de Notre-Dame. Je passe, en l'admirant avec vous, sous le brillant portique ouvert par son éloquente parole, et j'arrive tout de suite, sans autre préliminaire, à l'Eglise catholique proprement dite.

J'entends par l'Eglise catholique l'assemblée ou plutôt la *communion* des fidèles baptisés au nom de Jésus-Christ, et professant la doctrine de Jésus-Christ, sous le gouvernement institué et inspiré par lui-même pour appliquer à l'humanité régénérée les mérites de la rédemption. En d'autres termes, l'Eglise est le christianisme qui a nom *catholicisme*, fonctionnant par l'autorité et le gouvernement des évêques et des pasteurs, sous l'autorité souveraine et le gouvernement uni-

versel des pontifes romains, successeurs légitimes de l'apôtre saint Pierre.

Ne voulant pas entrer davantage aujourd'hui dans le détail et l'intime du sujet, je me contente de cette notion qui signale à vos intelligences l'Eglise catholique comme un simple fait, un fait accessible à tout regard, intelligible à toute pensée, se produisant et se révélant lui-même dans le monde religieux, comme le soleil dans notre monde planétaire, par la splendeur de sa propre lumière.

A quelque point de vue que vous vous placiez, en effet, pour regarder l'humanité vivante, voici un phénomène que vous ne pouvez pas ne pas voir : voici un christianisme hiérarchique, ayant au premier degré de sa hiérarchie le pasteur, au second les évêques, au troisième les pontifes romains, et sur les deux flancs de cette grande institution, se rattachant au même sommet, des familles religieuses et des légions apostoliques créées pour la prière ou armées pour la conquête, et à la base de cette pyramide de fonctions, des millions d'hommes baptisés au

nom du Christ, croyant à sa parole et relevant de son autorité, et tous, gouvernants et gouvernés, enseignants et enseignés, portant ce nom à jamais illustre, *catholiques*.

Ce vaste ensemble de chrétiens portant l'honneur d'un même nom, marqués du signe d'un même baptême, professant le *credo* d'une même foi, et rattachés au même centre par les mêmes liens, c'est ce que je nomme ici l'Eglise, l'Eglise que Jésus-Christ a bâtie sur Pierre, l'Eglise dont il a dit que « les « portes de l'enfer ne prévaudront jamais « contre elle; » l'Eglise catholique, apostolique et romaine, ayant aujourd'hui à son sommet, c'est-à-dire au plus haut lieu du monde, le plus doux et le plus fort, le plus éprouvé et le plus glorieux des pontifes, l'immortel Pie IX.

Voilà, messieurs, le fait que nous avons à considérer. Or le premier aspect qui se présente ici dans ce fait prodigieux, c'est la grandeur et la beauté qu'il révèle en se découvrant à nous ; et c'est là, je l'avoue, ce qui attire tout d'abord, par un invincible attrait, le regard de ma pensée. Lorsque le

voyageur voit se dresser devant lui, pour la première fois, ces géants du désert qu'on nomme les Pyramides, ce qui le frappe tout d'abord et le saisit tout entier, ce n'est ni leur origine, ni leur nature, ni leur destination ; c'est l'énormité de leurs masses, l'immensité de leurs proportions, le grandiose de leur attitude. Ainsi lorsque, après avoir traversé ces régions désolées où l'erreur religieuse a construit tant de masures et semé tant de ruines, je me rencontre face à face avec cette gigantesque construction religieuse qu'on appelle l'*Église catholique romaine*, je m'arrête, dominé par mon admiration, devant le chef-d'œuvre que j'ai sous les yeux, et, dans le religieux saisissement qui s'empare de tout mon être, j'éprouve le besoin d'en embrasser toute la largeur, d'en mesurer toute la hauteur, d'en contempler toute la royale majesté et toute l'harmonieuse beauté.

Quel monument ! quel édifice ! et dans cet édifice, quelle architecture !... Edifice si large que la terre entière semble lui servir de base ; édifice si haut que son sommet semble tou-

cher au ciel, et en réalité dépasse toutes les plus hautes cimes du monde religieux; édifice si vaste par son enceinte que l'on y voit agenouillées sur ses parvis des multitudes telles que l'adoration n'en prosterna jamais devant aucun autel; édifice unique dans l'humanité, et dont la basilique de Saint-Pierre de Rome, malgré son ampleur et sa magnificence, n'est qu'une faible image et un symbole impuissant à exprimer cette incomparable réalité.

Un édifice, ai-je dit? Ah! je me trompe; l'Eglise est mieux qu'un édifice; l'Eglise est un *corps*, un corps dont les parties, comme dans tout corps vivant, se tiennent dans la force et dans l'harmonie; corps magnifiquement *un* dans sa multiplicité, et prodigieusement *multiple* dans son unité; union vraiment organique où tous les membres se rattachent au même centre; immense communion des âmes qui a pour centre le cœur du Christ, pour sommet la tête du Christ, pour fondement la parole du Christ, et pour réalité le corps mystique de Jésus-Christ, *le Christ tout entier* vivant et grandissant dans l'humanité.

Ah! messieurs, ce corps de l'Eglise, corps divin et humain tout ensemble, comme le corps de l'Homme-Dieu, l'avez-vous jamais embrassé tout entier? Tous les membres qui se rattachent à ce corps et sont ce corps lui-même, les avez-vous comptés? L'harmonie qui resplendit à travers tous les membres de ce corps, l'avez-vous admirée? La sphère où se déploie ce corps, l'avez-vous mesurée? En trois mots, avez-vous jamais bien considéré et sa valeur numérique, et son ordonnance hiérarchique, et son encadrement historique?

Sa valeur numérique, qui pourra vous la dire? La multitude des âmes qui se rattachent à ce corps et vivent de sa vie, qui pourra la raconter? qui dira le nombre de ses générations? Négligeons pour un moment toutes les générations du passé, et ne tenons compte que des générations vivantes. Négligeons aussi ces multitudes incalculables disséminées dans toutes les patries de l'erreur religieuse, et qui, du fond de l'hérésie, du schisme et du paganisme lui-même, tiennent par d'invisibles attaches à ce que la théologie nomme bien l'*âme* de l'*Eglise*. Ne tenons compte que

des multitudes qui tiennent par des chaînes visibles à son corps visible. Même ainsi restreinte et circonscrite, quel spectacle encore offre aux regards l'Eglise catholique, au point de vue de sa grandeur et de sa valeur numérique! Ces âmes qui, à l'heure où je vous parle, se rattachent visiblement à ce corps visible de l'Eglise catholique, dites, combien sont-elles?

Ah! les voyez-vous d'ici ces deux cents millions d'hommes qui, de tous les rivages de la terre, se rattachent à Jésus-Christ vivant, comme des membres à leur chef, et se pressent comme des enfants sur le cœur de l'Eglise? Deux cents millions d'intelligences suspendues à la même parole; deux cents millions de volontés enchaînées par les mêmes ordres; deux cents millions de cœurs rattachés au même cœur, et gravitant par la force d'une même attraction autour d'un même centre; deux cents millions de vies, enfin, formant de tant de personnalités libres la cohésion morale la plus forte et en même temps la plus harmonieuse que l'on ait jamais vue!

En effet, messieurs, ce qui nous frappe ici dans ce corps prodigieux de l'Eglise catholique, c'est, avec sa valeur numérique, sa beauté hiérarchique; c'est, entre des membres si multiples, une si belle ordonnance; c'est enfin, dans cette immense multitude, la plus ravissante harmonie que Dieu ait jamais déployée sous le soleil. Dans ces deux cents millions d'hommes qui tous se tiennent et vivent dans le même corps de l'Eglise, quel ordre, quel concert, quelle harmonie!

Ce n'est pas encore le moment de vous révéler tout entière l'inimitable beauté de la hiérarchie catholique. Mais puis-je jeter sur le chef-d'œuvre de Dieu même un rapide regard, sans vous montrer au moins dans ma parole un reflet de la beauté que répand sur tout le corps de l'Eglise cette divine hiérarchie qui monte de la terre au ciel, et des plus bas fonds de l'humanité s'élève, de degré en degré, jusqu'à Jésus-Christ Dieu, le centre et le sommet, la tête et le cœur de l'Eglise catholique?

Regardez, messieurs, au-dessus de tous ces millions d'hommes dont la communion

compose le corps mystique de Jésus-Christ, plus haut que tous les pasteurs, plus haut que tous les évêques, plus haut même que le pontife suprême, représentant visible de Jésus-Christ invisible ; regardez plus haut que la terre et plus haut que tous les soleils; regardez jusqu'au fond du ciel même : voilà le Christ au sommet de la hiérarchie; le Christ vivant, le Christ centre divin de toute l'humanité chrétienne incorporée à lui, le voilà! De ce cœur de l'Eglise, tout rayonne; de cette tête de l'Eglise tout descend, oui, tout : toute la vérité, toute la charité, toute la sainteté, toute l'autorité. L'autorité hiérarchique, ah! la voilà qui descend de la tête du Christ sur notre pontife, de notre pontife sur nos évêques, de nos évêques sur nos pasteurs, et, par nos pasteurs, s'en va toucher jusqu'aux profondeurs les plus cachées de l'humanité populaire.

O divine hiérarchie, dans quelle lumière vous m'apparaissez! O corps mystique de Jésus-Christ, dont l'intérieur ne se découvre qu'aux regards des anges, mais dont la beauté extérieure se laisse voir à tous les

yeux! O Eglise catholique, à cette majesté sans égale, à cette harmonie sans pareille, ah! déjà je vous reconnais, et dans le premier élan de ma filiale admiration, je m'écrie : O ma mère, vous êtes la plus belle et la plus harmonieuse de toutes les institutions que j'ai jamais rencontrées sur la terre!

Mais, messieurs, ce qui rehausse les grandes figures et les grandes institutions, c'est le cadre historique que la Providence leur fait; et ce qui agrandit ici ce phénomène de l'Eglise déjà si grandiose, c'est cela même, c'est l'encadrement que Dieu lui a donné dans l'histoire; encadrement le plus magnifique, tel qu'il le fallait à la plus grande des choses; encadrement des siècles, encadrement des espaces, encadrement de l'humanité.

Encadrement des siècles! Laissons les quatre mille ans de préparation et de prophétie, et ne tenons compte que de sa vie rigoureusement historique, à partir de Bethléem, alors que l'Eglise avec l'enfant Dieu était couchée dans un berceau, ou à partir du cénacle, alors que l'Eglise, baptisée dans l'Esprit-Saint, se résumait dans douze

homme réunis dans une chambre. Depuis ce temps-là, vingt siècles bientôt auront passé sur la tête de l'Eglise. Et voilà son encadrement dans la durée : quatre mille ans de préparations prophétiques, vingt siècles déjà d'existence historique, et devant elle un avenir indéfini!

Et si vous venez à songer que chacun de ces siècles a vu passer dans le giron de cette Eglise à peu près trois générations; et si vous multipliez par le nombre de ces générations le chiffre moyen de la communion catholique, c'est-à-dire deux cents millions d'âmes à peu près, formant la grande famille de l'épouse du Christ vous arrivez à un chiffre prodigieux, portant avec lui son éloquence et sa démonstration. Nous parlions tout à l'heure de valeur numérique. Ah! si vous embrassez avec le présent la réalité du passé, voici bien autre chose : voici dix milliards d'intelligences qui ont cru à l'Eglise, dix milliards de cœurs qui ont aimé l'Eglise, dix milliards de volontés qui ont obéi à l'Eglise, et cela, remarquez-le bien, dans la lumière et dans la liberté.

Et cette Eglise si magnifiquement encadrée dans les siècles de sa durée, ne l'est pas avec moins de magnificence dans l'immensité de sa sphère. Cette multitude prodigieuse dont nous venons de parler, elle n'est pas, comme ces foules qui encombrent les sanctuaires asiatiques, parquée dans les frontières de tels royaumes, entre les limites de telles montagnes, entre les rives de tels fleuves; tous les espaces entrent dans sa sphère, et tous les peuples, plus ou moins, sont représentés dans ce concile des âmes rassemblées de tous les cieux et de tous les rivages autour du cœur de l'Eglise. O Eglise catholique, ô reine de l'humanité grandissante, qu'il m'est doux, à moi votre fils, de vous saluer dans cette grandeur à nulle autre pareille! Quel spectacle ravissant se découvre à mes regards! Voici qu'à travers vos longs siècles j'aperçois plus de dix milliards d'êtres humains suspendus à votre parole, attachés à votre cœur, soumis à votre sceptre! Et tous ces êtres humains se lèvent de tous les rivages, du milieu de tous les peuples, de tous les rangs de l'humanité;

tous, réunis dans votre immense enceinte, forment devant le ciel et la terre une humanité telle que le monde n'en a jamais rencontrée; et voici que tous vous regardent, vous aiment et vous crient de partout : Ma mère!

Messieurs, la voilà embrassée dans son vaste ensemble, cette vaste communion des âmes qu'on nomme l'Eglise catholique; la voilà avec la triple gloire de sa grandeur numérique, de sa beauté hiérarchique et de son encadrement historique. Le voilà, ce corps vivant ayant ses pieds sur la terre, sa tête dans le ciel et ses bras étendus jusqu'aux derniers confins du monde; le voilà avec les millions et les milliards de membres qu'il meut à travers les espaces et les siècles! Voilà le géant de la catholicité; il s'atteste par sa présence; il se trahit par sa grandeur; il se défend par sa force; il résiste par sa masse. *Mole sua stat.* Le voilà debout au centre de l'histoire et au centre de ce siècle ému et frémissant autour de lui; il s'impose aux regards, il attire votre curiosité, il sollicite votre attention, et, je ne crains pas de

le dire, il défie votre indifférence ; il est là, aussi contemporain, aussi actuel, aussi vivant que vous-mêmes; et, rien qu'en se montrant, il provoque l'admiration, commande le respect, brave le dédain ; et il vous dit, en vous regardant de toute sa hauteur de géant : Me voici ; je suis le grand fait de l'histoire et du siècle. Vous ne pouvez me supprimer ; bon gré mal gré, il faut que vous me regardiez, et qu'en me regardant vous me jugiez.

Mais, messieurs, c'est assez vous montrer, dans l'Eglise considérée en elle-même, le prodige de sa grandeur et de sa beauté. Regardons-la maintenant dans le milieu qu'elle traverse, et nous allons y admirer un autre prodige encore plus grand, un prodige de résistance et de stabilité.

II

Quand même vous feriez abstraction du milieu où se produit ce grand fait et de

l'ascendant qu'il exerce dans l'humanité; quand même vous ne voudriez y voir qu'un phénomène isolé sans rapport avec le mouvement des choses humaines, force vous serait encore de vous demander d'où vient et pourquoi ce phénomène; car le barbare lui-même, en passant devant les Pyramides, est forcé de se dire quelquefois : Qui a élevé ces colosses de pierre debout dans nos solitudes? Mais, messieurs, il s'en faut bien qu'il en soit ainsi de ce corps de l'Église dont nous venons d'admirer les gigantesques proportions et la magnifique architecture. Il s'en faut bien qu'il demeure là isolé, immobile, comme ces tombeaux des Pharaons dans le silence du désert, sans contact avec l'humanité. Il a vécu dans un milieu dévorant qui eût suffi à le faire périr cent fois, si l'impérissable et le divin ne vivaient en lui.

Aussi, messieurs, après avoir vu le colosse en lui-même et dans son imposante stature, pour mieux entendre le prodige que Dieu a montré sous le ciel, il faut le regarder dans le *milieu* où la Providence l'appelle à

se mouvoir; et vous allez découvrir dans cette gigantesque institution, avec le miracle de sa grandeur et de sa beauté, le miracle de son inébranlable stabilité au sein d'une perpétuelle et universelle instabilité.

La grande épreuve des choses appelées à vivre et à marcher dans le temps, ce qui met en évidence leur force ou leur faiblesse, leur solidité ou leur fragilité, leur néant ou leur divinité, c'est le *milieu* où elles ont la vocation de vivre et de se mouvoir. Le milieu dévore ou fortifie les choses qui respirent et se meuvent en lui, selon les germes de décadence ou de vitalité qu'elles portent en elles-mêmes. Et plus ce milieu est rempli d'agitations et de secousses, d'ébranlements et de tempêtes, plus les institutions qui y passent sans mourir ou qui y demeurent sans faiblir attestent l'inébranlable, l'immortel, le divin qui est en elles.

Et pour les créations de l'ordre moral, pour les institutions politiques, sociales ou religieuses, trois choses surtout sont à redouter dans le chemin où elles marchent et dans la sphère où elles se meuvent : le

mouvement des idées, le feu des passions, le choc des révolutions. Qu'y a-t-il sur la terre qui résiste longtemps à ces trois choses qui, pareilles aux tempêtes, déracinent, pulvérisent ou bouleversent tout ici-bas, les idées, les passions et les révolutions? Où sont les institutions même les mieux affermies que le souffle des idées n'ébranle, que le feu des passions ne dévore, que la violence des révolutions ne tue ou que leur contre-coup ne renverse? Que dis-je? où sont celles dont le temps seul, par sa marche victorieuse et par l'inévitable frottement des choses, ne triomphe bientôt? Ah! regardez passer ce vaste tourbillon que le temps emporte et où, sous les coups et les contre-coups des idées, des passions et des révolutions, tant de choses se mêlent et s'entremêlent, se croisent et s'entre-croisent, se choquent et s'entre-choquent, se brisent et se pulvérisent. Où sont les institutions et les religions même qui, à travers ces heurtements perpétuels, gardent une intégrité inviolable dans une inébranlable stabilité?...

Et maintenant, à cette grande lumière que

l'histoire projette ici sur notre sujet, regardez l'Eglise catholique emportée, dans un tourbillon pareil, sur la route de ses destinées. Vous êtes-vous jamais demandé, messieurs, dans quel milieu l'Eglise catholique a dû vivre toujours et vit encore aujourd'hui? quelle atmosphère il lui a fallu respirer; sous quel soleil elle a dû passer et passe encore sous nos yeux, surtout au sein de cette mobile et ardente Europe?

Ah! si ce phénomène de grandeur colossale et de stabilité permanente ne s'était produit qu'au sein des mœurs stagnantes de l'extrême Orient et au milieu de ces peuples endormis dans des siècles de léthargie; si surtout cette institution avait été mise sous la garde toujours armée d'un despotisme omnipotent et jaloux; si vous trouviez là cette Eglise, avec les proportions que j'ai montrées, parquée dans les frontières de la caste et les barrières de la nationalité; si vous la rencontriez, de siècle en siècle, ainsi défendue et protégée, et là, loin du mouvement des idées, de l'ardeur des passions et du choc des révolutions, s'assurant

à elle-même un rempart contre tout assaut, un bouclier contre tout glaive et un abri contre tout orage : peut-être alors vous pourriez essayer de contester le miracle de la stabilité dans l'Eglise catholique, et vous pourriez dire avec quelque raison : J'ai vu dans l'extrême Orient quelque chose de pareil. Là j'ai vu des institutions gigantesques et des religions grandioses encadrées, elles aussi, dans de vastes espaces et dans des siècles lointains.

Mais, je le demande à tout observateur attentif et à tout juge impartial, en est-il réellement ainsi de l'existence terrestre de l'Église catholique, jetée, à ciel ouvert, sous le soleil brûlant de toutes les publicités, à travers le mouvement de toutes les idées, à travers le feu de toutes les passions, à travers les chocs de toutes les révolutions? Faut-il, mes frères, faut-il vous rappeler ici et ce milieu tourmenté où l'Église se meut de secousse en secousse, et cette atmosphère troublée où elle marche de choc en choc, et ces âpres chemins où elle passe, d'abîmes en abîmes, à travers

toutes les décadences et toutes les chutes?

Qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre ces religions mortes et ces hiérarchies immobiles, couchées là-bas dans l'extrême Orient, pareilles à de vastes momies dormant dans d'immenses tombeaux, et cette religion catholique vivant, grandissant et se fortifiant au milieu de toutes les secousses, de toutes les convulsions et de tous les cataclysmes de cette terre toujours remuée, jamais tranquille, toujours en agitation, jamais en repos; terre volcanique de toutes les explosions politiques, sociales et religieuses; terre classique de tous les champs de bataille, non pas une fois, mais cent fois envahie et saccagée, foulée et refoulée par le flot de l'invasion passant et repassant sans cesse sur cette terre jonchée des ruines de tant de choses, des débris de tant d'institutions, et, si je le puis dire, des cadavres de tant de peuples?

Comptez, messieurs, comptez, si vous le pouvez, combien de fois, depuis bientôt deux mille ans, dans le flux et le reflux des événements, les sociétés en Europe se sont

transformées, faites, défaites et refaites, autour de cette société catholique toujours vivante et toujours identique à elle-même. Comptez combien de trônes, même les mieux affermis et les mieux défendus, se sont écroulés autour de ce trône de nos pontifes, le plus ancien et en même temps le plus jeune, le plus faible et en même temps le plus inébranlable de tous les trônes. Comptez les dynasties qui ont passé dans le monde, pareille à des voyageuses qui dressent leur tente pour un jour, devant cette dynastie plantée sur un roc immobile, et, pareille à un arbre immortel, poussant de plus en plus ses racines dans le sol de notre vieille Europe, à mesure que les siècles lui viennent et que les tempêtes le secouent davantage. Comptez combien de rois ont paru et disparu; combien ont été vus courant effarés et pâles sur tous les chemins de l'histoire, à travers les ruines de leur puissance, et de loin comme de près, par la rapidité de leur passage et par le bruit de leurs chutes, acclamant le miracle de cette royauté toujours debout au milieu de tant de catastro-

phes, et toujours calme parmi tant de tempêtes.

O Eglise ma mère, et voilà le milieu où vous avez vécu ; voilà l'atmosphère que vous avez respirée ; voilà les chemins par où vous avez passé ; voilà la terre que vous avez foulée ! Ah ! je devrais plutôt dire : voilà la mer que vous avez traversée, mer toujours orageuse où il vous a fallu guider à travers mille écueils le navire qui portait nos destinées, comme elle-même, toujours tourmentées et toujours flottantes !

Et vous voilà, cependant, traversant votre carrière d'agitations humaines dans un calme divin, et étendant votre organisation immuable au milieu de l'universelle instabilité et de l'universel changement ! Vous voilà enfin, ô ma mère, telle que je vous ai vue à toutes les grandes étapes de votre vie, et telle que je vous retrouve encore aujourd'hui, ah ! aujourd'hui surtout, secouée par le passage des idées, des passions et des révolutions ; exposée à tous les tempêtes qui remuent les nations, qui ébranlent les institutions, qui emportent les législa-

tions, qui pulvérisent les religions, qui balayent les doctrines et font voler au loin, à travers les espaces et les siècles, cette immense poussière formée par tous les écroulements et toutes les démolitions!...

Oh! dites-moi, si vous le savez — *indica mihi si habes intelligentiam,* — comment dans ce milieu l'Église a-t-elle passé? Comment dans cette atmosphère l'Eglise a-t-elle respiré? Comment sur tant de poussière l'Eglise est-elle debout?

Ah! si du moins, jetée par la Providence dans le tourbillon des événements humains, l'Eglise avait pu s'assurer avec le privilége de l'abstention le bénéfice de la sécurité; si, comme il arrive quelquefois pour les petits États, dans les conflits des grands peuples, l'Église avait pu se renfermer dans une neutralité impartiale, désintéressée et tranquille! Mais non; son existence terrestre l'enchaînait partout aux agitations de la terre; son domaine temporel, garantie et nécessité de son indépendance spirituelle, suffisait seul à l'entraîner dans l'orbite enflammée des révolutions et à la précipiter, par la force

des choses, dans des crises où toute autre puissance que la sienne eût trouvé cent fois l'occasion de périr.

Et même en dehors des secousses que donnaient au trône séculaire de la papauté ses relations obligées avec les royautés et les républiques de la terre, pensez-vous que la grandeur de sa puissance morale ne suffisait pas à armer contre elle les jalousies de tous les despotismes humains et à lui créer, de siècle en siècle, les situations les plus difficiles et les plus périlleuses ? La neutralité pour l'Eglise? Oh! non, jamais! La vie de l'Eglise, c'est, entre des conflits toujours inévitables, la neutralité impossible; et la grande réalité de notre histoire, si vous voulez que je la dise, la voici : c'est l'Eglise non-seulement toujours agitée, mais l'Eglise toujours compromise et toujours menacée.

O sainte Eglise de Dieu, si du moins, à défaut de neutralité, vous aviez pu vous faire de votre obscurité un bouclier contre les violences des hommes et les violences des choses, en ne prenant à tout ce qui remuait

le monde qu'une part secondaire ! Mais non ; jamais institution ne prit dans les événements qui ont agité l'humanité une part plus prépondérante. Parmi les grands acteurs qui apparaissent sur la scène de nos drames historiques, ni homme, ni peuple, ni institution n'y a joué un rôle comparable à votre rôle. Des heures sonnèrent dans votre histoire où un mot, un signe, un geste de vous précipitait l'Europe sur l'Asie, l'Occident contre l'Orient, la civilisation contre la barbarie. Et les crises des sociétés, et les chutes des rois eux-mêmes, précipitées par l'ascendant de votre autorité conspirant avec la volonté des peuples, montraient au monde, dans l'éclat des plus grandes crises sociales et des plus grands événements humains, la part souveraine que la Providence vous faisait dans la marche des choses et le mouvement des sociétés.

Et au milieu de tant de secousses et de déplacements, où donc aviez-vous placé votre centre d'action ? Au sein de cette humanité si mobile et si tourmentée, à son sommet le plus élevé, à Rome, à Rome, c'est-à-dire au

plus haut lieu du monde. Et partant, élevée sur les hauteurs, il était dans votre destinée, comme dans les destinées du grand chêne, de recevoir les plus grands coups de vent qui devaient se déchaîner et les plus grands coups de foudre qui devaient éclater sur la terre.

Encore si, dans ce long et âpre chemin, l'Eglise avait pu passer comme une étrangère, ne rencontrant d'autres dangers que les nécessaires contre-coups des événements! Mais quand on vient à considérer que pendant près de deux mille ans, l'Eglise catholique a rencontré l'hostilité partout; quand on pense que pendant une si longue vie elle a dû passer à travers toutes les puissances et toutes les forces humaines conjurées et évoquées contre elle; quand on songe enfin qu'elle a subi la conspiration permanente des erreurs, des passions et des révolutions, ses éternelles ennemies, on se demande : Quelle est donc cette institution qui a la vie assez dure pour passer à travers tant de ruines capables de l'arrêter, à travers tant de secousses capables de la briser, à

travers tant de forces capables de la tuer, non-seulement une fois, mais cent fois, mais mille fois?

La voyez-vous d'ici, cette voyageuse marchant non-seulement vivante, mais calme, mais sereine sous le feu continu de tous les ennemis qui la harcèlent et la tourmentent? La voyez-vous, comme elle marche et poursuit sa carrière de combats à travers tout ce qui l'attaque, à travers tous les schismes et toutes les hérésies, à travers toutes les philosophies et tous les rationalismes, à travers toutes les sciences et toutes les littératures, à travers toutes les presses et tous les journalismes, à travers tous les livres et toutes les brochures, à travers tous les sophismes et tous les mensonges, à travers tous les dénigrements et toutes les calomnies?

Ce n'est pas assez dire; les forces sociales elles-mêmes lui font une guerre perpétuelle, et elle passe à travers tous les despotismes et toutes les tyrannies, à travers toutes les libertés et toutes les anarchies, à travers toutes les constitutions et toutes les légalités, à travers toutes les politiques et tous

les machiavélismes, à travers toutes les proscriptions et tous les ostracismes, à travers toutes les jalousies royales, consulaires et impériales, à travers toutes les tracasseries administratives, bureaucratiques et législatives, à travers toutes les persécutions populaires, démagogiques et révolutionnaires!...

Eh bien, oui, tout cela, dans le milieu dévorant où se meut l'Eglise, tout cela s'est rencontré et se rencontre encore; tout cela, devant elle, derrière elle, autour d'elle, s'accorde et conspire sur la terre contre cette fille du ciel; tout cela, de tous les points de l'espace et de la durée, travaille à la harceler, à la vexer, à la frapper; tout cela essaye, mais en vain, de briser l'infrangible, de blesser l'invulnérable et de tuer l'immortelle.

Je le demande, messieurs, à votre impartiale raison, un tel fait plus de dix-huit fois séculaire, s'accomplissant dans de telles conditions, se perpétuant dans un tel milieu, est-ce un fait ordinaire et se peut-il qu'un tel phénomène n'ait rien que d'humain? Quoi qu'il en soit ici du caractère rigou-

reusement divin que je ne montre pas directement, ce phénomène si visible et si palpable, en apparence si simple et en réalité si étrange, pouvez-vous ne le pas voir ? Pouvez-vous même ne pas vous en étonner? Ne parle-t-il qu'à vos yeux et ne dit-il rien à vos intelligences? Ah! ce géant de l'histoire religieuse qui poursuit, dans le milieu dévorant que nous venons de voir, sa marche toujours calme et toujours victorieuse ; ce géant qui a bu en passant à tous les torrents de la tribulation, vous dit en élevant la tête, comme le guerrier de l'Écriture : « Je suis le miracle de la force et de la stabilité, comme je suis le miracle de la grandeur et de la beauté » ; et il ajoute, ce qui nous reste à voir : « Je suis le miracle de la puissance et de l'*efficacité*. »

III

Que serait ce prodige de la grandeur et de la beauté, de la force et de la stabilité, si le catholicisme passait sur la terre sans

autre résultat que de montrer par son attitude sublime sa grandeur sans égale, et par sa résistance séculaire son invincible force? Le catholicisme, s'il s'arrêtait là, serait encore, sans doute, un phénomène deux fois prodigieux; mais il ne serait vraiment qu'un phénomène, une apparition, un spectacle, une sorte de grandeur d'apparat se produisant sous les regards des générations étonnées, sur cette scène immense formée par les espaces et les siècles.

Mais il s'en faut bien que là se borne, dans l'humanité, le passage de cette grandeur et l'apparition de cette force; et après les deux prodiges que nous venons de voir, en voici un troisième encore plus étonnant que les deux autres : je veux dire l'inexprimable prodige de son influence et de son efficacité.

Malheur à ceux qui ont ici des yeux pour ne plus voir; malheur à ceux-là surtout qui, à travers le nuage des sophismes, des erreurs, des préjugés et des passions, ne peuvent plus voir et beaucoup moins admirer le phénomène le plus étonnant et le plus grandiose de l'histoire de l'humanité : je

veux dire l'incomparable action de l'Église au milieu des générations formées par elle. Quelle action? demandez-vous. Action intérieure et action extérieure, action latente et action visible; la première expliquant la seconde, l'une et l'autre si prodigieuses que ce m'est un embarras de vous dire laquelle des deux a droit de vous étonner davantage.

Action *intime* d'abord. Manifestement, ce qui se démontre plus efficace dans l'humanité, c'est ce qui agit sur son fond. Pour prendre un ascendant puissant dans les choses et sur les hommes, il faut aller au cœur des hommes et à l'intime des choses. Or l'action intime, mystérieuse, latente, que l'Église catholique a exercée et exerce partout sur le fond de la vie humaine, comment vous la dire en un si rapide discours? Il me faudrait ouvrir ici, au plus profond de l'humanité, des horizons immenses et des perspectives sans limites.

Cette force vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, savez-vous comment elle agit et quel est le mystère de son efficacité? Elle agit dans le fond de l'humanité comme

la séve au sein de la terre, comme agit, au sein de toute la nature, cette force cachée, mais puissante, qui fait tout germer, fleurir et fructifier; elle agit dans un silence divin; silence fécond, qu'un poëte philosophe nommait, avec une simplicité sublime, le *silence des bonnes choses*, et qui, dans l'humanité comme dans la nature, prépare lentement, mais sûrement, les riches floraisons et les créations splendides.

Pourquoi, pensez-vous, l'Eglise catholique a-t-elle laissé partout dans l'histoire les vestiges éclatants de son passage? Ah! n'en doutez pas, parce qu'elle a agi divinement sur le fond de notre vie. Car, selon la remarque d'un libre penseur de ce temps, ce que le « catholicisme a saisi par-dessus tout, c'est l'âme tout entière dans ses plus profondes entrailles. » Qui jamais, en effet, comme l'Église, a touché aux entrailles, au cœur, à l'âme de l'humanité régénérée et transformée par elle? Quelle action intime, quelle influence cachée, mais profonde, sur l'homme, sur la famille, sur la société, sur l'humanité même!

Qui a jamais su prendre, comme l'Église, par une action aussi forte qu'elle est douce, tout ce qu'il y a de plus profond dans la vie humaine, l'intelligence, la volonté, le cœur, tout l'homme enfin, avec toutes ses plus royales facultés? Qui s'est fait comme elle, si ce n'est le Christ lui-même, croire, aimer et obéir? Qui a vu comme elle, en un mot, l'âme humaine tout entière soumise, par son fond le plus intime, à l'empire de sa puissante et féconde action?

Et qui a, comme l'Eglise, touché au cœur de la famille humaine? Qui a su, comme elle, pénétrer jusqu'à son plus intime sanctuaire et porter son regard vigilant jusqu'aux sources mêmes de la vie? Qui a, comme elle, transformé à fond cette trinité humaine qui est la famille même : le père, la mère, l'enfant? Qui a mis à la place du despotisme marital et paternel l'autorité protectrice et dévouée? Qui a remplacé l'esclavage de la femme par la dignité de la mère? Qui a transfiguré l'enfant en mettant dans son âme la vie et sur son front la beauté de Jésus-Christ?



Et dans la société et pour la société, que fait l'Église au sanctuaire des âmes? Elle dépose et féconde, par une action latente, tous les germes de la grande vie sociale; elle met l'autorité en haut, l'obéissance en bas, l'ordre partout. Elle crée tout à la fois le respect de l'homme pour l'homme et la soumission de l'homme à Dieu, en montrant dans chacun et dans tous le même caractère et la même dignité de l'Homme-Dieu. Elle maintient, en un mot, au fond des âmes l'élément primitif de tout ordre social, la force mystérieuse sans laquelle nulle société sur la terre ne peut s'élever ni même se soutenir, à savoir l'amour souverain de la vérité absolue et de l'éternelle justice.

L'Eglise, en un mot, pose et développe dans le fond des institutions sociales comme dans le fond des âmes humaines tous les principes de la vie ; elle y sème par sa parole, comme le semeur jette le grain dans son champ, tout ce qui doit lentement, mais sûrement s'épanouir au soleil de l'histoire, les vraies notions de l'ordre, du droit, de la propriété, de la liberté, de l'égalité, de la

fraternité, de l'autorité. Elle jette enfin jusqu'au cœur même de l'humanité ces deux rayonnements qui font croître les grandes choses, comme le soleil fait croître les moissons : je veux dire la lumière de la vérité et la chaleur de la charité. Et un jour, grâce à cette action si divinement mystérieuse et si divinement féconde, toutes les grandes moissons apparaissent à la lumière des siècles, moissons des arts et des sciences, des vertus et des saintetés, des créations et des institutions, des nationalités et des civilisations; et il advient que les miracles qui éclatent au dehors ne sont que l'explosion spontanée de tout ce qui germait au dedans.

Ah! messieurs, un regard, un regard seulement, je vous prie, sur ce panorama universel où les œuvres de l'Eglise se révèlent au grand jour. Ah! qui comptera et appréciera jamais, et dans l'ordre matériel, et dans l'ordre intellectuel, et dans l'ordre artistique, et dans l'ordre moral, et dans l'ordre social, les chefs-d'œuvre dont elle a embelli la terre, les grands hommes qu'elle y a créés, les saintetés dont elle l'a ornée, les institu-

tions dont elle l'a enrichie et les civilisations qu'elle y a fait éclore?

Qui a élevé ces hôpitaux, ces Hôtels-Dieu, ces asiles, ces refuges qui abritaient ici la vieillesse, là l'enfance, toutes les misères de l'humanité, toutes les spécialités de la douleur? Qui a fondé ces monastères dénoncés aujourd'hui comme les asiles de la paresse et de l'oisiveté, et où le travail, la patience et le courage, sortis du sanctuaire, conservaient les chefs-d'œuvre d'une humanité disparue, pour en faire l'héritage de nos sociétés oublieuses et de nos générations ingrates? Qui donc, la sueur au front et la fatigue aux membres, a porté sur tant de terres stériles la joie et l'honneur de la fécondité? Qui donc, durant de longs siècles, a déchiré ses mains, ensanglanté ses pieds et bu à longs traits la souffrance, pour arracher ce vêtement de ronces et d'épines qui hérissaient notre sol et déshonoraient nos champs?

Et si de l'ordre matériel vous montez vers des sphères plus hautes, que de créations, que d'enfantements encore! Qui a multiplié

comme elle, à travers ses longs siècles, et les chefs-d'œuvre de l'art, et les chefs-d'œuvre de l'éloquence, et les chefs-d'œuvre de la science, et les chefs-d'œuvre de la philosophie, de la métaphysique et de la théologie? Qui a élevé si nombreuses ces cathédrales et ces basiliques dont la majesté étonne, dont la beauté ravit, et dont la perfection semble désespérer même le génie de l'art? Qui a créé ces légions de docteurs, de savants, de philosophes, de métaphysiciens et de théologiens qui ont allumé à son foyer le flambeau de leur génie? Comptez les savants, les poëtes, les orateurs, les artistes, tous les hommes du premier ordre, qui ont inspiré leurs œuvres de son souffle divin ; entrez dans vos musées et dans vos bibliothèques ; et là, parmi tant de choses futiles et vaines, pesez nos œuvres et nos livres ; œuvres grandioses, *livres monuments*, votre plus grande et parfois votre unique ressource alors que vous voulez vous-même entreprendre — ce qui devient de plus en plus rare aujourd'hui — une œuvre vraiment grande et vraiment sérieuse. Et alors de-

mandez-vous ce que c'est que ce génie patient, infatigable, opiniâtre, intarissable et vraiment universel, qu'on nommerait mieux que Châteaubriand le *génie du catholicisme*, se signalant partout et toujours par de tels miracles de puissance et de création.

Mais au-dessus de ces créations du génie, de l'art et de la science catholique, voici des créations bien autrement précieuses et bien autrement belles ; voici la plus magnifique moisson de saintetés, de martyres, d'apostolats, de virginités, de dévouements, de sacrifices, d'héroïsmes de toutes sortes !

Ah ! messieurs, tous ces héros et toutes ces héroïnes de l'apostolat et du martyre, du dévouement et du sacrifice, de la pureté et de la virginité, de la sainteté enfin ; tous ces hommes et toutes ces femmes, tous ces riches et tous ces pauvres, tous ces savants et tous ces ignorants qui, à force de courage et d'intrépidité, ont dépassé le niveau général de notre humanité et ont élevé d'un degré sublime l'honneur de notre race, les avez-vous comptés? Regardez, les voilà sortis de tous les rangs et de toutes les conditions

de la catholicité; les voilà tous élevés sur les genoux de l'Eglise; les voilà, ces grandes figures de l'histoire, ces vrais *grands hommes* de l'humanité; les voilà portant au front l'auréole des gloires les plus pures qu'offre aux regards qui le visitent le temple des gloires humaines, gloire de toutes les charités, gloire de toutes les humilités, gloire de toutes les obéissances, gloire de toutes les abnégations, gloire de tous les sacrifices, gloire de toutes les virginités, gloire de tous les apostolats, gloire de tous les martyres, gloire de tous les héroïsmes, gloire de toutes les saintetés; les voilà, plus éclatantes que les étoiles au firmament, brillant dans le ciel radieux de l'Eglise catholique! Combien sont-elles ces figures incomparables, debout à tous les horizons de l'histoire, sur tous les points élevés de l'humanité? Combien sont-ils ces saints sortis de cette Eglise toujours féconde? Ah! demandez à la terre, qui porte la trace de leurs pas, et à l'humanité, qui garde le souvenir de leurs bienfaits; la terre et l'humanité vous répondent ensemble : Nous les avons vus passer, et sous

toutes les formes ils étaient des millions! millions de vierges, millions d'apôtres, millions de martyrs, millions et millions de saints.

Ainsi non-seulement l'Eglise a multiplié partout les chefs-d'œuvre du génie, de la science, de l'art; elle a fait mieux que tout cela; elle a multiplié partout les grandes figures de l'humanité, ce que je ne crains pas de nommer *les hommes chefs-d'œuvre*.

Et puis, au-dessus des hommes et de leurs œuvres, regardez : voici toutes les institutions sorties de ce sein toujours jeune, phalanges aussi multiples que les misères humaines, légions illustrées par leurs bienfaits, qui passent en laissant dans les siècles une trace éclatante, et montrant au soleil de ces siècles, comme leur gloire immortelle, et les générations éclairées par leur parole, et les générations consolées par leur amour, et les générations sauvées par leur zèle, et quelquefois des peuples créés par leur dévouement et par leurs sacrifices! Que dirai-je? Ici les noms seuls déborderaient par-dessus l'étroite limite d'un discours, et je ne

puis à vos yeux qu'entr'ouvrir les horizons. Allez à l'Orient, allez à l'Occident, allez au Midi, allez au Septentrion; l'Eglise est partout devant vous, et la voilà partout couronnée de la gloire de ses œuvres. Vous ne pouvez faire un pas dans les grandes routes de l'histoire sans rencontrer un de ses vestiges, sans toucher une de ses œuvres, sans vous heurter à l'un des monuments laissés sur son passage. Si large et si profond est le sillon qu'elle a creusé partout, qu'on la reconnaît encore, dans d'ineffaçables vestiges, là même où elle a cessé d'exister. Là, pour attester ce qu'elle y fut un jour, les ruines parlent, les tombeaux sont éloquents, et les déserts eux-mêmes prennent une voix pour témoigner encore de la fécondité de cette grande institution chrétienne qui, pareille au Christ son divin époux, passe partout *en faisant le bien*.

Mais, messieurs, l'œuvre des œuvres de l'Eglise, le chef-d'œuvre de ses chefs-d'œuvre, ce sont les grandes nationalités, c'est pardessus tout la fleur brillante et parfumée des grandes civilisations chrétiennes. Chose pro-

digieuse, hélas! et trop oubliée, les grandes nations du monde nouveau ont été formées dans les bras de l'Eglise; et depuis que son drapeau s'est levé sur le monde, jamais et nulle part, ni un peuple ni un homme n'a pu naître à la civilisation qu'à l'ombre de ce drapeau. Toutes les civilisations, j'entends les vraies civilisations, celles qui élèvent l'homme à la grandeur morale, sont sorties de son souffle, et toutes plus ou moins demeurent marquées de son signe. Et j'entends des hommes qui demandent à l'Eglise de se réconcilier avec la civilisation! Dérision amère, ironie ingrate et cruelle. Quoi! vous dit l'Eglise, me réconcilier avec la civilisation? Mais la civilisation, c'est moi-même, et vous ne pouvez plus faire l'histoire de la civilisation d'un seul peuple sans y mêler mon nom et sans y montrer ma main.

J'en appelle au témoignage des nations. Peuples du Nord et peuples du Midi, races de l'Orient et races de l'Occident, sociétés civilisées et sociétés barbares aussi, rendez ici témoignage. Un jour vous avez vu pas-

ser, que dis-je, passer? vous avez vu vivre, combattre et triompher avec toutes les saintes causes l'Eglise catholique ma mère. Et si elle ne vous demeure plus dans toute sa réalité vivante, elle se survit dans ses œuvres, ses monuments et ses souvenirs ; car tout crie encore au milieu de vous : C'est ici qu'elle a vécu; voici les débris de ses chefs-d'œuvre; voici ses souvenirs incrustés dans un airain indestructible et un ciment immortel ; voici la trace de ses saints; voici les vestiges de ses apôtres; voici le sang de ses héros ; voici les tombeaux de ses martyrs.

O Eglise ma mère, c'est votre gloire sans pareille qu'on ne puisse sans vous voir regarder dans l'histoire, et que, bon gré mal gré, vos ennemis comme vos amis reconnaissent partout la trace de vos pas! Jamais nom n'a retenti comme votre nom; jamais action n'a éclaté comme votre action; jamais puissance ne s'est déployée comme votre puissance, et jamais gloire sur la terre n'a brillé comme votre gloire. Les cieux racontent la gloire de Dieu, *cœli enarrant glcriam Dei*. La

terre raconte votre gloire, ô ma mère! ou plutôt vous-même vous êtes comme un ciel sur la terre, et, mieux que les étoiles au fond du firmament, vos œuvres brillent au fond des siècles illuminés par vous avec une splendeur qui ne s'effacera plus; et ces œuvres vous rendent un permanent et invincible témoignage ; elles disent : L'Église catholique, c'est la plus grande chose de la terre ! »

Messieurs, voilà, sous ses principales faces, le grand fait religieux; voilà la religion qui se présente devant nous dans sa majesté séculaire et dans son actualité vivante. Elle se pose en face de ce siècle affamé de progrès, et elle nous dit à tous : Vous cherchez la religion assez grande, assez stable et assez puissante pour marcher à la tête de l'humanité, la religion capable de lui imprimer le sceau de sa grandeur, capable de lui communiquer le principe de sa stabilité, capable de la féconder par sa propre puissance. Me voici; cette religion, c'est moi-même, moi que vous accusez d'arrêter l'essor de la civilisation, moi que vous dénoncez

chaque matin comme l'obstacle au progrès du monde moderne; me voici devant vous. Regardez-moi telle que je vous apparais dans la lumière du siècle et de l'histoire, moi le plus grand miracle de grandeur et de beauté, moi le plus grand miracle de durée et de stabilité, moi le plus grand miracle de puissance et d'efficacité, moi enfin le plus grand fait de l'histoire et la plus grande réalité du siècle!

Messieurs, ce fait si grandiose, si séculaire et si actuel tout ensemble, vous pouvez essayer de le proclamer inutile, suranné, désastreux même ; vous ne pouvez en ébranler la certitude invincible ni en nier l'incomparable portée. La libre pensée a beau affecter de le couvrir de ses mépris superbes et de ses *dédains transcendants*, ses efforts protestent contre ces mépris et ces dédains. Une chose ici est plus superbe que tous ces mépris, c'est la chose méprisée ; une chose est plus transcendante et monte plus haut que tous ces dédains, c'est la chose dédaignée. Vains efforts de la faiblesse pour contester le miracle de la force ; j'allais dire,

vains efforts de la bassesse pour contester le miracle de la grandeur; vaines clameurs du barbare insultant au passage l'immobile, mais indestructible majesté de la Pyramide!

Ah! messieurs, une fois au moins, dans le recueillement de vos pensées et dans le silence de vos passions, donnez à votre raison attentive ce spectacle sans second sur la terre. Une fois dans votre vie, mesurez du regard le géant tout entier, et dans la masse qu'il déploie, et dans le milieu qu'il traverse, et dans l'action qu'il exerce. Ne vous heurtez pas à un détail; embrassez l'ensemble. Et pour cela élevez-vous bien haut et dans le monde des idées et dans le monde des faits, assez haut pour embrasser, dans le rayon d'un même regard, cette grande chose qui est le plus haut sommet de la religion, comme la religion est elle-même le plus haut sommet de l'humanité. Regardez-la comme la regardait l'aigle de Meaux, en planant d'un vol sublime sur les plus hautes cimes. Surtout que le nuage du préjugé n'offusque pas la clarté de votre regard; et si, dans la splendeur de cette vision, vous n'êtes

pas encore forcé de vous écrier : J'ai vu passer dans l'humanité l'institution *divine,* force vous sera au moins de vous écrïer : J'ai vu passer la plus grande chose humaine; et qui que vous soyez, la vérité arrachera de vos âmes sincères cet aveu que naguère elle arrachait au protestant Macaulay, alors que, sous le rayonnement d'une invincible évidence, il disait : « Il n'existe pas, il n'a « jamais existé sur cette terre une œuvre « aussi digne d'examen et d'attention que « l'Eglise catholique romaine. »

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'ÉGLISE REPOUSSÉE,
L'ÉGLISE NÉCESSAIRE

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

Après avoir montré, l'année dernière, que la religion est la vie intime du progrès de l'humanité, et après avoir établi qu'aucune religion, une seule exceptée, ne pouvait réaliser les vraies conditions d'une religion directrice de l'humanité, nous nous tournons cette année vers la véritable cité de Dieu, la sainte Eglise catholique; et à cette religion dénoncée aujourd'hui comme l'antagonisme du progrès, nous venons demander le progrès

lui-même, le vrai progrès, que j'appelle maintenant le *progrès par le catholicisme.*

Ce sujet, depuis longtemps le regard de ma pensée le cherchait, et toutes les prédilections de mon cœur l'appelaient. Pourtant j'ai attendu l'heure de la Providence; et si je ne me trompe tout à fait, Dieu a vraiment pour nous sonné cette heure providentielle où l'actualité des choses et l'attente des hommes doivent donner à cet enseignement un retentissement plus efficace.

Avant d'entrer dans l'intime du sujet, nous avons jeté sur l'Église, considérée comme le grand fait religieux de l'humanité, un regard d'ensemble. Nous avons dit : L'Eglise, vue en elle-même et dans les proportions qui la constituent, est un miracle de grandeur et de beauté ; l'Église, vue dans le milieu où elle se meut, est un miracle de résistance et de stabilité; l'Eglise, vue dans l'action qu'elle déploie, est un miracle de puissance et d'efficacité; elle est le phénomène le plus digne d'attention qu'il y ait sous le soleil; elle est à la lettre le grand miracle de l'histoire.

Comment dès lors une chose si grande, si belle, si puissante, si salutaire, n'attire-t-elle pas à elle toutes les admirations, toutes les sympathies, tous les amours et tous les respects de notre race? Même en faisant la part des infirmités inhérentes aux côtés humains de l'Eglise; même en se mettant en face des corruptions et des scandales qui déshonorent çà et là quelques-uns des organes de cette grande institution, comment concevoir que l'institution elle-même, vue dans son ensemble, telle qu'elle apparaît couronnée par ses œuvres et illustrée par ses créations, n'est pas d'un bout du monde à l'autre acclamée comme la souveraine bienfaitrice de l'humanité par ces générations couvertes de ses bienfaits? S'il en est autrement, que peut faire la raison, témoin d'un antagonisme naturellement inexplicable, si ce n'est de s'écrier : Mystère! Mystère qu'explique seule la perturbation de la chute primitive et, disons le mot, la présence de Satan dans l'humanité.

Messieurs, nous voudrions en vain dérober ici à vos regards un triste et douloureux

phénomène du monde moral. Voici le fait, palpable et mystérieux tout ensemble, palpable dans ses manifestations, mystérieux dans son fond : *la haine de l'Église catholique!* Quelle que soit la raison du mystère, le fait est là, se trahissant dans une lumière qui ne permet pas de ne pas le voir : *la plus grande chose de l'humanité se trouve être la plus repoussée et la plus haïe dans l'humanité.*

Et tandis que l'Eglise catholique est aujourd'hui la chose la plus haïe dans l'humanité, il se trouve qu'elle est en même temps la chose la plus nécessaire à notre humanité.

Telle est le double aspect que nous avons à considérer dans le grand fait dont nous avons parlé : le siècle poursuivant l'Eglise de sa haine, et l'Eglise se posant en face de cette haine comme seule capable de sauver notre siècle. L'humanité contemporaine s'acharnant par ses passions et ses fureurs à la destruction de l'Eglise, et en même temps proclamant par ses infirmités et ses erreurs qu'elle ne peut se passer de l'Eglise.

Messieurs, pour dire ici sans réticence et

sans faiblesse tout ce qu'un tel sujet me commande de dire, il me faut quelque courage. J'y entre appuyé sur la double force qui me vient de Dieu et de vous, et je sens que j'aime assez et mes frères et mon siècle pour ne leur rien dérober du mal qui les blesse et du remède qui les peut guérir, de l'infirmité qui les atteint et de la force qui les peut sauver.

I

Ce qu'il faut tout d'abord constater devant vous, c'est le fait de la haine de l'Eglise avec les caractères qui la distinguent. Toutefois, messieurs, ne croyez pas que l'Eglise notre mère soit tout à fait déshéritée sur la terre de l'amour des hommes. Si j'ai le courage de constater devant vous ce phénomène deux fois attristant, *la haine de l'Église*, c'est que je sais bien, et que vous savez comme moi-même, qu'autour de l'Eglise, partout à côté de la haine il y a l'amour. L'Eglise toujours haïe comme nulle institution ne l'a

jamais été, est en même temps toujours aimée comme jamais une institution ne fut aimée sur la terre. Que de dévouements, que de sacrifices, que d'apostolats, que de martyres, que de virginités, que de saintetés ont donné et donnent encore à l'Eglise catholique le témoignagne d'un intarissable amour! Et parmi vous-mêmes, messieurs, combien qui aiment l'Eglise du plus pur, du plus tendre, du plus respectueux et du plus généreux amour! Combien qui l'aiment, en un mot, comme on aime une mère! Et ne puis-je pas dire que cette Eglise, à certaines heures de votre vie, vous l'aimez tous? Oui, comme vous le disait naguère votre digne et vénéré pasteur, cette Eglise, vous l'aimez aux jours radieux de vos plus belles joies, aux jours assombris par les grands deuils, aux jours surtout où la vérité, la beauté, la sainteté vous pénètrent de leurs plus doux et de leurs plus purs rayons. Témoins de ce phénomène de l'amour qui est devant vous et que vous êtes en partie vous-mêmes, ne craignons pas de nous instruire en regardant un moment le phénomène de la haine.

Ah ! messieurs, quand on a le bonheur d'avoir gardé son cœur vierge de cette chose affreuse qui se traduit par ce mot, *haïr ;* lorsque, en interrogeant son passé et son présent, on n'en peut faire sortir que ces deux mots qui n'en font qu'un : aimer Dieu et aimer ses frères, on éprouve quelque répugnance à constater autour de soi un phénomène comme celui-ci : la haine, la haine de la plus grande, de la plus belle et de la plus sainte des choses ; la haine de l'Eglise ! Il le faut cependant, Dieu le veut, le sujet l'ordonne, et, peut-être, les circonstances l'exigent.

Certes, messieurs, que l'Eglise rencontre sur sa route des oppositions, des répulsions, des antipathies ; qu'elle y sente toujours plus ou moins les glaives de la persécution croisés sur sa poitrine, il n'y a là rien qui nous doive étonner : tout ce qui lève un drapeau provoque un combat ; et c'est la destinée de ce qui est bon et pur de rencontrer la haine quelque part. Mais voici une haine vraiment à part, et, comme conséquence, un antagonisme, une répulsion,

une guerre qui, ni de près ni de loin, ne ressemble à aucune autre.

Ce qui doit saisir tout d'abord, dans ce phénomène étrange, tout observateur impartial, c'est, dans l'Eglise catholique, ce privilége qui tient du prodige, le *privilége* des grandes haines et des antagonismes profonds. Notre siècle se vante d'avoir arraché à l'Eglise les priviléges qu'elle devait aux libres concessions d'un autre âge. Il y a un privilége que le siècle ne lui peut arracher et qu'il travaille à lui assurer chaque jour davantage; c'est le privilége d'être haïe comme nulle autre institution ne l'a jamais été et ne saurait l'être dans l'humanité.

Voici, parmi les choses étranges, sans contredit la plus étrange : toutes les haines religieuses face à face avec l'Eglise, c'est-à-dire avec la plus grande de toutes les religions ; *toutes* contre elle et *elle* contre toutes ; l'Eglise attirant à elle et surtout vers son centre, c'est-à-dire vers son cœur, tous les traits de l'adversaire; le catholicisme, enfin, point convergeant de tous les grands assauts de l'erreur contre la vérité, du mal

contre le bien, de l'humain contre le divin, de la haine contre l'amour, en un mot, le monopole des haines humaines, privilége éclatant de la religion divine : voilà le fait.

Regardez autour de vous toutes les religions, celles-là même qui ont avec l'Eglise catholique tant d'éléments communs. Pourquoi ce repos dont elles jouissent en face d'une Eglise toujours poursuivie et toujours attaquée? Qui songe aujourd'hui, dans les rangs si pressés de l'antichristianisme militant, qui songe à attaquer sérieusement, je ne dis pas le brahmanisme, le boudhisme, le sabéisme, le fétichisme et toutes les formes encore si multiples du paganisme toujours vivant dans l'humanité, mais même ces religions les plus rapprochées de l'Eglise par leurs dogmes, leur origine, leur pratique? Qui s'occupe à les harceler, à les vexer, à les percer à jour par la mitraille de toutes les presses? Qui prend souci seulement de leur jeter en passant quelques-uns de ces traits chaque jour lancés au cœur de la catholicité?

Parlerai-je du mahométisme, amalgame incohérent de religion naturelle et de nos

dogmes mutilés? Connaissez-vous dans les rangs des adversaires un écrivain qui s'acharne à attaquer, jour par jour et heure par heure, la religion de Mahomet? Je vois bien d'ici de grandes puissances ardentes à la curée et impatientes de se partager les lambeaux de ce grand corps ou, comme on dit aujourd'hui, de ce grand *cadavre* politique. Mais qui songe sérieusement à attaquer la religion de l'islam? Qui songe surtout à lui déclarer, comme institution religieuse, une guerre à outrance, une haine à mort?

Parlerai-je du mosaïsme, dont les disciples privilégiés jouissent d'une paix que le rationaliste et l'athée lui-même ne songent pas même à troubler; du mosaïsme, dont les sectateurs puissants, princes de la bourse et rois de la finance, bien loin d'avoir à défendre le culte et la religion d'Israël, prennent eux-mêmes l'offensive et font mouvoir, par la puissance du million, les plus grands engins de la presse contemporaine contre l'Eglise et en particulier contre la papauté?

Et vous, religions politiquement si puissantes et si dignes, à ce titre, de susciter des jalousies armées et des haines militantes ; vous qui gardez une portion du trésor de la vérité chrétienne; vous qui portez avec nous le grand nom de ce Christ dont il a été dit qu'il serait « un signe de contradiction » ; vous qui, par conséquent, avez droit à une large part des haines vouées au christianisme par l'antichristianisme contemporain, d'où vient que, si rapprochées de nous, vous échappez pourtant à ces flèches ardentes qui, partout et toujours, s'en vont frapper l'Eglise? D'où vient qu'au lieu de vous traiter en ennemis, nos adversaires, quelquefois, vous traitent en auxiliaires, et pour nous mieux accabler vous tendent la main et conspirent avec vous? D'où vient que ces adversaires de tout christianisme, qui nient tout ce que vous affirmez, qui blasphèment tout ce que vous adorez, ne vous honorent cependant ni d'une de ces haines ni d'une de ces attaques dont l'Eglise catholique garde en face de vous le privilége réservé? D'où vient que vous n'obtenez

souvent, même des plus implacables, que le privilége ou, si vous aimez mieux, le bienfait de leur indifférence?

Ah! je comprends. Nos ennemis, qui sont les vôtres aussi, ont un instinct qui ne les trompe pas; ils sentent que vous n'êtes pas la grande force du christianisme. Je ne sais quoi leur dit surtout que vous n'en êtes ni le cœur ni la tête. Voilà pourquoi leur haine vous oublie, leurs traits vous dédaignent, et quelquefois leur hypocrisie vous exalte et vous vante. Ils savent que si, dans un sens large, vous êtes encore dans les frontières du christianisme, vous n'en êtes ni le boulevard qu'il faut renverser par terre, ni la cité qu'il faut prendre d'assaut. Ah! la grande, la forte cité toujours attaquée, jamais prise, ils savent où elle se trouve. Du haut de leurs camps retranchés, les chefs de l'armée antichrétienne la montrent du doigt à toutes les légions enrôlées sous leurs drapeaux, et ils disent : « Tournez de ce côté et frappez là; frappez au cœur et visez à la tête : là réside dans sa force inviolée notre véritable ennemie. Montez, montez

à l'assaut de la vieille citadelle! La citadelle prise, tout est pris; le royaume du Christ est conquis, le christianisme est frappé à mort. Ces fantômes de christianisme, qu'on nomme ici le protestantisme, là l'anglicanisme, ailleurs le russianisme, s'en iront d'eux-mêmes emportés au souffle de cette suprême victoire. Ce rempart tombé, aucune de ces religions, qui n'étaient fortes que de leur haine contre l'Eglise, ne songera plus même à nous résister. Donc, à bas l'Eglise, à bas l'Eglise, vous dis-je, et c'est fini du christianisme. » Et tous les soldats répètent d'une voix ou plutôt d'un frémissement unanime : « A bas l'Eglise, et il n'y a plus de christianisme. »

Quel spectacle, messieurs! Dans ce spectacle, quelle lumière! Dans cette lumière, quelle révélation! Quelle révélation des âmes et quelle révélation des choses! Et dans l'une et l'autre, quelle manifestation de la vérité et quelle glorification de l'Eglise!

Voici pourtant quelque chose qui agrandit le spectacle et en multiplie la lumière : je veux dire les caractères que présente cette

haine de l'Eglise. Etudiez à fond cette haine anticatholique avec la guerre qu'elle suscite, et vous y découvrez des caractères qui font de ce phénomène palpable un fait non-seulement étrange, mais absolument unique : caractères d'universalité, de perpétuité et d'implacabilité, caractères vraiment réservés à cette haine sans pareille.

Caractère d'universalité. Il est des haines individuelles, domestiques, nationales. Nées de situations particulières, ces haines sont localisées par leur nature, leur cause, leur raison d'être. Il n'y a pas contre quoi que ce soit au monde une haine vraiment universelle. Or voici contre l'Eglise l'universalité de la haine. Non pas, remarquez-le bien, que l'Eglise soit haïe de tous ; mais en ce sens qu'elle est haïe partout, et que, dans toutes les sphères de la vie, cette haine a ses représentants.

Cette haine ne distingue exclusivement aucun des partis qui nous divisent politiquement et socialement. Elle n'est ni démocrate, ni républicaine, ni césarienne, ni communiste, ni socialiste. Elle est peut-être

tout cela; mais elle est plus que tout cela; elle est elle-même; elle est anticatholique.

Cette haine n'est pas de cette religion ou de cette autre; elle est de toutes les religions qui la rencontrent sur la terre. Cette haine, le protestantisme, l'anglicanisme, le moscovitisme la connaissent, et le rationaliste, le déiste, le panthéiste ne l'ignorent pas. L'athée lui-même, l'athée qui abhorre toute religion, honore d'une haine de choix la plus grande des religions; et la haine de l'Eglise se confond dans son cœur avec la haine de Dieu.

Cette haine n'est pas de cette nation ou de cette autre; elle est de toutes les nations, que dis-je? de toutes les cités où le nom de l'Eglise retentit et où elle a des enfants qui lui obéissent, des fidèles qui la suivent, des soldats qui la défendent. Et, chose singulièrement digne d'être méditée, il n'y a pas une bicoque, une bourgade, si obscure soit-elle, qui ne renferme quelques-uns de ces cœurs dans lesquels frémit en secret ou éclate au dehors la haine de l'Eglise.

Cette haine enfin n'est ni de cette caste,

ni de cette classe, ni de cette catégorie humaine ; elle est de l'humanité. A tous les degrés de la hiérarchie humaine et sociale elle a ses personnifications ardentes et ses incarnations passionnées, se produisant sous toutes les formes, dans tous les âges et dans toutes les conditions. Elle est homme et elle est femme ; elle est riche et elle est pauvre ; elle est savante et elle est ignorante ; elle est noble et elle est roturière ; elle est propriétaire et elle est prolétaire ; elle est prince et elle est peuple ; elle est humaine enfin, et, dans sa prodigieuse universalité, toujours identique à elle-même.

Haine universelle dans l'humanité. Voici quelque chose de plus étonnant encore : haine perpétuelle dans l'humanité.

Il est des haines qui s'allument un jour au feu des luttes contemporaines et au foyer de l'actualité. Ces haines tombent comme elles s'élèvent ; elles s'éteignent comme elles s'allument ; elles s'en vont comme elles sont venues ; elles passent avec les causes qui les amènent ; elles sont essentiellement transitoires. Qui dira ce que signifie dans l'hu-

manité cette haine rouge qui se perpétue à travers tous les siècles qu'amène le temps et à travers tous les événements qu'amènent tous les siècles? Comment l'expliquez-vous cette haine qui, contrairement à toutes les haines qui traversent le cœur de l'humanité, s'en va de siècle en siècle, ravivant sa flamme inextinguible et rallumant de jour en jour ses ardeurs immortelles? D'autres siècles, d'autres haines et d'autres amours, d'autres sympathies et d'autres antipathies. Comment se fait-il que la même religion marche à travers les siècles, exerçant sur toutes les générations qui passent devant elle les mêmes attractions et les mêmes répulsions, et trouvant partout et toujours et des amours portés jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, et des haines poussées jusqu'au paroxysme de la fureur?

Et pourtant, cette chose, de prime abord si impossible et si inexplicable, c'est le fait visible, la tradition de la haine devant l'Eglise, comme l'Eglise est la tradition de l'amour devant l'humanité..

Ah! la haine de l'Eglise, selon la re-

marque d'un écrivain, est *une mère qui n'a jamais été et qui ne sera jamais stérile.* On la voit partout, et, plus ou moins, on la verra toujours produire des enfants qui lui ressemblent, dignes de recueillir après elle l'héritage des rancunes, des ressentiments et des colères qui caractérisent et partout font reconnaître, au premier regard, cette infernale passion.

Aussi voyez comme cette haine se transmet de générations en générations, s'attachant à l'Eglise comme l'ombre suit le corps, la poursuivant, la harcelant, la vexant de toutes les manières, dans ces âpres sentiers. Ceux qui la personnifient passent, mais *elle* ne passe pas ; les armes dont elle nous frappe changent, mais *elle* ne change pas ; en un mot, ses organes vivants et ses ministres attitrés meurent, mais *elle*-même ne meurt jamais. Vous diriez qu'elle tient du père de toute haine je ne sais quoi d'immortel. Et depuis le berceau de l'enfant Dieu, où une haine jalouse le cherchait pour l'étouffer, la voici incarnée, non plus dans un seul homme, mais dans une humanité qui s'ap-

pelle légion, aussi vivace, pour ne pas dire plus vivace que jamais.

Cette perpétuité de la haine contre une même institution, quel phénomène dans une humanité où les passions viennent et s'en vont au souffle de l'événement, et, alors même qu'elles ne meurent pas, changent sans cesse de théâtre et d'objet! En France surtout, où, selon la remarque d'un auteur, « les passions vivent un peu moins que les *lois* et les *roses* », cette persistance dans la haine tient du merveilleux. Prompts à maudire, nous le sommes plus à pardonner, et nous nous lassons vite de haïr. Aussi cette persistance de haine, que certains hommes de notre race gardent contre l'Eglise, est digne au plus haut point d'attirer votre attention. Ce je ne sais quoi d'âpre et d'obstiné, dans une nation dont la mobilité est le caractère saillant, tient du mystère; on y sent quelque chose qui n'est pas naturel. Et cette observation, plus particulièrement applicable au génie gaulois, nous conduit à vous révéler, dans le phénomène de cette haine, ce qui en est le caractère le plus do-

minant, le plus curieux et le plus instructif : avec le caractère de l'universalité et de la perpétuité, je vous révèle un caractère qui achève de vous la peindre, et que je nomme de son vrai nom l'*implacabilité*.

Ce qui caractérise le plus la haine de Satan, vous ne l'ignorez pas, c'est cela même, c'est l'implacabilité. Impuissance d'aimer, nécessité de haïr, c'est le mystère de sa vie. L'éternité que cette haine porte en son sein la fait essentiellement *implacable ;* et c'est le signe authentique des haines profondes de se rapprocher plus ou moins de ce caractère satanique.

A la lumière de cette vérité, regardez la haine antichrétienne, et, en particulier, la haine de l'Eglise catholique ; pénétrez dans le mystère de sa vie intime ; cherchez ce qu'elle renferme en son fond ; vous y sentez tout de suite un je ne sais quoi que rien ne peut désarmer, conjurer, apaiser, et qu'à cause de cela j'ai nommé l'*implacabilité*. Et c'est là ce qui, par-dessus tout, distingue cette haine de toute autre haine. Ah ! ce que peut la haine, une haine profonde, alors

qu'elle a pris possession d'un cœur humain, qui peut l'ignorer tout à fait? Qui n'a rencontré la haine avec ses frémissements au cœur, ses menaces aux lèvres, ses flammes aux yeux, et quelquefois ses armes à la main, cherchant le cœur de son ennemi?

Toutefois, pour l'honneur de l'humanité, le cœur humain fait germer peu de haines qu'on ne puisse, à force d'amour, parvenir à désarmer. L'implacabilité absolue semble dépasser la mesure des haines humaines. Et pourtant, voici une haine où l'on sent vivre et frémir l'implacable. Ah! c'est que cette haine ne ressemble à aucune autre; elle a quelque chose de la haine des anges tombés; on sent qu'elle a pour objet le divin ; à la lettre, elle est *satanique*.

Et ce qui lui donne un trait de ressemblance de plus avec la haine de Satan, c'est que cette haine se complique d'une effroyable jalousie. La haine de l'Eglise, comme une mère affreusement féconde, enfante des jalousies qu'on dirait sorties de l'enfer pour outrager, dénigrer et humilier les gloires de cette fille du ciel. Cette haine est ainsi faite;

elle en veut à l'Eglise, non pour le mal, mais pour le *bien* qu'elle fait. L'Eglise puise dans l'amour, qui est son fond, et dans le dévouement, qui est son œuvre, une puissance qui déconcerte le génie du mal ; et vous le voyez poursuivre de ses jalousies dévorantes les œuvres qu'il ne peut imiter. Cette gloire des œuvres catholiques sortant, comme une moisson toujours mûre et une germination toujours jeune, du sein éternellement fécond de l'Eglise, a je ne sais quoi qui l'offusque, l'attriste et l'irrite ; et il n'est pas rare de rencontrer des hommes en qui s'est incarné ce génie tristement jaloux, passer toute leur vie et consacrer toutes leurs facultés à dénigrer, à calomnier ou à maudire ces œuvres qu'ils ne prennent en haine que parce qu'ils n'ont pas ce qu'il faut pour les comprendre et surtout pour les réaliser; et les sectaires de cet anti-christianisme jaloux sont vus poursuivant l'Eglise et ses œuvres d'une haine qu'on dirait, à l'âpreté de son langage et à la violence de ses attaques, une haine personnelle.

Aussi, chose remarquable, cette haine de l'Eglise, c'est-à-dire de la plus grande et de la plus sainte chose qui soit au monde, a créé dans l'humanité chrétienne une race d'hommes véritablement à part, partout identique à elle-même et se reconnaissant au même signe. On sent dans ces hommes, même naturellement les mieux doués, quelque chose de mystérieux et au premier abord d'incompréhensible, quelque chose qui corrompt leur nature en les détournant du pôle du bien; êtres pervertis et vraiment *retournés*, ils gravitent vers le pôle du mal. Cette haine défigure en eux le chef-d'œuvre de Dieu; elle les rend méconnaissables aux autres et souvent à eux-mêmes; elle leur inspire des sentiments qu'ils ne se connaissaient pas, et fait monter jusqu'à leur cœur de ces pensées dont eux-mêmes s'épouvantent en certaines heures de calme et de lucidité. Aucun des hommes dominés par cette haine n'échappe tout à fait au travail de dépravation qu'elle accomplit dans une âme, et les natures même les plus choisies en subissent l'action terrible. Bons, elle les fait

6

méchants; droits, elle les rend injustes; sincères, elle les fait hypocrites, dissimulés, menteurs; honnêtes peut-être sur tous les autres points, elle leur donne ce je ne sais quoi dont la vertu rougit et dont l'honneur s'étonne; et quand on les voudrait nommer, les langues refusent les mots, ou elles en offrent de tels que nous ne pourrions les dire sans faillir au respect que nous devons toujours garder envers l'humanité, si abaissée, si pervertie soit-elle.

Et maintenant, messieurs, si vous me demandez ce qui, aujourd'hui, représente et incarne le plus cette haine dans l'humanité vivante, sans faire de cette chaire sacrée une tribune profane, j'oserai prononcer ici le mot qui résume à lui seul l'antagonisme dont nous parlons. Cette chose qui porte au cœur comme l'essence même de sa vie, la haine de l'Eglise, elle se nomme la *Révolution*. Non pas cette révolution ou cette autre; non pas tel fait ou telle date historique portant ce nom; mais la Révolution cosmopolite, qui elle aussi, à sa manière, garde l'ambition de l'universalité. La Révolution ainsi con-

çue, telle qu'elle s'accuse et se proclame elle-même devant le monde entier, a beaucoup plus au cœur la haine de l'Eglise et de la papauté que la haine des trônes et de la royauté. C'est que, selon la remarque d'un écrivain, « les trônes croulent et l'Eglise reste. »

Voilà pourquoi, dans la polémique et la stratégie de la Révolution, la politique est reléguée au second plan. « Monarchie, empire, république, que m'importe? dit le génie révolutionnaire. Ce qu'il me faut, c'est le triomphe de mon idée. Or mon idée est toujours la même ; mon idée, c'est Voltaire, du haut de son piédestal, ricanant sur les ruines du christianisme; c'est l'humanité nouvelle redisant ou plutôt pratiquant la parole du maître : « Ecrasez l'infâme » ; c'est moi-même, enfin, étouffant dans mes bras mon éternelle ennemie, l'Eglise catholique. » Et la Révolution dit vrai. L'anticatholicisme ou la haine de l'Eglise, c'est le point de ralliement de toutes les opinions, de toutes les sectes, de toutes les écoles. de toutes les presses, de toutes les doctrines

dites révolutionnaires. Là toutes les divergences se rencontrent dans l'*idée* commune; là toutes les nuances et toutes les couleurs viennent s'effacer dans ce même fond noir, la haine de l'Eglise. La haine de l'Eglise, c'est l'essence de ce sombre génie qui ébranle aujourd'hui le monde et menace de le briser; c'est comme l'universelle protestation de Satan contre le Verbe, toujours parlant, toujours agissant et toujours régnant dans l'Eglise catholique. La haine de l'Eglise, enfin, c'est le fait de tous les partis ralliés au drapeau de la Révolution et marchant dans l'ombre ou à la lumière, dans le bruit ou le silence, à la réalisation du dessein proclamé naguère par l'un des conducteurs de la Révolution, alors qu'il déclarait aux siens : « Notre but final est celui de Voltaire, l'anéantissement du catholicisme et même de l'idée chrétienne. » Voilà le but, le but final; et il faut lui rendre cette justice, la Révolution y marche avec un ensemble, une persévérance, une opiniâtreté et une implacabilité qui ne se démentent pas.

Vous dire ce qu'est cette haine, surtout

dans les grands sectaires de la Révolution, c'est ce que je n'entreprendrai pas. L'histoire, messieurs, a enregistré dans ses annales le souvenir d'une haine demeurée célèbre. On dit qu'au bruit de l'antagonisme à jamais fastique qui armait Rome contre Carthage et Carthage contre Rome, le jeune Annibal amassait dans son cœur des trésors de haine et de vengeance, et qu'un jour, la main étendue sur l'autel, il jura, devant les dieux protecteurs de la patrie, de détruire l'éternelle rivale et l'éternelle ennemie de Carthage.

Messieurs, la haine de la Révolution est comme la haine d'Annibal; que dis-je? plus opiniâtre, plus âpre, plus implacable encore que la haine du grand Carthaginois. Elle aussi, jeune encore, elle a fait contre Rome le serment de son éternelle et implacable haine; elle aussi elle a juré devant ses dieux infernaux de l'attaquer toujours, et, s'il se peut, de l'anéantir à jamais.

Et puisque nous évoquons en ce moment les souvenirs des haines illustrées par l'histoire, si vous voulez entendre tout ce que

cette haine renferme dans son sein frémissant, le terme suprême de son ambition et de sa félicité, ah! laissez-moi vous redire, quoique en l'affaiblissant, un cri où retentit mieux qu'en tout ce discours, la haine contre l'Eglise et contre Rome, le cri de la Romaine agrandi par le génie de notre poëte national :

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Eh bien, messieurs, qu'en pensez-vous? Cette haine sans pareille dans l'humanité et sans précédent dans l'histoire, vous paraît-elle un phénomène ordinaire? Ne sentez-vous pas que nous sommes ici en face du mystérieux? Ne dirait-on pas quelque chose comme la répulsion de Dieu, quelque chose comme la haine du divin? Ah! sans doute le divin est ici ; on le sent qui perce à travers ces haines humaines. Pour être haï de la sorte, non-seulement, comme dit de Maistre, il faut être la vérité, il faut être le *divin,* il faut porter Dieu en soi. La présence du divin seule peut à ce point susciter le satanique.

Si vous vous obstinez à nier dans l'Eglise, comme cause et raison de ces haines innommées, la présence du divin, il y a une chose que vous ne pouvez contester et sans laquelle ce phénomène de la haine universelle, permanente, implacable, serait convaincu d'être un phénomène absolument inexplicable; c'est, dans l'Eglise catholique, la présence de la force; c'est, dans l'institution la plus désarmée qu'il y ait sur la terre, la plus grande puissance morale que l'on ait jamais vue. Ah! si, comme on se plaît à le proclamer, l'Eglise n'est plus que l'impuissance, alors pourquoi contre l'impuissance ces perpétuels assauts? Pourquoi ce déploiement de forces qu'on croirait organisées pour escalader le ciel et détrôner Dieu même? Pourquoi toutes les sciences et toutes les philosophies, toutes les littératures et toutes les poésies, tous ces livres et tous ces journaux, toutes ces chaires et toutes ces écoles, toutes ces ligues de la parole et de l'enseignement, toutes ces polémiques ardentes où l'on sent frémir le souffle des passions? Pourquoi contre le fantôme du *clérical*

ces défiances opiniâtres, ces précautions jalouses, ces cris de haine, ces explosions de colère et, plus souvent encore, ces peurs d'enfant? Et tout cela, remarquez-le bien, se produisant sous mille formes diverses sur tous les points de l'Europe ou plutôt d'un bout du monde à l'autre! *Quare fremuerunt gentes?* Pourquoi contre la grande bienfaitrice du monde ce frémissement des nations? Pourquoi contre la même et l'unique adversaire ce soulèvement général et cet armement universel? Quoi! pour vaincre la faiblesse, pour confondre l'impuissance, pour attaquer une ombre, pour tuer un fantôme, pour résister au néant? Ah! l'iniquité ici se ment à elle-même avec un éclat qui retentit par toute la terre.

L'impuissance, la faiblesse, le néant! dit l'Eglise en regardant ses ennemis. Ah! si je l'étais, vous auriez moins peur de moi; si j'étais l'impuissance et rien que l'impuissance, vous me haïriez moins; et si, comme vous essayez de le faire croire, je n'étais plus rien dans le monde moderne, vous ne feriez pas à mon néant une si rude et si impla-

cable guerre. Allez, vous avez beau proclamer par les mille voix de la presse toutes mes faiblesses et toutes mes impuissances, vos haines témoignent et vos attaques démontrent; elles témoignent de ma puissance; elles démontrent qu'au sein de ma faiblesse même vit et tressaille ce que vous redoutez le plus, la force. Ah! c'est qu'en effet, messieurs, grande est la force qui arme tant de haines; si grande aujourd'hui encore est cette force catholique, elle pèse d'un tel poids dans la balance de vos destinées, que vous ne pouvez vous en passer, et que tout, aujourd'hui plus que jamais, conspire à démontrer que vous avez besoin d'elle.

Telle est la seconde face de ce grand fait contemporain : l'institution la plus repoussée par le siècle se démontre la plus nécessaire au salut de notre siècle. L'Eglise, en face d'une humanité menacée de mourir de toutes ses défaillances, dit à cette humanité qui la repousse : « Venez à moi, je suis la résurrection et la vie. »

II

Hors de l'Eglise, et surtout contre cette Eglise répudiée par tant de haines, il n'y a plus de salut pour notre siècle, non, il n'y en a plus, ni dans l'ordre intellectuel, ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre social, ni dans l'ordre religieux. Et, croyez-le bien, messieurs, quand je prononce ces paroles, ce n'est pas un défi que je porte à mes contemporains; c'est un cri d'amour et d'espérance que je veux leur faire entendre.

En dehors de l'Eglise, où sont les éléments de salut, les gages d'avenir, les signes d'espérance? Vous avez essayé de tout, et pour vous sauver, rien ne suffit. Partout où vous creusez sans l'Eglise, et surtout contre l'Eglise, vous ne rencontrez que des effondrements, vous n'ouvrez que des abîmes. Cette reine du monde repoussée par le monde, cette bienfaitrice de l'humanité poursuivie par l'ingratitude, cette majesté désarmée

harcelée par tant de haines, et, comme disait superbement Lacordaire, « cette captive d'une jalousie universelle », il se trouve qu'au milieu de toutes nos défaillances elle est seule notre force; qu'elle est, contre l'envahissement de toutes les barbaries, notre unique défense, notre boulevard dans le présent, notre bouclier pour l'avenir. Et voici que pour traverser les ténèbres, les corruptions et les révolutions où notre société moderne se traîne de catastrophes en catastrophes, nous avons besoin du regard, du cœur et de la main de notre mère la sainte Eglise catholique.

O la plus faible et en même temps la plus puissante des mères, oui, vous seule pouvez faire bonne garde autour de vos enfants menacés par tant de périls! O sainte Eglise catholique! j'en prends à témoin et nos immenses faiblesses et nos immenses dangers, oui, vous seule pouvez empêcher ce siècle de périr tout à fait dans les trois abîmes de ses erreurs, de ses corruptions, de ses révolutions, et dans l'abîme encore plus profond de son irréligion. Ah! nous vous en

conjurons, ô mère, malgré nos ingratitudes, nos révoltes, nos mépris, nos haines même, ne nous quittez pas. Le temps se fait sombre, et l'on croit entendre, derrière des nuages qui portent la tempête, gronder une foudre lointaine. Ah! demeurez avec nous! En vous quittant, ô mère divine, à qui donc irions-nous? *Ad quem ibimus?* Vous anéantie ou retirée de nous, qui pourrait nous sauver? Où est, en dehors de vous, je ne dis pas la puissance créatrice, mais la puissance préservatrice seulement? Où, loin de vous, la force capable de porter le monde à travers tant d'écueils au terme de ses destinées?

Et d'abord, où est la puissance capable de porter sans faiblir le monde des intelligences? Où sont, à l'heure qu'il est, les doctrines complètes et les systèmes achevés? Où sont les croyances fixes, les principes certains, les symboles acceptés? Vous demeure-t-il, non-seulement en religion, mais même en politique, en morale, en philosophie, un seul grand principe inébranlé, une seule vérité tout à fait debout? A travers tant de systèmes discordants, tant d'opinions confuses et de

philosophies babyloniennes qui conduisent l'esprit humain au bord des grands abîmes; dans ce pêle-mêle de théories et d'utopies, de négations et de scepticismes où l'on voit passer, comme des fantômes blafards dans une nuit obscure, fouriérisme et saint-simonisme, panthéisme et positivisme, athéisme et matérialisme, rationalisme et socialisme, où trouver une vérité, une seule, pouvant rallier toutes les intelligences et servir de boussole à l'humanité voyageuse, sur l'océan où elle navigue au souffle de toutes les erreurs, guidée par des génies qui ont perdu leur chemin? Et, pour traduire ici sous d'autres images une même idée, l'impuissance de sauver le présent et d'assurer l'avenir, laissez-moi vous demander où, sur ce sable toujours mouvant des opinions et des philosophies, vous espérez trouver une base pour appuyer un édifice? Où, dans ce vide des intelligences, dans cette absence de principes qui se trahit dans toutes les sphères de la vie, où trouver un point de départ pour marcher en avant? Et dans ces demi-jours où les philosophies, même les meilleures, lais-

sent flotter les intelligences, dans ces systèmes crépusculaires, obscurs et ténébreux, où prendre le flambeau capable d'illuminer toutes les grandes routes de la vie humaine?

Qui parmi vous trouvera la base pour construire, le point de départ pour avancer, la lumière pour éclairer, le ressort pour élever, et par-dessus tout la force pour sauver? Ah! ce fondement de l'édifice, ce point de départ de la marche, ce ressort du mouvement, cette lumière du chemin, cette puissance, en un mot, qui résume et suppose toutes les autres, la puissance de nous sauver, s'il est un homme parmi vous qui l'ait trouvée dans une idée éclose de son cerveau, dans une doctrine sortie de son génie, qu'il se lève et qu'il dise : « Me voici; moi je vous sauverai. »

Ah! messieurs, bien loin que nous puissions attendre de toutes nos philosophies le salut du présent et l'espérance de l'avenir, est-ce qu'il peut vous échapper que nous avons, au contraire, à trembler devant les abîmes qu'elles creusent sous nos pieds, de-

vant les menaces qu'elles suspendent sur nos têtes et devant les orages qu'elles font monter dans notre ciel de tous les bouts de l'horizon? Véritable sinistre qui passe dans le monde des esprits, pareil à ces ouragans dévastateurs qui passent dans le monde des corps, la voyez-vous d'ici cette trombe tempêtueuse qui roule en tourbillonnant sur elle-même? La voici qui vient, soulevant sur les chemins la poussière qui obscurcit le soleil, et emportant dans sa course tous les éléments de destruction qu'elle entraîne dans son tourbillonnement. La voyez-vous déracinant la forêt, fracassant les grands chênes, ruinant les édifices, tuant les animaux et les hommes, et laïssant derrière elle, avec une longue traînée de ruines, les champs dévastés et les populations consternées? Tel m'apparaît à peu près, dans son ensemble, le passage de tant de doctrines et de philosophies vertigineuses; véritable tourbillon du monde des intelligences, cyclone formidable qui s'abat sur les peuples, déracinant toutes les convictions, ébranlant toutes les certitudes, pulvérisant tous les

symboles, et laissant les esprits étouffer dans ce vide où la vérité se dérobe à l'intelligence, comme une poitrine à laquelle manque son atmosphère. Pour vous arracher à ces grandes catastrophes du monde intellectuel, me voici, vous dit l'Église; me voici avec ma doctrine complète, avec mes dogmes certains, avec mon symbole défini; me voici prête à résoudre pratiquement tous les grands problèmes soulevés par votre siècle.

Et dans l'ordre moral, où trouver la puissance pour régénérer l'humanité qui se meurt et relever les générations qui penchent? Je pénètre au fond de ces philosophies qui annoncent avec fracas la régénération du monde par la morale nouvelle et je frémis en y voyant mourir toutes les vertus qui sont le pain substantiel de la vie des nations. La chasteté, l'obéissance, la justice, le droit, le désintéressement, le sacrifice, l'héroïsme, que deviennent toutes ces grandes et sublimes choses, au sein de tous ces systèmes qui suppriment Dieu, l'âme, la liberté, l'immortalité, la responsabilité, et par là suppriment du même coup la raison,

la condition, la sanction, l'essence même de toutes les vertus?

Certes, messieurs, même pour l'observateur qui ne regarderait qu'à la surface de notre monde nouveau, le spectacle de nos dépravations serait déjà bien assez désolant.

Embrassez d'un seul regard toutes les variétés des dépravations qui se produisent sur le théâtre de notre monde vivant, vous frémirez de vos découvertes. Extravagance de luxe, orgies de sensualisme, dévergondage de plaisirs, de voluptés, d'obscénités, passant des mœurs dans les livres et des livres dans les mœurs; exagération de paganisme poussée jusqu'aux extrêmes limites de l'audace, et quelquefois jusqu'aux frontières de l'impossible; prodiges de débauches capables d'étonner même les vieilles corruptions d'Athènes et de Corinthe, de Rome et de Carthage, de Cythère et de Paphos : Ah ! je les vois, toutes ces hontes, se dresser devant moi, à toutes les surfaces de cette société si fière d'elle-même et chaque matin venant devant l'univers exalter toutes ses grandeurs, vanter tous ses progrès, voire même toutes ses ver-

tus. Je soulève d'une main tremblante le vêtement luxueux qui couvre de soie, de pourpre et d'or tout notre corps social, et des pieds à la tête j'aperçois une effroyable lèpre, la lèpre de toutes les dépravations humaines. Je me penche sur ce corps malade, j'en écoute le souffle, j'en respire l'haleine; je me détourne en m'écriant : Pourriture !

Et pourtant le mal qui m'épouvante ici le plus et doit le plus à tous donner à réfléchir, ce n'est ni la corruption qui est dans les faits ni la dépravation qui est dans les mœurs; c'est la perversion qui est dans les idées et la dépravation qui est au fond de ces doctrines; immondes doctrines qui font germer tous les vices et d'où sortent, comme une génération spontanée, la corruption dans les faits et la dépravation dans les mœurs.

Oui, messieurs, sachez-le bien, ce qu'il y a ici de plus triste à contempler, ce n'est pas la corruption qui s'attache au corps de la société comme une lèpre horrible; c'est la consécration octroyée par les doctrines à la corruption elle-même. Vertu, morale, sainteté, justice, tout cela, je le sais, est encore

dans les mots et prétend vivre dans les choses. Mensonge, hypocrisie, dérision! Vos philosophes, ceux-là surtout qui se vantent de leur antichristianisme, qu'ont-ils fait sous vos yeux? Ils ont vidé les mots; dans leur fureur d'innovation, ils ont jeté au vent du doute et de la négation tout ce que renfermaient ces mots, c'est-à-dire les idées du genre humain; par un reste de pudeur, ils en ont gardé l'écorce aride et la forme menteuse; et voici que ces mots, qui portaient la vie, ne portent plus que la mort; sépulcres vides d'où la vie s'en est allée!

Je le demande, en face de cette mort des vertus et de cette glorification des vices, où trouver parmi nous, en dehors de l'Eglise catholique, la puissance de faire remonter le niveau de nos vertus? D'où vous viendra le sel conservateur qui empêchera les dernières parties demeurées saines de se corrompre avec tout le reste? D'où viendront surtout les germes régénérateurs qui feront sortir les vertus du sein de nos corruptions, et sur nos ruines morales refleurir la sainteté des mœurs? C'est la question.

Oui, messieurs, c'est la question; et j'admire comment certains hommes de ce temps essayent de la résoudre. Que faire pour arrêter ces mœurs qui poussent droit au grand gouffre? Que faire pour relever, pour purifier, pour régénérer cette humanité qui se meurt de débauche? Et des hommes graves ont répondu : Il n'y a rien à faire, rien, si ce n'est de lui bâtir de belles demeures et de vastes théâtres; rien, si ce n'est de lui donner, toujours de plus en plus, ce qu'appelait la Rome corrompue des Césars, « *du pain* et des jeux »; rien, si ce n'est d'étendre sur cette lèpre des corruptions morales le voile brillant du luxe, de la richesse, des spectacles et des plaisirs.

Voilà tout ce qu'ils imaginent pour conjurer les orages qui montent à tous les horizons. Ah! c'est que quelque chose leur dit que s'ils peuvent tout par le dehors, ils ne peuvent rien par le dedans. Ils n'ont ni les éléments pour transformer les âmes, ni les germes pour régénérer les mœurs. L'Eglise, l'Eglise seule garde les éléments de la transformation et les germes de la résurrection

morale des peuples même les plus corrompus; elle les porte dans la virginité de ses doctrines, dans l'intégrité de ses principes et dans l'efficacité inimitable de ses sacrements. Et c'est là ce qui trace une ligne profonde entre la dépravation morale en dehors de l'Eglise et la dépravation morale dans l'Eglise même. L'Eglise porte dans son propre sein la puissance de régénérer; elle garde, toujours prêts à faire éclore les vertus au sein même de la corruption, les germes indestructibles de la vie morale.

Et avec les éléments et les germes de la régénération morale elle garde, elle aussi, les germes et les éléments de la régénération sociale.

Ah! la régénération sociale, elle est, à l'heure qu'il est, plus pressante qu'on ne peut dire. Car ce qui menace de périr aujourd'hui, dans ce nouvel envahissement de tant de doctrines subversives et de théories sauvages, ce n'est pas seulement la sainteté des mœurs, c'est la vie même des sociétés. Qu'ai-je ici besoin de vous instruire? Est-ce que les voix qui crient et parfois hurlent

autour de vous ne vous instruisent pas assez? Est-ce que vous n'entendez pas le génie de 93, qu'on pouvait croire noyé dans le sang versé par ses mains farouches, rugir autour de vous par certains soupiraux? Est-ce que ces rugissements qui dominent toutes vos voix, même les plus éloquentes, ne vous font pas assez entendre le mal social accumulé au sein de la société contemporaine?

Devant cette orgie de doctrines antisociales faisant au milieu de vous, à votre trop grande surprise, leur explosion nouvelle, qui donc se sent aujourd'hui capable de tenir debout et fermes tous les principes fondamentaux qui portent les sociétés humaines, et cela par le seul miracle de la puissance et de la force morale? Qui saura sauvegarder les éléments les plus primitifs et les plus vulgaires de la vie sociale, que vous voyez chaque jour périr dans les systèmes des idéologues et sous la plume de leurs scribes; scribes mercenaires, payés à tant par jour pour travailler par la parole et par la plume à la destruction des vérités qui font vivre les peuples? Qui défendra toutes ces grandes choses que la

société peut posséder dans des mesures diverses, mais dont elle ne peut absolument se passer tout à fait, la liberté, l'égalité, la fraternité, l'autorité, la propriété?

La liberté! Vous en parlez toujours, et je ne m'en étonne pas; car, dit Bossuet, « le peuple suit, pourvu qu'il en entende seulement le nom » ; et vous ne voyez pas que vous en avez d'autant moins que vous en parlez davantage? Vous ne voyez pas que ce qui périt par-dessus tout, au fond de tous ces mécanismes de vie sociale rêvés par la Révolution, c'est cette chose qu'elle a la prétention de donner au monde, la liberté? Quand comprendrez-vous enfin que rien n'est en réalité plus despotique que tous ces langes, et toutes ces enveloppes, et tout ce luxe de législation, de bureaucratie et d'administration, que ce triste génie travaille sans cesse à multiplier autour des êtres libres?

Vous parlez de l'égalité aussi, de l'égalité dont le nom passe sur nous comme un souffle de tempête. L'égalité? Allez, prenez-en votre parti : en dehors de l'Eglise, en dehors de son dogme, qui en est la plus complète

révélation, de sa constitution, qui en est la plus haute consécration, de son histoire, qui en est la plus magnifique réalisation, non, en vérité, vous ne verrez jamais sur cette terre le règne de la véritable égalité. Au lieu d'atteindre, dans ce qu'elle a de légitime et de réalisable, l'égalité sociale, vous aboutirez à cette honteuse contrefaçon qui se nomme l'*égalitarisme*. Un jour vous passerez, avec toutes vos libertés captives, sous le niveau que fera peser sur vos têtes un effroyable despotisme ; vous tomberez sous le joug de quelque soldat heureux devenu votre despote ; et posant sur vos fronts humiliés le bout de son sabre victorieux ou de son sceptre omnipotent, le despote dira le dernier mot de l'antichristianisme social : L'égalité dans la servitude !

Vous parlez surtout de la fraternité. Oh ! la fraternité, ce rêve le plus séduisant et le plus légitime de nos sociétés modernes, n'espérez pas la réaliser en vous armant contre l'Eglise, la plus grande famille de frères que l'on ait jamais vue se pressant d'un bout du monde à l'autre sur le cœur d'une même

mère. Si vous la reniez cette maternité divine, la fraternité humaine vous fuira éternellement. Vous en reverrez le nom, peut-être, écrit au frontispice de vos monuments et de vos institutions; mais la chose se traduisant dans les réalités de la vie sociale, jamais! Vous vous en irez, à travers des chemins sans issue, poursuivant, à perdre haleine, l'idéal toujours fuyant des sociétés fraternelles; au lieu de la fraternité qui embrasse et sauve les frères, vous rencontrerez le monstre qui médite le massacre des frères; et un jour, peut-être, vous reverrez s'étaler, dans des proportions qui n'ont pas encore été vues, cette effroyable ironie sociale, la fraternité debout sur ses échafauds, abattant la tête des frères, et en faisant rejaillir le sang sur les statues de l'Egalité et de la Liberté!

Puissiez-vous, d'ailleurs, maintenir parmi vous ces trois choses qui sont comme les trois colonnes de l'édifice social; mais l'autorité, l'autorité librement acceptée et librement obéie, comment la fonderez-vous en reniant pour vous-mêmes la plus haute autorité de-

vant laquelle les hommes se soient jamais inclinés? Où, sur ce sol de la patrie éternellement remué; où, sur cette terre dix fois labourée, depuis soixante et dix ans, par le soc de tant de révolutions; où, sur cette poussière de sceptres, de trônes et de dynasties, appuyer assez fermement le piédestal et élever assez haut la statue de l'Autorité, pour lui assurer une inviolable obéissance et d'intarissables respects?

Vous le voyez, en dehors de l'Eglise, tous les éléments de la vie sociale se dérobent et vous échappent de toutes manières. Encore n'ai-je pas parlé de cet élément qui vous touche le plus et qui fait vibrer la fibre toujours frémissante des intérêts personnels : je veux dire la Propriété. Or pouvez-vous ignorer que le catholicisme est le plus fort boulevard qui défend envers et contre tous cette base sociale sans laquelle vous essayeriez en vain d'élever une société quelconque, la Propriété? Avez-vous oublié qu'un jour, au milieu de nos tempêtes sociales, la Propriété elle-même faillit sombrer dans un abîme, l'abîme béant du communisme et du

socialisme, et que l'Eglise, qui, alors comme aujourd'hui, ne possédait plus rien parmi vous, apparut à votre effroi comme le palladium sacré de vos droits menacés?...

Et à l'heure même où je vous parle, que signifient ces mots qui repassent sur nos têtes comme des signes avant-coureurs de tempêtes nouvelles? J'entends parler de *justice* sociale, de *restitution* sociale, de *liquidation* sociale; mots ingénieux et délicats sentant leur parfum, disons mieux, leur odeur démagogique, et qui signifient, en bon français, la spoliation et peut-être l'extermination sociale! Or savez-vous qui, devant de telles menaces, ne fléchira jamais? Savez-vous quelle institution est encore le plus ferme boulevard de la Propriété menacée par la prédication du vol et de la spoliation? Celle qui ne possède rien aujourd'hui; celle qui ne pactisera jamais avec aucune iniquité; celle qui, devant toute violation du droit, se montrera toujours divinement inflexible; celle qui. dans ses membres les plus dévoués et ses enfants les plus fidèles, saura toujours mourir, non pour le triomphe de vils in-

térêts, mais pour le triomphe de l'éternelle justice : l'Eglise catholique!

Ainsi, messieurs, c'est la réalité qui vous le crie : force intellectuelle, force morale et force sociale, tout cela tient à l'Eglise, et est pour ainsi dire l'Eglise même. Et la force religieuse, cette force sans laquelle, nous l'avons vu l'année dernière, rien ne se soutient dans le monde, où la trouverez-vous, en dehors de l'Eglise, telle que l'humanité l'invoque et la demande pour marcher à sa destinée? En dehors du christianisme, et même dans le christianisme, où y-a-il une religion capable de contenir les passions, d'enchaîner les consciences, de brider les multitudes? Est-ce le brahmanisme? Est-ce le boudhisme? Est-ce le mahométisme? Est-ce le protestantisme? Est-ce l'anglicanisme? Est-ce le russianisme? Ici je vous demande de vous souvenir; je vous demande de vous rappeler, et au besoin de relire ce que nous avons établi l'année dernière, avec une évidence qui a désespéré même la contradiction, à savoir qu'en dehors de l'Eglise catholique il n'y a pas d'édifice religieux debout et se

soutenant lui-même et par lui-même. Qu'est-ce, en effet, en dehors de l'Eglise, que toutes ces constructions soi-disant religieuses et portant encore dans leur nom le grand nom de Jésus-Christ? Qu'est-ce que tout cela, je vous prie, pour défendre notre présent et assurer notre avenir? Quoi! des échafaudages construits de mains d'hommes et appuyés sur des sabres! Quoi! des masures religieuses faites avec des ruines de religions; des amas de poussière que balayera le premier vent de l'avenir; des fantômes d'Eglises et de sociétés religieuses, relativement jeunes, déjà gagnées par la vétusté; religions vermoulues, qui demain, peut-être, couvriront la terre de leurs débris, et élèveront jusqu'au ciel, sur des monceaux de ruines, le témoignage grandiose de leur impuissance!

Telle est, messieurs, notre situation religieuse. Pour couvrir aujourd'hui l'humanité et lui donner un abri contre les tempêtes déchaînées de toutes parts, il n'y a qu'un édifice vraiment debout, assez large pour tout embrasser, assez fort pour résister à tout, l'Eglise catholique. Vous qui creusez autour

de ses fondements pour ébranler toute la masse; vous qui rêvez, comme un progrès pour l'humanité, la démolition de cet édifice séculaire, le plus sublime, le plus fort et le plus résistant qui ait jamais été bâti sur cette terre, au nom du ciel, je vous adjure : avant de démolir le vieil abri de l'humanité, montrez-nous, oui, montrez-nous celui que vous avez préparé de vos mains humaines pour couvrir cette humanité déshéritée de son abri divin. Avant de jeter par terre, comme vous vous en vantez, l'édifice du passé, montrez dans le présent les premières assises de ce que vous nommez, dans votre langue superbe, l'édifice de l'avenir. Ah! je regarde autour de moi, je ne vois que des ruines entassées sur d'autres ruines; je cherche quelque chose qui s'élève; je me demande où sont les hautes murailles appelant le dôme qui doit tout couvrir et tout couronner; et voici que je n'aperçois pas même de fondements. Je ne vois que des hommes qui creusent ce sol tourmenté où ils ne rencontrent qu'un sable toujours mouvant, et qui, au lieu de poser sur un granit inébranlable la

pierre angulaire du nouvel édifice, ne font qu'ouvrir des puits profonds qui donnent le vertige, et devant lesquels reculent d'épouvante ceux-là même qui les ont creusés ; téméraires génies, esprits audacieux qui creuseraient jusqu'aux enfers, pour essayer d'en faire sortir le secret du paradis. « Edifice de l'avenir, disent-ils, édifice de l'avenir ! » — A la bonne heure! Mais en attendant que votre première pierre s'appuie enfin sur quelque chose, au milieu de tant de décombres accumulés par vos coups, dites, que prétendez-vous faire de cette humanité, si ce n'est une humanité assise sur des ruines et exposée à tous les orages? Edifice de l'avenir ! Quel édifice, je vous prie? Edifice intellectuel? Vous avez détruit tous les principes. Edifice moral? Vous avez nié toute vertu. Edifice social? Vous avez ébranlé, avec le principe d'autorité, la base de toute société. L'édifice religieux? Quel édifice, grand Dieu ! un édifice de négations religieuses poussées, d'erreur en erreur, jusqu'à la négation même de toute religion ! édifice digne d'être construit par Satan ; l'édifice

de la confusion, moins que cela, l'édifice du néant!

Ainsi se proclame dans la lumière des faits l'impuissance de l'humanité contemporaine pour se sauver elle-même. Dans l'ordre intellectuel, moral, social et religieux, le monde, sans appui et sans équilibre, se sent suspendu sur l'abîme ; il y penche de toutes manières, et l'on dirait qu'une puissance fatale l'y pousse chaque jour. Une seule force, à l'heure qu'il est, est capable de le retenir et de le faire remonter, une force toute morale et matériellement désarmée : cette force se nomme l'Eglise catholique. Cette société moderne, fille légitime, mais ingrate, de l'Eglise, a besoin pour vivre de revenir à sa mère. Et c'est elle, oui elle-même, qu'on repousse; c'est cette force que l'on attaque; c'est cette Eglise que l'on se prend à haïr.

Le sort pourtant en est jeté, ô société moderne! Voici ton destin prophétisé par la voix des choses : tu reviendras à l'Eglise ta mère, ou tu passeras, d'écroulements en écroulements, à travers d'effroyables cataclysmes. O

société; société brillante, mais faible, riche de tout ce qui resplendit, pauvre de tout ce qui fait vivre; enivrée du vin de ton orgueil, tu as beau dire et redire, toi aussi, le *fara da se* de ta suffisance pleine de superbe; tu as beau t'écrier, comme le grand dragon dont parle l'Écriture : « Je me suis faite moi-même et je saurai me sauver » ; non, non, au point où sont venus parmi nous et les hommes et les choses, rien de ce qui est de toi, et de toi seulement, ne suffit à te sauver. Il ne te reste qu'un moyen de salut, c'est l'arche, l'arche destinée à porter au-dessus des flots l'humanité qui ne veut pas périr : la sainte Église catholique et romaine.

Ah! messieurs, niez tant que vous voulez l'approche du déluge; la pluie tombe et le flot monte; il monte toujours, et tout vous crie comme aux jours de Noé : « Entrez, entrez dans l'arche. Qui ne sera pas dans l'arche sera noyé par le déluge. » Ou plutôt, déjà jetés que vous êtes sur les grandes eaux et battus de toutes parts, comme des nautoniers dans la tempête, par tous les vents qui soufflent de tous les horizons, vent des

erreurs, vent des scepticismes, vent des négations, vent des passions, vent des révolutions, entrez, entrez dans la barque toujours agitée, mais jamais submergée, la barque ouverte à tous les vents, mais ouverte aussi à tous les naufragés ; barque invincible dont Pierre, depuis dix-huit siècles, tient sur les flots le gouvernail triomphant. Lui seul sait où il faut jeter l'ancre pour résister à toutes les tourmentes ; lui seul, à travers toutes les ténèbres, découvre l'étoile qui doit guider notre marche ; lui seul possède la force qui supporte le choc de toutes les vagues ; lui seul, enfin, porte dans sa barque le Christ sauveur, endormi quelquefois, mais sachant toujours se réveiller à temps pour commander à la tempête, lorsqu'il entend Pierre s'écrier : *Domine, salva nos, perimus* « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. »

Messieurs, croyez-le bien, ce n'est pas ici une vaine métaphore, une simple image évoquée pour le besoin ou l'éclat du discours ; Dieu me garde, dans une telle situation, d'un tel jeu d'enfant. Ce ne sont pas des images seulement ; ce sont des réalités, toutes les réali-

tés vivantes qui vous crient : Allez à l'Église, allèz à l'Église! Ou plutôt c'est l'Église elle-même qui vous crie par la voix des choses : *Venite ad me.* « Je suis la résurrection et la vie » *Ego sum resurrectio et vita.* Avec moi sans doute la lutte vous demeure, car je suis l'Église militante ; mais la victoire est certaine. Avec moi la marche est laborieuse encore, car c'est la marche dans l'exil; mais cette marche, c'est le progrès; car avec moi la route est tracée, la force est trouvée, le ressort est posé, le mouvement est donné, l'idéal est poursuivi, le monde est sauvé, ou du moins il vogue, au souffle de Dieu, vers l'éternel et béatifique rivage, où le progrès convie l'humanité à sa dernière splendeur et à ses suprêmes fêtes.

TROISIÈME CONFÉRENCE

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE LA VITALITÉ DE L'ÉGLISE

MESSIEURS,

Après avoir posé devant vous l'Église comme le grand miracle de l'histoire, miracle de grandeur, de stabilité et d'efficacité, nous avons considéré ce grand fait religieux sous ces deux aspects nous avons dit : l'Église repoussée par notre siècle, et l'Église nécessaire à notre siècle. D'un côté la haine de l'Église ; de l'autre le besoin de l'Église : la haine de l'Église, phénomène le plus mystérieux et en même temps le plus palpable, haine la plus universelle, la plus perpétuelle,

la plus implacable qui se soit jamais vue dans l'humanité; le besoin de l'Église se présentant, dans le débordement de nos erreurs, de nos passions et de nos révolutions, comme l'arche aux approches du déluge ; l'Église nécessaire pour nous arracher à l'abîme de nos erreurs, à l'abîme de nos dépravations, à l'abîme de la révolution et à l'abîme encore plus profond de l'irréligion; si nécessaire, que si la société moderne continue de se séparer de l'Église, la force des choses doit l'entraîner dans d'effroyables cataclysmes. Telle apparaît aujourd'hui l'Église : repoussée par un siècle qui cherche le progrès, et en même temps condition essentielle de tout progrès dans ce siècle.

Et maintenant que nous avons vu le grand fait religieux sous les deux aspects que je viens de dire, il s'agit de vous montrer comment l'Église présente les caractères et réalise les conditions que nous avons demandées, l'année dernière, à la religion appelée à guider l'humanité dans la voie de son progrès. Or le premier signe qui doit distinguer entre toutes les autres la religion directrice du pro-

grès de l'humanité, c'est la vitalité, c'est-à-dire la possession pleine de la vie propre. La religion que nous cherchons doit donner le mouvement, et un mouvement d'ascension aux générations soumises à son maternel empire; et ce qui donne le mouvement, ce qui est le mouvement même, c'est la vie, *vita in motu*. L'immobilité est le signe de la mort, c'est la mort elle-même; le mouvement est le signe de la vie, c'est la vie elle-même. C'est ce qui explique pourquoi l'aspiration au progrès, c'est-à-dire au mouvement en avant, se confond dans les mêmes âmes avec l'aspiration à la vie ; c'est l'accroissement de la vie. Vivre, vivre toujours davantage, c'est le cri de toute nature en croissance et de toute vie en progrès. Voilà pourquoi le maître de l'humanité ascendante, le vrai créateur du progrès humain, disait au Père, dans sa divine prière en faveur de cette humanité qui allait grandir en lui et par lui : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondante » *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant*. Et voilà pourquoi aussi, en se posant lui-même comme la tête et le cœur

de cette humanité qui allait par lui remonter vers son sommet en gravitant vers son centre, il disait : « Je suis la résurrection et la vie » *Ego sum resurrectio et vita.*

Donc, messieurs, ce que nous avons à rechercher ici avant tout, c'est la religion vivante. Je ne demande pas, remarquez-le bien, et ce point est décisif, où est la religion qui dure, car vivre et durer ne sont pas une même chose. Je demande où est la religion qui vit, c'est-à-dire la religion qui se maintient, se développe et agit par sa vitalité elle-même. Arrière les religions mécaniques qui ne se soutiennent que par des procédés artificiels plus ou moins habilement concertés; arrière le génie de la mort contrefaisant la vie. Il nous faut la religion vraiment organique dans le grand sens de ce mot, pareille à un corps où la vie abonde et surabonde; une religion vivant de la vie sortie de son cœur et de ses entrailles, et n'ayant pas même besoin, pour croître et entretenir sa vitalité, de s'assimiler, comme tous les êtres créés, des éléments étrangers.

Cette vie, avons-nous dit, a des signes qui

la font reconnaître dans l'humanité. Le premier, c'est la *spontanéité* par laquelle cette vie naît, se développe et agit toute seule. Mais parce que cette vie doit couler comme un fleuve, de siècle en siècle, dans les veines de l'humanité, il faut qu'elle ait la puissance de se reproduire, c'est-à-dire la *fécondité*. Et parce que cette vie doit suivre l'humanité jusqu'à sa dernière heure et l'élever elle-même jusqu'au sommet de l'éternelle vie, il faut qu'elle ait ce signe absolument réservé et que ne présente ici-bas aucune chose créée: l'indéfectibilité de la vie ou l'*immortalité;* il faut qu'elle puisse dire toujours à l'humanité ce qu'a dit aux siens l'auteur même de la vie : Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles, vous montrant dans le temps la jeunesse de l'éternité.

Eh bien, messieurs, il y a une religion qui offre à tout regard lucide ces trois signes glorieux, et il n'y en a vraiment qu'une, l'Église catholique. Le temps et la force manqueraient au discours, si je voulais montrer dans tout leur éclat ces trois signes à la fois. Je réserverai le troisième signe, en me con-

contentant de l'indiquer, et me bornerai à montrer les deux premiers.

O Église ma mère, apparaissez, et révélez-vous telle que vous êtes, telle que le Christ vainqueur de la mort vous a posée sur la terre pour y perpétuer le mystère de sa propre vie! venez dire par une faible voix, à ce siècle si affamé et si altéré de progrès et de vie : Vous cherchez le progrès par le mouvement et le mouvement par la vie; or la vie, c'est moi-même, *ego sum vita*; et cette vie éclate dans le double phénomène de ma spontanéité et de ma fécondité.

I

Le premier signe de vitalité que l'Église catholique montre en elle-même, comme un privilége à elle seule réservé, c'est ce que j'ai nommé le signe glorieux de la spontanéité. De l'aveu de tous, ce qui sépare les êtres véritablement vivants des êtres ou des assemblages d'êtres purement artificiels, c'est le

mouvement vital sorti des profondeurs intimes de l'être sans aucune impulsion du dehors : là est le signe universel qui distingue partout dans les êtres vivants l'action de Dieu créateur. Regardez dans la nature : il n'est pas, dans tout le monde animal et végétal, une apparition de la vie, si infime soit-elle, qui ne se distingue de la matérialité pure et du pur mécanisme par ce signe non équivoque, la *spontanéité*, c'est-à-dire la vie qui se produit, s'étend et agit par un mouvement propre ; la vie qui sort avec éclat de ce qu'il y a dans son fond de plus intime et de plus mystérieux dans son mystère. Sous ce rapport, tout ce qui fut créé pour vivre dans la nature jouit plus ou moins de cette propriété singulière, germer, se développer, se mouvoir soi-même et par soi-même.

Mais il en est tout autrement, si des êtres de la nature sortis immédiatement de l'action créatrice vous passez aux créations sorties immédiatement de la main de l'homme. Un abîme sépare ici les créations humaines des créations divines, les œuvres de l'homme des œuvres de Dieu ; les œuvres de l'homme ne

pouvant jamais ni naître, ni marcher, ni agir toutes seules.

Voilà pourquoi les religions humaines, par tout ce qu'elles tiennent de l'action propre de l'homme, manquent nécessairement de ce caractère de la spontanéité si remarquable dans les œuvres de Dieu. Voilà pourquoi, comme nous l'avons constaté l'année dernière, les religions, même chrétiennes, les mieux pourvues de toutes les ressources et les mieux défendues par toutes les puissances humaines, sont condamnées à étaler au soleil, au sein de toutes leurs richesses et de toute leur opulence, le spectacle de la plus humiliante de toutes les indigences. Non-seulement elles n'ont pas la gloire de la liberté, elles n'ont pas non plus l'honneur de la spontanéité; elles ne viennent, ni ne marchent, ni n'agissent toutes seules. Derrière leur berceau, leur mouvement, leur action, il y a une force, une impulsion extérieure, je ne sais quoi d'étranger et ne venant pas d'elles, qui leur crie : Va et marche; va sous ma main qui te fait subsister; marche aussi loin que mon souffle t'emporte; et, sous le

ressort qui te pousse, déploie ton action et prends ta place au soleil.

Voilà le fait palpable et universel des religions humaines, dans ce qu'elles ont d'humain : elles sont mécaniques, artificielles, automatiques; elles ne sont pas vivantes.

Eh bien, messieurs, au milieu, disons mieux, au-dessus de toutes ces religions incapables d'exister, de se développer et d'agir sans la main et le souffle de l'homme, voici le miracle que Dieu a montré sous le ciel : voici apparaître, dans le long cycle de sa vie, la religion vraiment spontanée, spontanée dans sa naissance, spontanée dans son développement, spontanée dans son action, naissant toute seule, se développant toute seule, agissant toute seule, et par ces trois prodiges, qui se répondent et se complètent mutuellement, achevant ce miracle que Dieu m'appelle à vous montrer et qu'il vous convie à admirer avec moi, le miracle de la spontanéité, signe authentique et réservé de la vitalité de l'Église catholique.

Ce qui frappe ici tout d'abord dans le miracle de cette vie, c'est la spontanéité abso-

lue de sa *naissance*. A la lettre, la vie catholique *naît toute seule*. Et si vous ne tenez compte que des éléments de la nature et de l'humanité, cette naissance est, dans le seul vrai sens de ce mot, la *génération la plus spontanée* qu'il soit possible de concevoir ; et l'Église catholique, dès sa première apparition, se dérobe divinement à la loi qui gouverne toute génération dans la nature et dans l'humanité.

Regardez bien : derrière elle, à sa naissance, comme auteur de sa naissance, il n'y a pas d'homme; non, vous dis-je, il n'y a pas d'homme, et dès lors pas de force et d'impulsion humaine. Que voyez-vous là, en effet, au berceau de l'Église notre mère ? Le Christ crucifié dans l'infamie ; un homme mort, dans une tombe scellée par le mépris et murée par l'opprobre. Quoi encore ? Les apôtres? Ah ! oui, les apôtres comme auteurs de cette génération aussi soudaine que mystérieuse, des hommes destitués non-seulement de tout prestige d'honneur et de gloire, mais de tout élément de puissance et de création ; les apôtres, c'est-à-dire, humai-

nement et naturellement, des hommes *de rien*, des hommes néants, selon le mot prodigieux de l'Apôtre, *ea quæ non sunt elegit*. Et comment vient-elle, cette vie qui ne doit ressembler à aucune autre? Quoi! vous le demandez? Levez les yeux : la voilà qui vient, au jour de la Pentecôte, apportée dans un souffle du ciel; elle fait, comme une tempête, sa soudaine explosion dans l'humanité; elle fait briller son signe révélateur sur la tête de ces hommes néants, tandis qu'elle fait tressaillir au fond de leur âme sa réalité divine. C'est la vie de Dieu qui descend dans des hommes, et tous en sont remplis, *repleti sunt omnes*.

Et voilà notre berceau! Quel prodige!... Et tout à coup vous les voyez, ces hommes néants, subjugués, dominés par cette prise de possession de la vie de Dieu dans l'homme; faibles, timides, indifférents, les voilà, sans cause naturelle et sans raison humaine, subitement enflammés par un enthousiasme qui les transporte, les enlève, les ravit eux-mêmes hors d'eux-mêmes. Quelque chose d'humainement incompréhensible s'est posé

sur eux ou plutôt est entré en eux; c'est quelque chose comme une électricité mystérieuse qui fait vibrer en eux toutes les fibres de la vie humaine sous une secousse divine; et les témoins de ce phénomène inexpliqué et vraiment inexplicable s'écrient, dans l'étonnement qui les saisit : « Qu'est-ce que cela veut dire? » *Quid hoc sibi vult esse?* « Ces hommes sont ivres », s'écrie le peuple. *Musto pleni sunt.* Ivres! Ils l'étaient en effet; ils étaient enivrés de Dieu même; ils avaient l'enivrement de la vérité divine, l'enivrement de la charité divine, l'enivrement de la vie divine. Oui, le flot de la vie de Dieu avait débordé sur eux, et ils en étaient inondés. Et ces douze hommes ainsi remplis de la surabondance de cette vie qui les envahit de toutes parts et semble les soulever de la terre au ciel, c'est l'Église naissante, l'Église que les apôtres nommeront demain *Ecclesiam catholicam.*

Je le demande, messieurs, jamais vit-on sur la terre se révéler dans une institution naissante une vie plus divinement spontanée? Où voyez-vous là une force humaine, une in-

vention humaine, une création humaine, une impulsion humaine? Les apôtres sont là, il est vrai. Oui, ils sont là; mais, au point de vue de la création humaine, hommes qui ne sont *rien*, hommes qui ne font *rien*, hommes qui ne peuvent *rien;* ils sont là, non pas créant eux-mêmes cette vie, mais envahis par l'explosion subite de cette vie; et au lieu d'en être les volontaires créateurs et les libres auteurs, ils se trouvent en être eux-mêmes, sans y avoir songé et sans l'avoir voulu, les organes obéissants et les ministres dociles.

Et en effet, messieurs, ce que vous trouvez ici de plus curieux à voir et de plus important à constater, c'est que la spontanéité omnipotente de cette vie est telle qu'elle s'impose comme une souveraine à ceux qui vont en être les agents sans en avoir été les auteurs, et qui, bien loin de lui donner l'impulsion, seront mus, poussés et emportés par elle. Cette vie, dans son mouvement victorieux, les entraîne si bien, en effet, que force leur sera de céder à ses divines violences et de la porter elle-même, sous sa propre

impulsion, jusqu'aux extrémités de la terre.

Où donc voyez-vous ici, je ne dis pas la réalité, mais l'ombre d'une ambition ou d'une entreprise humaine, d'un projet ou d'un effort humain? Où voyez-vous là rien qui ressemble à une préméditation de l'homme, à un travail de l'homme, à une création de l'homme? Ah! vous ne pouvez voir dans ce berceau miraculeux que ce que la Providence vient d'y faire tomber : la vie, la vie de Dieu éclatant dans l'humanité. Et il faut avoir perdu le sens des choses divines, voire même des choses humaines, pour se persuader que ces douze hommes de rien, en se partageant le monde et en s'élançant pour le conquérir, céderont à autre chose qu'à l'entraînement de cette vie qui les emporte par la force de sa spontanéité invincible et de son irrésistible impulsion.

Et qu'on ne dise pas ici que cet avénement de l'Église et ce phénomène de vitalité naissante ne fut que l'éclosion de ce qui était déjà, comme la fleur sur une tige, comme l'épanouissement de l'arbre déjà planté. Qu'on ne dise pas que l'Église fut le développement

de l'organisation de telle ou telle doctrine déjà préexistante et lui communiquant sa vie. Non, l'Église, à sa première apparition, ne fut ni l'éclosion, ni le développement, ni l'agrandissement d'une doctrine ou d'une institution quelconque. Le génie de l'erreur humaine se heurte ici à ce berceau de la vie divine. Non, cette grande fleur du ciel ne s'est épanouie sur aucune tige terrestre déjà vivante; aucune philosophie, aucune doctrine, aucune religion du passé ne la portait dans son sein. Que dis-je? elle ne fut pas même, comme on pourrait le croire, un épanouissement de la synagogue, un simple perfectionnement du judaïsme franchissant ses frontières et brisant ses langes pour envahir le monde et conquérir l'universalité. L'Église a été une création rigoureusement nouvelle; elle est sortie d'un seul jet de la vie de Dieu même, avec tous les principes de sa vitalité et tous les éléments de sa perfection. Entre Dieu, qui crée ce monde nouveau, et ce monde créé par Dieu, il n'y a pas d'intermédiaire. Vue du côté des créatures, l'Église est un phénomène sans cause; vue du côté de Dieu,

elle est, dans le meilleur sens de ce mot, la germination spontanée de la vie de Dieu dans l'humanité; c'est Dieu même improvisant le règne de sa vie divine au fond de ces âmes humaines. La naissance de l'Église, c'est l'improvisation du chef-d'œuvre de Dieu dans l'humanité.

Mais, messieurs, voici de la vitalité de l'Église un miracle plus palpable. Autonome dans sa naissance, elle l'est encore plus dans sa croissance; spontanée à son point de départ, elle l'est encore plus dans sa marche; et la spontanéité de sa génération n'est surpassée que par la spontanéité de son développement.

Même en admettant qu'il y eût, au berceau de l'Église, une force humaine lui commandant de naître, resterait encore à savoir comment elle a grandi sans raison humaine et sans ressort naturel; resterait à nous expliquer comment elle s'est développée — et avec la rapidité que vous savez, — sans force motrice étrangère à elle-même. Historiquement, pouvez-vous nier que, trois siècles passés, cette vie échappée du cœur de

ces douze inconnus, dans une prédication humainement absurde et une parole littérairement barbare, s'était fait à elle-même une sphère grande comme le monde, j'entends le monde alors connu? Est-il vrai que dès le second siècle de l'Église, Tertullien osait publiquement menacer l'empire de la solitude, si tout ce qui portait le nom de chrétien, c'est-à-dire catholique, venait à se retirer? Est-il vrai que, même avant le triomphe de Constantin et le miracle du labarum, déjà, au dire des Pères contemporains, le grain de sénevé était devenu le grand arbre dont les rameaux couvraient toute la terre?

Qui avait donné à la vie catholique et cette rapidité de croissance et cette exubérance de végétation? D'où venait et ce besoin de dilatation et cette force d'envahissement? Humainement, naturellement et, si je l'ose dire, physiologiquement, qui poussait d'espace en espace cette vie envahissante et la faisait aller, à travers tous les obstacles, battre de son flot montant les plus lointains rivages? Rien, absolument rien.

Faut-il, messieurs, avec tous les apolo-

gistes catholiques, d'accord avec tcutes les voix de l'histoire, faut-il vous dire, pour la centième ou pour la millième fois, que cette vie se répandant partout, s'infiltrant partout, courant partout à travers les générations émues, comme un sang nouveau dans les veines de l'humanité, ni la science ne la poussait, ni l'éloquence ne la poussait, ni le génie ne la poussait, ni la richesse ne la poussait, ni la politique ne la poussait, ni une force humaine, ni un souffle humain quelconque ne la poussait? Ah! vraiment, je n'oserais insister sur la démonstration d'un fait devenu populaire; le génie a épuisé, ce semble, ce fonds devenu commun de l'apologie catholique d'où sort toujours, cependant, la plus grande lumière et une démonstration de plus en plus victorieuse.

Arrangez, dénaturez, tronquez, tourmentez en mille manières la vérité historique, voici le fait que vous n'ébranlerez jamais : derrière cet immense mouvement de la vie catholique, c'est l'histoire qui vous le crie, il y a le néant de la force humaine. Que dis-je? non-seulement rien ne la pousse dans ce monde

qu'elle envahit, mais tout semble lui dire et lui dit en effet, par la voix des choses : « Arrête! » Quoi donc! qu'est-ce qui veut empêcher cette vie de passer? Mais tout, et tout à la fois : les préjugés, les convictions, les philosophies, les religions, les mœurs, les traditions, les corruptions, et puis les exils, les proscriptions, les persécutions, les massacres et les exterminations; oui, tout cela crie à la vie : « Arrête! » Et la vie passe. Pourquoi passe-t-elle? A travers les écoles et leurs sophismes, à travers les persécutions et leurs échafauds, à travers tous les bataillons et leurs glaives menaçants, pourquoi passa-t-elle? Que dis-je? chassée de la lumière et du soleil, refoulée dans l'ombre des catacombes et le silence de nos cimetières, qui la faisait vivre dans ces ténèbres? Qui la faisait pousser à travers ces souterrains les rameaux vigoureux qu'on vit s'épanouir avec tant d'éclat au premier soleil de la liberté? Encore une fois, je le demande à l'histoire et à vous, mes contemporains, pourquoi la vie avait-elle marché et envahi la terre? Ah! demandez au sang pourquoi il circule, à la

flamme pourquoi elle brûle, à la séve pourquoi elle se répand! Parce que je suis le sang, vous dit le sang; parce que je suis la flamme, vous dit la flamme; parce que je suis la séve, vous dit la séve. Et moi, dit l'Église catholique, j'ai marché, j'ai envahi, je me suis développée moi-même et par moi-même, parce que je suis la vie, la vie de Dieu dans l'humanité, et que c'est le propre de la vie de marcher, de se développer, de s'étendre et d'envahir toute sa sphère.

Donc, messieurs, c'est l'histoire qui le commande, bon gré mal gré, il faut en revenir à cette solution : l'Église marche toute seule; elle marche sans que rien la pousse, parce qu'elle est vivante, et que, comme telle, elle se pousse elle-même et par elle-même. Idée pleine de rayonnement, pour plusieurs d'entre vous tout à fait inattendue et peut-être surprenante, mais pour moi, je l'avoue, toujours plus lumineuse et tout à fait éblouissante, la vie catholique trouvant dans son sein le ressort qui la meut et la fait marcher d'une marche libre et spontanée à

la conquête de ses destinées ; la vie catholique, plante éclose sur la terre sous un souffle de Dieu ; la vie catholique, croissance et floraison la plus vraiment spontanée que le soleil des siècles ait jamais éclairée dans la sphère des créations morales et religieuses ; la vie catholique, enfin, elle-même et par elle-même, se faisant jour à travers toutes les ténèbres où l'on voulait l'enfermer, à travers toutes les ruines dont on croyait l'accabler, à travers tous les glaives dont on espérait l'exterminer : oui, voilà ce qui jette dans ma pensée une évidence dont l'éclat me domine et me fait m'écrier : O sainte Église, je vous salue. Vous êtes la vie divine dans l'humanité !

Mais non, dit la libre pensée, non ; ce qui a donné à l'Église catholique cette croissance prodigieuse, ce n'est pas le ressort de sa propre vie la poussant par le dedans ; c'est le glaive de la persécution la poursuivant par le dehors et, par les coups dont elle la frappait, activant sa croissance, affermissant ses racines et multipliant ses rameaux. Oui, je le reconnais, du grand arbre catholique, mieux

que de n'importe quel arbre dynastique, le poëte eût pu dire avec vérité :

..... Frappez, frappez encore;
Plus vous retranchez de rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Des rejetons toujours nouveaux!

Oui, vous avez raison, si l'Église est un arbre divin; oui, si sous son écorce la vie de Dieu circule comme une séve intarissable; si dans son tronc et dans ses racines la force de Dieu réside; oui, dans ce cas, l'orage affermit l'arbre, les blessures fécondent la séve et multiplient les rameaux. Mais si l'institution est humaine, et, comme l'Église, sans défense matérielle contre tout ce qui peut l'atteindre; que la persécution lui donne la force et le glaive la croissance, oh! non, jamais! Ah! que les violences de la force puissent multiplier des sectes, des factions, des partis, des révolutions, des religions même portant elles-mêmes, pour se défendre, le fer et le feu, je comprends; mais que le glaive multiplie, en les tuant par millions, des générations désarmées et n'ayant d'autre force, pour se

défendre et se multiplier, que ces deux choses par lesquelles tout périt dans l'humanité, à savoir *céder* et *mourir*, double force de tous nos apôtres et de tous nos martyrs, céder et mourir comme des agneaux; qu'une telle religion doive à tous les coups reçus et à tout son sang versé cette dilatation de vie et cette exubérance de séve qui l'a fait envahir tout un monde..., ô fanatisme de l'idée, ô crédulité de la libre pensée!

Ah! si vous y croyez à cette puissance du glaive pour affermir les religions et les doctrines; si vous y croyez à cette fécondité de la mort pour multiplier la vie, allez, soumettez à cette épreuve toutes les religions, excepté une. Que dis-je? jetez, sans armes et sans défense, aux violences du sabre, du glaive ou de l'échafaud, les systèmes et les créations fils et filles de votre génie; et vous verrez! A la ruine et à la poussière qui se fera de ces doctrines et de ces religions que vous estimiez les plus vitales et les plus invincibles, vous verrez que la religion qui se pousse d'elle-même, depuis dix-huit siècles, à travers tous les obstacles, toutes les vio-

lences et toutes les persécutions, donne la preuve éclatante de sa divine vitalité par le phénomène unique de sa miraculeuse spontanéité.

Mais, messieurs, ce qui fait le plus éclater la vitalité de l'Église par le phénomène de sa spontanéité, ce n'est ni sa naissance, ni même son développement; c'est son *action*, non-seulement son action intérieure et normale, résultant du fonctionnement de sa vie organique, mais encore son action extérieure, résultant de ses rapports obligés et de ses contacts nécessaires avec les puissances publiques.

Quant à l'action propre de l'Église travaillant au salut du monde et à la sanctification des âmes, par les moyens que lui donna son fondateur, la prière, la prédication, l'enseignement, l'administration des choses saintes, la célébration du sacrifice, l'exercice de l'apostolat, la pratique de tous ses dévouements mis partout et toujours au service de Jésus-Christ, avec une persévérance que rien ne lasse, une ardeur que rien ne refroidit, une intrépidité que rien n'épouvante, et un hé-

roïsme d'abnégation que nulle religion, ni païenne ni chrétienne, ni ancienne ni moderne, n'a jamais montré au monde; quant à cette action, que j'appelle l'action organique et normale de l'Église, il est à peine besoin de vous y faire remarquer le caractère de spontanéité qui la distingue. Qui oserait dire, insinuer seulement que l'Église puise ailleurs que dans son propre cœur la force de suffire à tous les ministères restaurateurs, à tous les apostolats régénérateurs qu'elle tire de cette source toujours jaillissante et jamais tarie?

Mais, messieurs, ce qui fait ici illusion aux regards superficiels sur le caractère vraiment spontané de l'action de l'Église, ce sont les points de contact qu'elle est forcée d'avoir avec les empires, les royaumes et les républiques qu'elle traverse; ce sont surtout les alliances que le courant des choses et la marche des événements l'amènent à contracter avec les gouvernements terrestres, avec ceux-là surtout qui, marqués de son signe et acceptant ses lois, se mettent au service de sa maternelle autorité et prêtent à ses faiblesses augustes la protection de leur puis-

sance. La spontanéité de l'Église, la propriété de ses actes, l'autonomie de ses mouvements, semblent alors disparaître sous le prestige de ces faveurs et devant les appareils de ces protections royales, consulaires et impériales. Et pour peu qu'on se contente de ne voir que les surfaces et de ne regarder que les apparences, l'originalité, la propriété, l'initiative, la spontanéité enfin de l'action catholique semblent se confondre, dans la complication des choses et dans l'ombre des événements, avec l'initiative, le mouvement et l'action des gouvernements eux-mêmes. C'est ainsi que des observateurs inattentifs ou prévenus en arrivent à perdre entièrement de vue cette gloire incommunicable, qui couvre de ses splendeurs toute l'histoire de l'Église catholique, la spontanéité dans ses mouvements, l'autonomie dans son gouvernement; et peu s'en faut qu'ils n'en viennent à se persuader que l'Église catholique, dans son action religieuse, relève des princes catholiques à peu près comme l'anglicanisme relève du gouvernement britannique et le moscovitisme du gouvernement moscovite.

Etrange illusion d'optique, alors que ce n'est pas un préjugé de l'ignorance! Oui, sans doute, dans sa longue course de voyageuse à travers les sociétés, l'Église, cette fille du ciel, contracte des alliances avec les gouvernements de la terre spirituellement soumis à sa divine autorité. Elle accepte, sans en rougir et sans trop s'en glorifier, ces alliances, ces pactes, ces concordats plus utiles aux peuples qu'à elle-même; mais jamais, quoi qu'il en soit des apparences, ces alliances ne deviennent ni une condition de son existence, ni un ressort de sa vie, ni une impulsion de ses mouvements, ni une initiative de ses entreprises; et beaucoup moins permet-elle qu'elles deviennent une consécration de sa servitude, un gage de sa dépendance, une confiscation de sa liberté, une suppression de sa spontanéité.

Ceux qui ne sont pas pour l'Église des étrangers, ceux qui ont puisé dans son sein, avec le secret de son esprit, le secret de son histoire, voient cela d'un œil simple et limpide, même à travers le rideau de ténèbres que les politiques humaines étendent sur son

passé et même sur son présent; ils le voient alors même que durent encore ces alliances qui font l'union entre l'Église catholique et les sociétés catholiques. Ils savent qu'alors l'Église n'a rien perdu de sa personnalité, ni de son originalité, ni de son autonomie, ni de sa spontanéité; et, à vrai dire, ils sont seuls à le voir. Les hommes du dehors, les étrangers, croient alors, en toute naïveté, si ce n'est en toute sincérité, que l'Église n'est qu'une captive fortunée portant à l'ombre des trônes des chaînes brillantes.

Mais lorsque ces unions viennent à se dénouer; lorsque ces pactes sont brisés par la violence et le despotisme, ou que le vent des révolutions en emporte les pages déchirées et les lambeaux épars, alors tous sont forcés de voir ce qui est : à la clarté même de l'événement, cette Église divinement libre, qui n'a plus pour elle ni un empereur, ni un roi, ni un consul, ni une monarchie, ni une république; cette Église, qu'on croyait ne vivre que d'une vie empruntée et ne se mouvoir que par une force étrangère, apparaît ce qu'elle est réellement, la vie qui agit

toute seule, comme elle vient, et marche toute seule; la vie rendue et livrée à elle-même, et, sous ce régime d'indifférence civile et de simple tolérance publique, se révélant, dans ses mouvements et ses actions, plus spontanée, si ce n'est toujours plus libre, que sous la sauvegarde des alliances même les plus illustres et sous le bouclier des concordats même les plus protecteurs.

Alors tous voient ce qui jusque-là leur avait échappé; ou ce qu'ils affectaient de ne pas voir, ils sont forcés de le reconnaître et de le publier, à savoir que l'Église prétend vivre et sait en effet vivre de sa propre vie. Pour plus d'un penseur et plus d'un politique, c'est une surprise; et peu s'en faut qu'ils ne l'annoncent à leur siècle comme une découverte de leur esprit ou une illumination de leur génie.

Naguère encore, au milieu de nous, un homme, parlant dans une grande assemblée, laissait éclater ces naïfs étonnements. Du haut de la tribune il montrait du doigt, au sommet du Vatican, le père de la catholicité convoquant à un concile œcuménique tous

les évêques du monde, sans y inviter un seul maître de la terre; et dénonçant au dix-neuvième siècle cette grande nouveauté, il s'écriait : « Pour la première fois dans l'histoire, par la voix de son premier pasteur, l'Église dit à la société laïque : « Je veux « être, je veux me mouvoir, je veux me dé- « velopper, je veux agir, je veux m'affirmer « en dehors de vous et sans vous. J'ai une « vie propre que je ne dois à aucun des pou- « voirs humains; que je tiens de mon ori- « gine divine et de ma tradition séculaire; « et cette vie me suffit. Je ne vous demande « rien que la faculté de me régir selon ma « volonté. »

Messieurs, j'admire ces paroles; mais ce que j'admire encore plus, c'est l'étonnement de celui qui les dit. Quoi! voilà le phénomène qui jette dans la stupéfaction la pensée de ces grands hommes d'État : « Pour la première fois dans l'histoire » ? Vraiment, il faut être bien peu renseigné sur le passé de notre histoire pour tomber, devant un fait si simple, en de tels étonnements; et l'on est tenté de se demander si ceux qui voient cela

pour la première fois dans l'histoire ne lisent pas l'histoire pour la première fois. O grand théologien de la politique, détrompez-vous un peu et instruisez-vous davantage. Non, en vérité, ce que vous signalez comme une découverte n'est rien moins qu'une nouveauté. Nouveauté dans la forme, soit ; nouveauté pour le fond, non, mille fois non. Ce que l'Église dit ou plutôt ce qu'elle fait aujourd'hui, elle l'a toujours dit et toujours fait, avec des nuances toujours diverses, mais avec une attitude et une prétention toujours identique à elle-même. Être par moi-même, me mouvoir par moi-même, me développer par moi-même, agir et me déployer par moi-même, oui, dit l'Église catholique, ce fut toujours, même à l'ombre des trônes, sous le bouclier des puissants et sous le manteau des protections les plus dévouées, ma légitime et invincible ambition. Vous étonner de me voir et de m'entendre, en plein dix-neuvième siècle, revendiquer l'initiative de mes œuvres et la spontanéité de mes mouvements, c'est vous étonner de voir le fleuve vous verser ses ondes, l'arbre vous donner son

fruit, la fleur son parfum et le soleil sa lumière. Pour la première fois, dites-vous ! Ah ! vous me connaissez donc si peu? Où donc avez-vous étudié et le drame de mon histoire et le mystère de ma vie? Le mystère de ma vie, c'est la spontanéité même de ma vie; et mon histoire, qui varie toujours, mais qui ne change jamais, c'est cette vie elle-même se révélant, de siècle en siècle, dans le miracle toujours plus éclatant de sa divine spontanéité.

Que réserve à l'Église notre mère, sous ce rapport, le mystère de l'avenir? C'est le secret de Dieu; et ce n'est pas à nous d'anticiper, par de téméraires vaticinations, sur les desseins d'une sagesse toujours infaillible. Mais tout porte à croire que la Providence prépare à la libre pensée bien d'autres étonnements en préparant à la catholicité militante bien d'autres épreuves. Un mouvement nouveau des sociétés chrétiennes élevées par l'Église les entraîne à répudier toute alliance avec elle et à la traiter comme une étrangère, et plaise au ciel que ce ne soit pas comme une ennemie! Devant cette pers-

pective qui lui laisse pressentir, encore caché sous un nuage, l'inconnu de ses destinées, que demande l'Église? que craint l'Église? Rien. Elle attend; elle attend que le nuage se déchire et lui ouvre plus distinctes et plus lumineuses les routes de son avenir. Mais en attendant, à tous ceux qui ne connaissent pas assez la spontanéité de sa vie et l'autonomie de ses mouvements; à tous ceux qui, devant l'inconnu de cet avenir, conçoivent ou des espérances chimériques ou des craintes insensées; à tous ceux qui, à des points de vue divers et avec des intentions si différentes, demandent à l'Église catholique comment elle fera pour traverser l'ombre de cet inconnu et porter le poids de ces siècles nouveaux; à tous ceux enfin qui veulent savoir comment elle marchera seule et privée de tout appui humain, au soleil brûlant de la liberté et de la science moderne, l'Église, qui a le sentiment de sa propre vitalité, répond avec une divine sérénité : Ne craignez pas tant, mes amis; et vous, mes ennemis, n'espérez pas trop non plus. Ce divorce que le siècle semble me préparer avec les sociétés

nouvelles, ce divorce qu'il appelle aujourd'hui par tant de voix retentissantes, moi je ne l'appelle pas; mon idéal à moi, c'est l'harmonie de toutes les forces mises par l'amour au service de la vérité. Mais si je ne l'appelle pas, croyez-le bien, je ne le crains pas non plus. Car ce divorce, s'il vient à se consommer, ne peut être pour moi ni la mort, ni même la défaillance. Et qui sait? peut-être fera-t-il mieux éclater à tous les regards, à ceux des amis et à ceux des ennemis, le miracle de ma vitalité dans l'évidence de ma spontanéité. Peut-être verra-t-on cette vie, plus dégagée des terrestres entraves, moins voilée par des mains humaines et des alliances temporelles, pousser dans un air plus libre des rameaux plus florissants. En attendant, à tous ceux qui ne peuvent croire à la spontanéité de ma vie et à l'autonomie de mon action, je me contente de dire : Regardez-moi dans mon passé et regardez-moi dans mon présent; regardez-moi dans mon passé, florissante et belle sous des protections illustres; regardez-moi dans mon présent, marchant depuis quatre-vingts ans aux

rivages et aux déserts du nouveau monde, dans les larges sentiers d'une neutralité absolue; voyez ma vie poussant d'elle-même, à travers les régions habitées par l'erreur, ces rameaux magnifiques que je nomme mes filles de la nouvelle Amérique; et dites, si vous voulez, que mon action et ma fécondité ne viennent pas de moi-même!

La fécondité! En prononçant ce mot, j'ai nommé un autre signe de la vitalité catholique; seconde face du sujet, que nous allons regarder avant de finir.

II

La fécondité atteste la vitalité, parce qu'elle la suppose. La fécondité est une surabondance de vie destinée à la reproduire et à la perpétuer; elle est, à la lettre, la puissance de reproduire la vie. Si l'Église est vivante, vous le reconnaîtrez à ce signe qui ne trompe pas : vous trouverez en elle, avec

le prodige de la spontanéité, le prodige de la fécondité.

Tous les vivants ont reçu le principe et la mesure de leur fécondité de cette parole du Créateur : *Croissez et multipliez-vous.* Après l'épanouissement de votre vie et l'expansion de son activité, avant de mourir, jetez hors de vous le germe de votre propre vie, et léguez à l'avenir, en vous épuisant dans le présent, l'honneur traditionnel d'une postérité. Cette parole, une seconde fois créatrice, complétait la création en la perpétuant, et ouvrait à la vie ses fleuves intarissables et ses dérivations permanentes, en créant toutes les fécondités. Depuis que ce mot a été dit, aucune vie n'a failli au commandement divin; par elle, la vie des races et des espèces, une fois posée dans sa voie, ne s'arrête plus; elle suit son cours régulier et ses rives inflexibles; elle se perpétue en se renouvelant elle-même : ainsi les plantes, les fleurs, les animaux, les hommes et, dans une mesure restreinte, leurs œuvres.

Mais, chose remarquable, telle est la loi qui atteint ici-bas toute vie créée, nul être

vivant ne garde longtemps la gloire d'être fécond. Tous, avant le terme de la vie, voient tarir leur fécondité, et la stérilité est pour tous les vivants comme un apprentissage et un commencement de la mort. La fleur, avant de mourir, jette au vent qui l'emporte sa poussière vivante; l'animal, lui aussi, sent mourir avant lui-même sa puissance de produire; et pour l'un comme pour l'autre, la fécondité s'arrête et dit, elle aussi, le *nec-plus-ultrà* de la puissance qui meurt. Ainsi l'homme lui-même, non-seulement dans la reproduction de sa vie, mais encore dans la création des œuvres portant le cachet de sa force et le signe de son génie, trouve à sa puissance de créer et de produire des limites qu'il essayerait vainement de dépasser. L'impuissance de retenir en soi le mystère de la fécondité est universelle et absolue dans tous les êtres qui ne portent en eux d'autre germe que celui de la nature; c'est une des plus grandes lois de la création et l'un des plus grands secrets du Créateur; nous n'y pouvons rien changer. Ceux qui veulent faire fléchir cette inflexible législa-

tion de la vie aboutissent au néant, à l'avortement ou à la monstruosité, pour ne pas dire au ridicule. En un mot, messieurs, la fécondité s'en va de nous comme elle est venue en nous, c'est-à-dire sans nous. Sa source est un mystère, et ce mystère est hors de nous. Elle passe en nous comme l'onde dans le fleuve; elle sort, comme le fleuve, du mystère de sa source pour retourner à son abîme qui est un mystère encore, et elle dit en traversant notre vie : Je suis venue hier, et je m'en irai demain.

Et veuillez le remarquer, messieurs, cette impuissance de retenir en soi avec le flot de la vie le germe de la fécondité se révèle plus frappante encore dans les œuvres sorties de la main, de la tête ou du cœur de l'homme. Institutions politiques, sociales, religieuses, animées par l'âme de leurs auteurs et formant une sorte de corps organisé où la vie circule de tous les membres au chef et du chef à tous les membres, rien de tout cela ne sait retenir longtemps ce signe éclatant de la vitalité, la puissance d'être fécond. Sans doute, dans ce monde supérieur, il y a des

choses dont la vitalité encore jeune éclate en une fécondité puissante. Ces institutions à travers lesquelles on sent passer le tressaillement d'une vie qui a besoin de se répandre, vous les voyez se couvrir, en peu de temps, de la beauté, de la grandeur, de la gloire, peut-être de l'immortalité de leurs œuvres. Oui ; mais combien durera cette explosion de la vitalité? Attendez; le temps va faire quelques pas; il va passer sur ces institutions si fortes de leur vitalité, si belles de leur fécondité; les enthousiasmes vont s'éteindre, les souffles vont se retirer, les forces vont défaillir, les activités vont languir et la fécondité va tarir : pour elle aussi le flot aura passé, et il ne reviendra plus.

Telle apparaît, dans toutes les sphères de la création, la fécondité avec ses infranchissables barrières, accusant par sa présence dans les êtres vivants la puissance et la force de la vitalité, et par sa fuite leur faiblesse et leur caducité.

Eh bien, messieurs, voici l'incomparable privilége dont le Christ a investi l'Église son épouse vivante : il lui a donné toutes les

gloires de la fécondité, moins les limites qui l'arrêtent et les infirmités qui l'humilient dans la nature et dans l'humanité. Nous l'avons fait remarquer l'année dernière, la religion directrice et institutrice des peuples, non-seulement doit être féconde, parce qu'elle doit avoir la vie pleine et surabondante; il lui faut une fécondité à part, échappant aux défaillances et aux limites des fécondités vulgaires. Je parle ici non de la fécondité dans les œuvres, dont il doit être question ailleurs, et qu'on pourrait nommer la fécondité du dehors; je parle de la puissance de se reproduire soi-même, ce que l'on pourrait nommer la fécondité au dedans.

Or cette fécondité intérieure par laquelle l'Église reproduit sa miraculeuse vie, avez-vous remarqué, messieurs, dans quelle mesure Dieu la lui a donnée, à quelle puissance il l'a élevée, et par quels caractères il l'a distinguée si divinement de toute autre fécondité?

Qui a jamais vu dans une institution ou une religion vivante une telle puissance de reproduire sa propre vie? Qui pourra comp-

ter les générations et les générations portant le signe du divin époux, et toutes sorties du sein toujours fécond de cette mère toujours vivante? Dieu, un jour, dit à Abraham son serviteur : « Compte, si tu le peux, les étoiles du ciel; plus nombreux seront les enfants qui sortiront de toi et de ta race. » Mais les enfants de la sainte épouse du Christ, de cette mère du monde nouveau, de cette Sara cent fois miraculée dans ses enfantements, qui pourrait les compter? Nous le disions naguère, et nous ne craignons pas de le redire, plus de dix milliards d'êtres humains portant le germe de sa vie sont sortis de son sein, ont été formés sur ses genoux, et peuvent dire, en la regardant d'un regard d'amour, du fond des siècles et des espaces : « Vous êtes notre mère, et nous sommes vos enfants; vous êtes la source de notre vie; nous sommes la couronne de votre gloire et la joie de votre maternité. »

Ah! si je contemple avec bonheur, et quelquefois avec ravissement, une mère souriante embellie de ses nombreux et joyeux enfants, que dois-je éprouver, ma mère, en voyant

des milliards d'enfants formant à votre maternité à nulle autre pareille une couronne qui embrasse, enlacés l'un à l'autre, tout l'orbe de la catholicité vivante et tout le cycle des âges chrétiens? Levez vos yeux, ô mère, et reconnaissez à leur sourire tous ces enfants rassemblés autour de vous des quatre vents du ciel — *Leva oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt et venerunt tibi.* Ils sont devant le ciel et la terre l'ornement de votre maternité — *his velut ornamento vestieris*, — et vous les porterez rangés autour de vous, comme la plus belle couronne de l'épouse — *et circumdabis eos tibi quasi sponsa.* Ah! si le grand arbre de la forêt prouve la puissance de la fécondité par la plénitude de sa séve s'épendant dans la multiplicité et la beauté de ses rameaux, qui ne s'exaltera d'une sainte admiration devant cette vigne plantée par la main de Dieu, et dont les rameaux féconds enlacent toute la terre?

Et remarquez, messieurs, je vous prie, les caractères absolument distinctifs de cette fécondité sans pareille.

Fécondité essentiellement *spontanée* comme

sa vie, elle ne lui vient pas d'une source étrangère à elle-même; elle jaillit de son cœur; elle sort de ses entrailles; elle lui est inhérente et propre, dans le sens le plus strict de ce mot. Elle ne demande ni à la richesse ni à la politique de lui acheter ou de lui annexer des enfants qu'elle n'a pas engendrés; elle ne demande pas à la force de la rendre féconde; elle ne demande pas au sabre, au knout, à la déportation, à la violence, le secret de multiplier ses enfants et d'étendre au loin, sous le manteau de la politique et le drapeau national, les sollicitudes soi-disant maternelles d'une marâtre; elle ne déshonore pas sa maternité glorieuse par ce commerce deux fois honteux, plus honteux que la stérilité même : acheter les enfants, les peser au poids de l'or, et jeter ainsi dans leur giron des générations religieusement rachitiques; générations qu'elles n'ont pas portées dans leur sein, qu'elles n'ont pas nourries de leur lait, qu'elles n'ont ni enfantées par leurs douleurs ni élevées par leurs sacrifices. L'Église, cette mère vraiment généreuse et royale, n'a que des enfants qui sont siens, sortis de la

plénitude de cette vie partout et toujours également féconde. Et c'est là encore un de ces caractères qui la distinguent et la distingueront à jamais de toute maternité religieuse différente de la sienne.

Regardez ces religions qui ont quitté la divine source de sa vie : elles portent sous vos yeux le déshonneur de la stérilité, ou, si une apparence de fécondité leur demeure encore, elle ressemble à la fécondité des êtres purement automatiques ; elle leur vient par le dehors, non par le dedans; elle est empruntée et étrangère, non propre et spontanée. Elles demandent à un intérêt humain, à une politique humaine, à une puissance humaine, à un ressort humain, une activité et une fécondité *telle quelle,* parce qu'elles n'ont plus pour agir la vitalité de leur cœur, et pour produire, la fécondité de leurs entrailles. Ainsi le protestantisme, l'anglicanisme et le russianisme, de par la puissance de la politique, de la richesse, du patriotisme, gardent religieusement et chrétiennement un simulacre de fécondité qui n'est autre que la stérilité elle-même. Et en face de ces stérilités

fatales ou de ces fécondités empruntées, l'Église, l'incomparable mère, garde la gloire d'une fécondité qui tient à sa vie elle-même, et qui jaillit de ses entrailles comme le fleuve de sa source.

Et parce que cette fécondité tient à ses propres entrailles, l'Église catholique l'emporte avec elle à travers tous les espaces et à travers tous les siècles; elle est féconde partout et elle est féconde toujours; privilége vraiment unique de la vitalité divine au sein de l'humanité, dérogation miraculeuse à la loi qui régit toutes les fécondités de la terre et du temps.

Il n'y a dans l'espace ni longitude ni latitude où cette fécondité n'éclate au grand soleil; il n'y a pas de zone si froide ni de climat si ingrat où cette graine divine de la vie catholique ne sache prendre racine, s'épanouir dans sa fleur et se couvrir de ses fruits. Chaque plante semble avoir son sol pour germer, son ciel pour fleurir et son soleil pour mûrir. Voici une vie qui germe en tout sol, qui fleurit sous tous les cieux, qui mûrit à tout soleil, et qui partout montre

les fruits d'or de la vérité, de la sainteté et du sacrifice; oui, partout, du couchant à l'aurore, dans les glaçons du Nord comme sous les feux de l'équateur.

Être fécond par soi, être fécond partout, c'est deux fois miraculeux dans une institution. Il y a un troisième miracle plus grand encore que les deux autres : être fécond *toujours*, oui, toujours, et cela alors que la loi de la vie créée la condamne à passer dans les vivants comme un flot qui s'écoule et qui ne revient plus.

Tandis que le temps, en passant sur les religions humaines, y tarit les sources d'où la vie jaillissait et dessèche les canaux par où elle s'épanchait; tandis que ces institutions d'où la vie sembla faire un jour, au souffle de certaines passions, des explosions si spontanées, n'apparaissent plus que comme des foyers éteints; tandis, enfin, que le temps, comme il fait pour toutes choses créées, met à la fois les rides à leur front, le froid à leur cœur et la stérilité dans leurs entrailles : comment se fait-il qu'il ne peut rien pour tarir cette source de vie toujours

jaillissante du cœur de l'Église? Comment se fait-il qu'au lieu de dessécher les canaux par où cette vie s'épanche dans le monde entier, il y pousse, comme dans les fleuves les plus larges et les plus profonds, des flots toujours abondants et des courants toujours pleins? Comment se fait-il, enfin, qu'au lieu d'apporter à l'Église cette stérilité qui atteint fatalement un jour tous les êtres vivants, il apporte à sa fécondité elle-même un perpétuel rajeunissement?

Ah! sans doute l'Église, elle aussi, a ses moments de ciel plus pur et de soleils plus chauds, où les moissons de sa vie se révèlent plus riches et plus belles. Elle a, elle aussi, comme notre terre et notre atmosphère, ses jours d'orages qui fécondent les germes, font éclater les fleurs et mûrir les fruits sous le coup mystérieux d'une électricité plus abondante; elle a, elle aussi, ses jours de pluie et de rosée, rosée de sueurs apostoliques, pluie de sang de ses martyrs, qui hâtent la croissance et multiplient les moissons. Mais même dans son état le plus normal, dans sa condition la plus ordinaire, je n'ose dire

dans ses heures les plus vulgaires, la fécondité jamais ne la délaisse tout à fait. La vie éclate moins alors; mais elle fermente toujours. Comme la semence qui attend le soleil, elle semble dormir dans le sillon. Des souffles froids ont peut-être passé sur elle et attardé l'heure des fécondes éclosions. Mais, patience; une heure de grand soleil va se lever sur ce champ qui ressemble à un tombeau où la vie s'est couchée pour mourir; les germes vont se réveiller; et sur ces terres qu'on pouvait croire frappées d'une stérilité sans espérance, la moisson va refleurir et proclamer encore une fois, en s'épanouissant au soleil, l'inaltérable fécondité de l'Église.

Ainsi, un jour, au milieu de nous, dans la grande nation chrétienne, les erreurs et les égoïsmes, en soufflant sur le champ de l'Église, semblaient y avoir refroidi la terre, tué les germes et anéanti l'espoir des moissons nouvelles. Eh bien, cette fécondité catholique qu'on voulait croire anéantie, cette fécondité qui semblait pour toujours s'être retirée de nous, ah! la voilà qui éclate sous nos yeux avec une vigueur et une magnifi-

cence que ses ennemis ne lui soupçonnaient plus. Regardez autour de vous et regardez loin de vous : est-ce que rien annonce ou présage la fin de cette fécondité déjà plus de dix-huit fois séculaire?

Regardez autour de vous, près de vous, que dis-je? regardez en vous-mêmes : est-ce que vous pouvez ne pas voir cette renaissance de vitalité catholique déployant ses jeunes phalanges en face de cette recrudescence d'antichristianisme qui souffle au milieu de nous la haine de Dieu, du Christ et de son Église? N'est-il pas évident, même pour les plus inattentifs, qu'à travers ce nouveau déluge d'erreurs, dans ce débordement nouveau de matérialisme et d'athéisme qui consterne la pensée, le ferment de la vie catholique se remue et qu'un nouveau tressaillement de fécondité, même en ces jours mauvais, vient relever nos espérances?

Eh! messieurs, même sans aller au delà de cette enceinte, pensez-vous que votre présence ici n'est pas de notre vitalité un témoignage assez éclatant? Pensez-vous que le spectacle que vous offrez à nos regards est

fait pour démontrer dans l'Église l'absence de la vie et le déclin de la fécondité? Et ne vois-tu pas, grande assemblée de Notre-Dame, que tu es toi-même l'un des plus authentiques et des plus éloquents témoignages de notre vitalité contemporaine? Pourquoi ces foules que je trouve inondant cette basilique de leurs flots agrandis? Pourquoi cette affluence qui dépasse encore la mesure à laquelle vous nous avez dès longtemps accoutumé? Pourquoi venez-vous ici, si nombreux, si pressés, si sympathiques et parfois, sous mes regards, si visiblement émus? Est-ce que vous croyez que je suis assez simple, assez illusionné sur la puissance de cette parole, pour croire qu'elle puisse expliquer et un tel concours et un tel empressement? Comment une parole si infirme par elle-même, n'ayant recours à aucune rhétorique futile, et faisant profession de ne flatter aucune erreur, si populaire soit-elle, parvient-elle, malgré l'insuffisance de l'organe, à tenir vos esprits attentifs et vos âmes captives? Ah! c'est que cette année surtout vous y sentez tressaillir la vie. Et pourquoi y

sentez-vous le tressaillement de la vie? Parce que vous y entendez résonner le nom qui pour vous signifie la vie elle-même, le nom le plus haï, mais aussi le plus aimé, le nom de notre mère la sainte Église catholique.

Et maintenant, franchissez cette enceinte; allez, par la pensée, jusqu'au delà des frontières de la patrie et même de toute la vieille Europe. Ah! regardez loin, oui, bien loin, et jusqu'aux plus affreux rivages : est-ce que vous n'apercevez pas à tous les bouts du monde, plus magnifique et plus belle, cette universelle et perpétuelle nativité qui réjouit le cœur de votre mère? Est-ce que vous n'entendez pas les plus lointains échos du monde redire la voix de l'Église chantant sur les berceaux où la vie du Christ vient de naître de ses douleurs et de ses dévouements : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux : une Église nouvelle nous est née, et la catholicité compte une chrétienté de plus »? Quand donc, je vous prie, l'œuvre des missions catholiques, l'organe le plus puissant et le plus actif de la fécondité contemporaine de l'Église, s'est-elle dé-

ployée dans des proportions plus grandioses et signalée par des résultats plus éclatants? Comptez nos missionnaires, qui à l'heure où je vous parle font naître dans la sueur et le sang de nouvelles moissons de chrétiens; comptez surtout ces moissons elles-mêmes, et dites, si vous voulez, que l'Église a cessé d'être féconde, et que désormais elle est, elle aussi, condamnée à l'humiliation de la stérilité!

La stérilité! Ah! messieurs, en prononçant ce mot, je crois entendre une immense protestation venant de tous les rivages du monde acclamer dans un immense concert la vie toujours féconde de l'Église. Du fond des montagnes Rocheuses, du sein de toutes les îles de l'Océanie, des rivages de l'Inde, de la Chine, de la Corée et du Japon, du fond des deux Amériques et de leurs déserts, je crois voir des générations qui se lèvent, portant la vie de Dieu tombée dans leur âme, de la parole et du cœur de l'Église. Églises nouvelles, nées hier sous le souffle puissant de la catholicité, belles comme ces grandes fleurs des tropiques écloses dans un ciel pur, elles

regardent de loin, à travers l'espace, cette maternité qui les fit naître hier de son sein toujours fécond; elles écoutent la vaste rumeur des voix qui s'élèvent contre elle d'un bout du monde à l'autre, celles surtout qui la proclament déchue de l'honneur de la fécondité; et elles s'écrient, en se montrant elles-mêmes comme témoignage vivant d'une fécondité toujours nouvelle : O mère, nous le jurons par cette vie puisée hier dans votre sein maternel et virginal, non, vous n'êtes pas stérile; et c'est votre gloire sans égale de pouvoir montrer encore, après bientôt deux mille ans, avec les fruits de votre intarissable fécondité, la fleur de votre divine jeunesse et de votre divine immortalité!

Ah! la jeunesse et l'immortalité, voilà ce qui élève aussi haut que possible, devant le ciel et la terre, la gloire de notre vitalité; et voilà ce que je regrette de ne pouvoir montrer, heureux du moins de les nommer, et de jeter au siècle, comme un défi, ces deux mots qui sont l'éternelle apologie et l'éternel honneur de l'Église : jeunesse et immortalité! Car ce qu'on ose aujourd'hui reprocher

à l'Église, ce n'est pas seulement la stérilité de la vie; c'est la défaillance, l'épuisement, le dépérissement de la vie, la vieillesse enfin, vieillesse caduque, qui n'est, disent nos prophètes, que le présage de notre mort prochaine.

Eh bien, gloire à Dieu, gloire à l'Église, gloire à l'épouse vivante et féconde de Jésus-Christ! à cette accusation de vieillesse et de caducité elle oppose, en pleine lumière de ce siècle lui-même, le spectacle de sa jeunesse et de son indéfectibilité; jeunesse portant au front sa fleur toujours belle, toujours épanouie et toujours embaumée; jeunesse séculaire, jeunesse pleine d'espérance et d'avenir, de force et de généreuse ambition, dont l'Église va vous donner dans quelques mois le témoignage le plus authentique et le plus irrécusable, en faisant éclater, dans un concile œcuménique, au sein de toutes vos décrépitudes doctrinales et religieuses, l'immortelle vitalité de sa parole, de son dogme et de son institution!

Ainsi, messieurs, cette vieille religion qu'on représente chaque jour comme mou-

rante, pour ne pas dire comme déjà morte, et qu'on voudrait reléguer, comme une ruine du passé, dans les catacombes de l'histoire, se dresse devant nous avec tous les tressaillements de la vie. Parcourez le monde entier : partout où l'Église a planté sa tente et déployé ses pavillons, vous la sentez pleine de vie, et rien ne le démontre mieux que la guerre qu'on lui fait, comme à la chose la plus vivante, et comme telle la plus capable d'envahir et de résister.

En vérité cette haine, constatée naguère comme le grand fait contemporain ; cette haine toujours en éveil et toujours en alarme ; cette haine toujours la menace aux lèvres ou le glaive à la main, contre une institution religieuse qu'on proclame mourante, si ce n'est tout à fait morte, pourrait prêter à rire, si elle ne donnait à pleurer ; car la contradiction de l'erreur, qui accuse en nous la mort, et de la haine, qui attaque en nous la vie, dépasse ici tout ce que l'on peut imaginer.

Dites-moi, vous qui, chaque jour, faites ces deux choses que l'on s'étonne de rencontrer ensemble ; vous qui attaquez avec tant

d'éclat la puissance de notre vie et en même temps sonnez si haut l'heure de nos funérailles, quand donc, enfin, serez-vous d'accord avec vous-mêmes? Est-ce ainsi, je vous prie, qu'on traite les mourants et qu'on persécute les morts? Qui songea jamais à poursuivre de sa haine ou les douleurs de l'agonie ou la poussière des sépulcres?... Qui ne se sent bienveillant en face de ce qui va mourir, et désarmé devant ce qui est mort? Allons, répondez et prenez votre parti : sommes-nous vivants ou sommes-nous morts? Lequel des deux? Si nous sommes vivants, pourquoi remplir la terre du bruit de notre mort? Si nous sommes morts, pourquoi nous attaquer comme si nous étions vivants? Si vous nous haïssez, comment sommes-nous morts? Si nous sommes morts, comment nous haïssez-vous? Avec un publiciste profond de ce temps, ou plutôt avec la logique elle-même, je vous enferme ici dans un dilemme dont vous ne pouvez sortir qu'en cessant d'accuser notre mort ou d'attaquer notre vie. Ah! sortez, sortez d'une contradiction qui révolte à la fois la raison et l'équité, et où le ridicule le dis-

pute à l'inconséquence. Quoi! l'Église va à la caducité, elle menace ruine, dites-vous, et vous assistez à sa chute : alors, que ne la laissez-vous tomber toute seule, et que signifient ces efforts de Titans pour renverser une chose qui tombe? Quoi! l'Église est à son agonie, elle a au front les sueurs de la mort, et vous entendez le râle de sa vie expirante : alors, que ne laissez-vous en paix mourir l'agonisante, et que signifient ces clameurs poussées autour de son dernier soupir? Quoi! l'Église est une morte que nous voulons en vain ressusciter; l'Église est un cadavre que nous essayons en vain de galvaniser. Soit; mais alors, que ne la laissez-vous s'en aller en poussière? Pourquoi tant d'agitation faite autour d'un cadavre? et pourquoi tant d'armements pour ne tuer qu'un mort?

En trois mots, la vérité somme ici l'adversaire de s'accorder avec lui-même ou de proclamer avec nous le miracle de la vie catholique. L'Église tombe, dites-vous; laissez-la tomber! L'Église se meurt; laissez-la mourir! L'Église est morte; laissez en paix le cadavre, et passez votre chemin!

Mais non, la libre pensée ne passe pas ainsi; elle fait à ce mort tous les honneurs de la vie; elle fait à ce cadavre une guerre digne du corps le plus vivant et le mieux armé pour se défendre; et cette guerre implacable faite à une religion dont on annonce la mort, qui va toujours mourir et qui ne meurt jamais, est la plus populaire démonstration, le plus invincible témoignage de sa vitalité, et par conséquent la garantie la plus infaillible de sa puissance pour faire vivre, croître et grandir l'humanité.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

Messieurs,

Voulant montrer cette année le progrès par le catholicisme, nous avons commencé par poser l'Église catholique comme le grand fait du monde religieux ; et ce grand fait religieux, nous l'avons envisagé sous ces deux aspects : l'Église repoussée et l'Église nécessaire; la haine de l'Église et le besoin de l'Église. Maintenant nous voulons montrer comment cette religion, si repoussée et si nécessaire tout ensemble, réalise les conditions et porte les signes de la

religion appelée par la Providence à marcher à la tête de l'humanité.

Le premier signe que nous avons montré au front de l'Église, c'est le signe éclatant de la vitalité. Pour donner la vie à l'humanité, il faut une religion vivante. Or l'Église catholique est vivante; et ce qui frappe tout d'abord en elle, c'est le miracle même de sa vitalité. Cette vitalité s'est révélée à nous par deux signes non moins éclatants : la spontanéité et la fécondité ; la vie de l'Église divinement spontanée dans sa génération, dans son expansion, dans son action; la vie de l'Église divinement féconde, féconde par elle-même, féconde partout, féconde toujours, et portant dans cette perpétuelle et universelle fécondité la garantie et la démonstration de son immortalité.

Mais, messieurs, pour que la religion réalise le progrès du monde, il ne suffit pas qu'elle soit vivante; il faut que cette vie soit, par son élévation et sa pureté, capable d'élever et de sanctifier l'humanité. Nous l'avons dit l'année dernière, la religion mère du vrai progrès doit être, par-dessus tout, la

religion sainte, c'est-à-dire la religion capable d'élever par son influence morale le niveau général de la moralité; capable de susciter du sein des multitudes soumises à son action une sorte d'aristocratie de l'ordre moral; capable enfin de donner l'impulsion à l'humanité entière, en tenant haut devant elle l'idéal réalisé des vertus héroïques. Je n'insiste pas sur une vérité désormais acquise, la nécessité de la sainteté dans la religion mère et institutrice de l'humanité.

Mais une question se présente ici au seuil du sujet, et devant la question un immense préjugé qu'il importe d'écarter de notre route avant d'aller plus loin. Comment et en quel sens l'Église doit-elle être sainte? Manifestement la question n'est pas de savoir si tout ce qui a sa place et sa fonction dans l'Église est saint et ne peut être que saint. Il faut admettre que l'humanité, même sous la maternité vigilante de l'Église, demeure toujours fille de la chute, avec ses immortelles faiblesses, gardant jusque dans les bras de l'Église ses impérissables répulsions

du bien et sa mystérieuse, mais réelle attraction vers le mal. Il faut admettre que l'homme, fût-il placé dans un paradis de vertu, d'innocence et de sainteté, peut, comme l'ange de la rébellion, abuser de ce qu'il y a de meilleur pour devenir ce qu'il y a de pire, et personnifier en lui cette vérité toujours ancienne et toujours nouvelle : ce qu'il y a de pire, c'est la corruption de ce qu'il y a de meilleur — *corruptio optimi pessima*. Il faut admettre que l'Église n'a et ne doit pas avoir le secret d'enchaîner par une chaîne de diamant la volonté humaine à la volonté divine, ni la liberté des chrétiens à la sainteté du Christ. Il faut admettre que l'homme garde la faculté de se mettre en antagonisme de mœurs avec l'institution moralement la plus pure et intrinsèquement la plus sainte, et que cette opposition même, quand elle s'incarne dans un homme, le pousse, par son naturel penchant, jusqu'au pôle de l'extrême perversité. Il faut admettre enfin, ce que je n'hésite pas à reconnaître et à proclamer, que l'antagonisme avec l'institution la plus sainte fait éclore quelquefois de l'âme hu-

maine, au sein du christianisme, des prodiges de perversité dont le paganisme lui-même aurait lieu de s'étonner.

La question qui doit nous préoccuper en ce moment n'est donc pas de savoir si les corruptions humaines peuvent éclater au sein de cette religion divine. Le but propre de ce discours n'est pas même de rechercher jusqu'à quel point l'Église, en fait, réalise la sainteté dans son histoire; je laisse pour le moment, en ne le regardant que de loin, ce côté historique du sujet. Il s'agit uniquement de savoir si l'Église, en elle-même, est sainte, et si elle ouvre à l'humanité, dans son propre sein, les vraies sources de la sainteté. Posée sur ce terrain solide, l'Église se dresse hardiment en face de ses ennemis comme de ses amis, et elle dit, en se montrant dans sa divine beauté : Regardez-moi : je suis la sainteté, et comme telle la grande initiatrice du progrès moral dans le monde chrétien.

O Sauveur, ô maître, auteur et consommateur de toute vraie sainteté, toujours l'apôtre que vous envoyez doit apporter dans

son ministère une âme sanctifiée et des lèvres purifiées; mais jamais il ne le doit plus que quand il s'agit de parler de la sainteté elle-même ! Ah ! mettez dans mon âme et faites passer dans ma parole un rayon purificateur; et puisse ce rayon, en montrant la gloire de la sainteté brillant au front de la mère, en susciter l'amour au cœur de tous ses enfants !

I

Avant d'énumérer les sources spéciales de sainteté que l'Église catholique fait jaillir, d'un perpétuel et universel jaillissement, au sein de notre humanité, il faut bien entendre qu'elle est elle-même, par sa nature la plus intime, la source des sources, c'est-à-dire la sainteté même en essence.

Laissez la région des phénomènes; ne vous arrêtez pas même à cet organisme visible qui fait, dans son ensemble, fonctionner la vie de l'Église; à travers l'organisme extérieur arrivez au principe vital;

à travers le corps arrivez jusqu'à l'âme; à travers la forme pénétrez jusqu'à l'essence; et au-dessous de tout ce qui est, dans l'Église, tangible et phénoménal, saisissez par la pensée, à la lumière de notre foi, la réalité intangible qui soutient, vivifie et engendre tout le reste : je veux dire la substance même de la vie de l'Église catholique. Déjà, nous l'avons remarqué, l'essence de l'Église, c'est le corps mystique de Jésus-Christ; c'est la communion efficace avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, communion dont l'Église est le sujet, l'organe, le théâtre et l'agent divinement constitué. Cette communion, par le fait que l'Église existe, est son essence même; en tant qu'elle agit, c'est son but final, but partiellement et progressivement atteint sur la terre, et qui aura dans le ciel sa pleine consommation. L'Église commence et poursuit dans le temps la communion des saints qui doit s'achever dans l'éternité; et cette communion initiale, qui est l'Église sur la terre, sera, à son terme final, le paradis dans le ciel.

Cette notion bien comprise nous révèle

tout de suite l'idée qu'il faut se faire de l'Église au point de vue de la sainteté. Quoi qu'il en soit des imperfections qui se révèlent à ses surfaces et des corruptions même qui peuvent atteindre ses organes; quoi qu'il en soit des souillures attachées à ce vêtement qui recouvre le mystère de sa vie voyageuse et ramasse au chemin quelque chose de la poussière des siècles, l'Église, en elle-même et dans le fond intime de sa vie, est essentiellement sainte, et dès lors nécessairement sanctificatrice par son action au dehors. A la clarté de ce flambeau qui brille au sanctuaire de sa vie, vous voyez se révéler l'identité parfaite de ces deux choses: l'Église et la sainteté; la sainteté de Dieu en communion avec l'humanité dans l'Église et par l'Église; Jésus-Christ, l'auteur et le restaurateur de la sainteté dans toute humanité, médiateur divin et humain de cette communion régénératrice; et l'Église, sanctifiée par lui, unie à lui par des noces immortelles, mystérieuses, invisibles, mais fécondes de la vie et du salut du genre humain, l'Église se révélant à ses divins re-

gards telle qu'il l'a voulue et telle qu'il se l'est faite, pour enfanter avec lui la race qui sort de lui, la royale, la divine race des saints, c'est-à-dire une épouse glorieuse et vraiment immaculée, n'ayant ni ride à son front ni tache à son visage — *gloriosam sponsam, non habentem maculam, neque rugam*, — digne, à cause de cela, de devenir la mère universelle des saints, comme Ève, épouse du premier Adam, est la mère universelle de tous les pécheurs : voilà, messieurs, l'Église vue dans la grande lumière de la foi, se révélant comme la pureté et la sainteté en essence.

Je voudrais me plonger plus avant et plus longtemps dans ces mystiques profondeurs où brillent aux yeux des vrais croyants, dans la plus pure lumière, la beauté de la divine épouse et la gloire sans ombre de la céleste immaculée. Si je n'avais qu'à songer à moi-même, aux exigences de ma pensée et aux besoins de mon cœur, je n'irais pas plus loin ; je m'arrêterais dans la contemplation béatifique de cette divine beauté ; je demeurerais, enfant joyeux, face à face avec cette

maternité sans tache; et dans l'extase et le ravissement de mes filiales admirations, dans la joie ingénue de mon enthousiasme, volontiers je m'écrierais : J'ai assez vu; j'ai vu dans son sanctuaire intime la gloire de la reine que je nomme ma mère; je l'ai vue unie, par un mariage deux fois sacré, au Christ sainteté; je l'ai vue tout enveloppée de l'atmosphère céleste qui émane de son divin époux; j'ai vu la sainteté de Dieu incarnée dans le Christ, et j'ai vu la sainteté du Christ organisée dans l'Église.

Oui, je l'avoue, ce regard de ma foi jeté au fond intime de cette céleste vie suffit à me révéler le mystère de sainteté immanente dans l'Église catholique; car ce fond intime de l'Église, je le vois pur comme un ciel d'azur; j'y vois la sainteté de mon Dieu se réfléchissant dans cette âme de ma mère, comme le soleil peint son disque radieux dans le miroir d'un lac dont rien n'altère la limpidité.

Mais toutes les intelligences, je le sais, ne se plaisent pas également à ces contemplations mystiques; et la sainteté de l'Église

pourrait demeurer pour plusieurs comme une lettre close, un jardin fermé, une fontaine scellée, si je ne la montrais jaillissant dans les âmes humaines de sources plus accessibles et par un jaillissement plus manifeste et plus palpable.

Donc, après avoir entrevu dans l'ombre du mystère la source profonde de la sainteté cachée au sein même de l'Église, suivons les principales dérivations par où cette sainteté descend dans l'humanité pour y purifier et sanctifier les âmes.

II

Après cette source générale ouverte au fond le plus reculé des abîmes de la vie catholique, la première que l'on découvre, jaillissant de cette source universelle, c'est l'inviolabilité de sa doctrine ; c'est, en particulier, l'inaltérable virginité de sa doctrine morale.

L'Église, elle aussi, a son intelligence, et

dans cette intelligence sa pensée, qui n'est autre que la pensée même du Verbe son divin époux. On doit donc s'attendre à trouver dans cette pensée de l'Église, c'est-à-dire dans sa doctrine, une pureté immaculée comme la pensée du Verbe, dont elle n'est que le reflet. Et parce que la parole n'est que la pensée elle-même se révélant dans sa forme, l'image de l'intelligence se produisant au dehors, cette intelligence immaculée doit avoir une parole sans tache, et cette doctrine sans souillure doit se produire dans une prédication vierge de toute corruption et de toute profanation.

A cette condition seulement l'Église se démontrera sainte; à cette condition surtout elle se démontrera capable de produire la sainteté et d'élever dans les nations, le niveau de la grandeur morale. La sainteté est la fleur épanouie sur la tige de la vérité. La morale vient du dogme et les vertus de la morale. Telle la doctrine morale acceptée et pratiquée par un peuple, telle la moralité et la perfection de ce peuple. Et bien qu'un homme, en réalité, ne fasse pas nécessaire-

ment de ses mœurs la traduction exacte de la doctrine morale professée par lui-même, il n'y a jamais de grandeur morale sans une doctrine moralement saine; et, pris dans un vaste ensemble, le niveau des mœurs publiques se mesure sur l'élévation de la doctrine morale enseignée aux multitudes.

Donc, ce qu'il faut avant tout à la religion qui doit élever l'humanité, c'est une doctrine morale sans tache et une prédication moralement irréprochable ; c'est une prédication qui soit tout à la fois l'expression de la sainteté qu'elle porte au dedans et l'instrument de la sainteté qu'elle doit produire au dehors. Une doctrine sans souillure se traduisant dans une parole sans tache, produit ce double effet : elle est un témoin authentique de la sainteté qu'elle exprime et un organe efficace de la sainteté qu'elle engendre.

Et voici, messieurs, dans l'Église catholique une merveille que vous n'admirez pas assez, accoutumés que vous êtes à la voir, comme vous voyez chaque matin, sans vous en étonner, cette grande merveille de la nature, le soleil versant sur vous une lumière

et une chaleur qui ne manquent jamais à votre attente ni à l'appel de la Providence. Voici, depuis bientôt vingt siècles, que l'Église, à tous les points de l'espace et du temps, parle à l'humanité qui l'écoute, et par sa parole s'en va toucher, au fond des âmes et des cœurs, toutes les fibres les plus vives et les plus délicates; et voici que partout et toujours, sans se démentir jamais, l'Église met sa doctrine pure comme le rayon de soleil dans un Verbe sans tache et pur lui-même comme un cristal réfléchissant une gerbe de lumière.

Ce qu'il y a, en effet, de remarquable dans cette épouse immaculée du Verbe sainteté, c'est l'intégrité de sa doctrine morale, c'est la chasteté de sa pensée, c'est la virginité de sa parole. Parcourez toute l'histoire de l'enseignement, surtout de l'enseignement moral de l'Église; dans cette parole, qui depuis vingt siècles ne se tait ni jour ni nuit, cherchez une injure faite à la pureté de la doctrine, une défloration de cette beauté morale qui sort de son âme pour se réfléchir dans sa parole, et rayonne de sa parole pour

se peindre au fond de l'âme humaine : l'histoire et la vérité vous défient de les trouver.

Ah ! je le sais, de loin en loin, quelques rares casuistes, en parcourant le dédale si compliqué des applications de la doctrine aux réalités de la vie, ont pu perdre vue dans ses labyrinthes obscurs où la pleine lumière se dérobe même aux plus clairvoyants. Toutefois, remarquez-le bien, ces docteurs ne se trompaient pas sur le fond de la doctrine, mais sur certaines applications de la doctrine. Ces casuistes, en toute hypothèse, n'étaient pas l'Église demeurée pure de ces souillures individuelles. Et bien loin d'applaudir, l'Église a blâmé. Ces hommes qui, même en la compromettant, ne prétendaient que la servir, elle les a arrêtés, corrigés, châtiés, anathématisés quelquefois. Et encore, faut-il le reconnaître, la plupart de ces erreurs, si effroyablement exagérées par la haine et la malveillance, vous paraîtront presque innocentes, si vous venez à les comparer à ces aberrations morales, ah ! disons plutôt à ces orgies d'immoralités consacrées audacieusement par tant de doctrines nouvelles.

Eh bien, nous, fils de la doctrine et de la parole sans tache, nous le disons avec une fierté humble, parce que c'est la gloire de notre mère et non pas notre gloire : Non, nous n'avons jamais sacrifié une vertu; non, nous n'avons jamais autorisé un vice; non, nous n'avons jamais abdiqué un principe; non, nous n'avons jamais légitimé une passion; non, nous n'avons jamais fait, ni par la négation d'une vérité, ni par la prédication d'une erreur morale officiellement et publiquement enseignée dans l'Église, une seule injure à la beauté de la doctrine et à la sainteté des mœurs. Ah! si, dans cet enseignement et cette prédication publique de près de vingt siècles, vous trouvez une atteinte portée à l'intégrité de la morale dans l'individu, dans la famille, dans la société, une seule, osez, oui, osez la dénoncer aux indignations de la vertu et aux anathèmes de la conscience. Osez dire : En tel siècle, en telle année, à tel jour, dans tel lieu du monde, sur tel point capital, nous avons surpris l'Église en flagrant délit d'enseignement immoral et d'adultère doc-

trinal avec le génie du mensonge et du vice. Ah! messieurs, ce n'est pas une fois, mais cent fois que l'Église notre mère a été conviée à ces outrages à la pureté doctrinale et, selon le mot énergique de saint Paul, à ces *adultérations* de la doctrine et de la parole. Eh bien, qu'a fait l'Église toujours? Elle a résisté; elle a gardé et garde encore l'inviolable virginité de l'une et de l'autre; elle peut dire aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles : Ma doctrine est toute pure et ma parole est immaculée.

Ce phénomène vous paraît peut-être bien simple, messieurs; et pourtant, vu de près et embrassé dans toute son étendue, c'est un phénomène anormal, inouï, inconnu dans le présent comme dans le passé; c'est un phénomène vraiment miraculeux. Ah! messieurs, partout et toujours, à travers les obscurités de toutes les philosophies, à travers toutes les corruptions accumulées et souvent légitimées par les passions, à travers toutes les menaces et toutes les tentatives des puissants, garder l'incorruptibilité permanente et universelle de la doctrine et de la parole; de-

vant toute chose injuste, immorale, déshonnête, si protégée fût-elle par les violences de la force, si rehaussée fût-elle par la majesté de la puissance et le prestige de la gloire, avoir osé dire et redire : Cela n'est pas permis; maintenir envers et contre tous cet éternel *non licet* d'une incorruptible parole et d'une inflexible doctrine, et cela sans calcul, sans profit, contre tout intérêt humain, par le seul amour du juste, du pur, du beau, en un mot, par la seule passion de la sainteté aimée elle-même et pour elle-même : ah! j'en prends à témoin cette humaine infirmité étalant dans son passé et surtout dans son présent, à travers le monde moral, ses défaillances de doctrines et ses lâchetés de parole, non, un tel phénomène n'est pas purement humain.

Songez, messieurs, songez à ceci : nous voici, en France seulement, quarante mille prêtres portant l'honneur et la responsabilité de la parole publique, et appelés à toucher par cette parole aux fibres les plus vives de la vie réelle; combien, dès lors, dans la catholicité entière, portent un honneur et

une responsabilité pareille? Comment se fait-il que pas un de ces organes attitrés de la parole catholique n'est surpris faisant à l'intégrité de la vertu et à la doctrine de la sainteté une blessure profonde? Je ne parle pas des écarts de forme, des excentricités de pensée ou de parole; je ne parle pas même des affirmations échappées à l'inexpérience, à la témérité ou à la fougue du tempérament; je parle des erreurs formulées avec réflexion, sciemment enseignées et opiniâtrément soutenues. Quel prodige de voir une prédication qui parle partout et toujours, et par des organes si multiples et si divers, depuis bientôt deux mille ans, demeurer l'inaltérable proclamation de tous les devoirs de la vie et l'invincible défense de tous les droits de la conscience humaine! Et cela lorsqu'il n'y a pas une seule vertu qui n'ait été outragée par quelque philosophe, pas un principe de morale, de justice et de pureté qui ne soit, aujourd'hui surtout, battu en brèche par quelque inventeur de morale nouvelle!

Ah! si vous ne comprenez pas assez ce qu'il y a de supérieur, d'extraordinaire, de

miraculeux dans ce phénomène de la parole catholique, faites une expérience de plus. Proclamez, sans réserve aucune, la liberté absolue de pensée et de parole. Que tous ceux qui ont dans leur tête une idée sur les devoirs et la destinée de l'homme, montent sur une chaire ou s'installent dans la rue pour enseigner; qu'ils annoncent non-seulement dans chaque capitale, mais dans chaque cité, des cours de haute morale sur les droits et les devoirs, sur la justice et la propriété, sur la liberté et l'autorité, sur le sacrifice et la charité; laissez ces publics enseignements se perpétuer, je ne dis pas deux mille ans, je ne dis pas deux cents ans, je ne dis pas même deux ans, mais deux mois seulement, en pleine licence de tout dire et de tout enseigner. Oui, messieurs, je vous donne, comme épreuve décisive, deux mois de liberté absolue; et je vous le déclare d'avance, sûr de ne recevoir de l'épreuve aucun démenti : si ces distributeurs publics de morale humaine et de morale sociale ne sont pas foncièrement chrétiens, la moitié au moins vous débitera, dans une rhétorique équivoque, de la morale

falsifiée, et fera par quelque endroit, à l'honneur de la vertu et à la sainteté du devoir, de publiques insultes. L'un dira : « Je nie l'autorité : l'autorité n'est qu'un fantôme. » Un autre dira : « Je nie la propriété : la propriété n'est que le vol. » Un autre dira : « Je nie la chasteté : la chasteté, c'est folie. Je nie le sacrifice : le sacrifice, c'est fanatisme. » Un autre, plus hardi et plus audacieux, faisant de sa chaire un piédestal, s'écriera : « Moi, je nie tout, oui, tout, hormis l'indépendance et l'autonomie de ma personne, libre de tout penser, de tout dire et de tout faire. »

Eh bien, messieurs, il y a une parole qui a dans le monde, à l'heure qu'il est, plus de trois cent mille chaires pour enseigner, et qui enseigne sous tous les cieux depuis bientôt deux mille ans; et cette parole n'a jamais failli à la prédication de la sainteté intégrale en tout ordre de chose. Elle dit, elle : L'autorité, c'est l'ordre; la propriété, c'est le droit; la chasteté, c'est la beauté; le sacrifice, c'est la gloire de l'homme et le salut du monde; l'abnégation, c'est la racine de tout bien;

l'égoïsme, la racine de tout mal. Et nul ne pourra jamais comprendre, et surtout ne pourra jamais dire ce que cette parole toujours pure et toujours immaculée a fait et fait encore dans les générations humaines, pour élever le niveau général de la moralité publique, et pour élever au-dessus du niveau général l'élite des vertueux et l'aristocratie des saints.

III

Mais, messieurs, voici, dans l'Église catholique, une source ou une dérivation plus féconde encore de vertu et de sainteté : l'*action sacramentaire* appliquant à l'humanité les mérites du Rédempteur. La prédication est une lumière qui montre dans une pleine clarté ce que doit faire l'humanité pour s'élever jusqu'à la sainteté; l'Église, par ses sacrements, donne la force d'y monter en effet. La parole que l'Église prêche maintient inaltérable dans l'humanité chrétienne l'idéal de la sainteté; les sacrements qu'elle

administre donnent la puissance de le réaliser.

Vus dans la lumière de la foi catholique, les sacrements portent la grâce, c'est-à-dire une force de Dieu donnée gratuitement à l'homme pour l'aider à devenir saint; la grâce, ce je ne sais quoi de Dieu en nous qui, conspirant avec notre liberté, élève nos actes au mérite, à l'honneur et à la gloire du surnaturel; la grâce, cette grande réalité mystique que la libre pensée relègue dans le monde des chimères, et qui, dans le christianisme et dans toutes les âmes qu'elle visite, est aux vertus ce que la séve est aux arbres, ce que la lumière est aux fleurs, ce que la pluie est aux champs. Et les sacrements eux-mêmes, que sont-ils à la grâce? Ils sont ce que les fleuves sont aux sources, ce que les canaux sont aux fleuves; fleuves divins, canaux mystérieux qui font dériver des plaies du Christ crucifié, jusqu'au fond des âmes, le flot toujours jaillissant des mérites de la rédemption.

Ceci soit dit surtout pour tous ceux qui, parmi vous, s'éclairent au soleil de notre foi

et voient toutes choses dans le rayon de sa pure lumière. Mais, même en faisant un moment abstraction du côté rigoureusement mystique et surnaturel de l'action sacramentaire sur les âmes chrétiennes, quel rationaliste se rencontrera, assez dénué de toute raison pour ne pas comprendre que les sacrements reçus par les croyants, au flambeau de leur foi, sont, dans l'Église catholique, une perpétuelle excitation à la pureté des mœurs et à la sanctification des âmes?

Que peut et doit dire, je vous prie, le baptisé de l'Église, se reconnaissant lui-même dans cette lumière de la foi qui éclaire son baptême? Il se dit, il doit se dire, du moins : Me voilà marqué du signe des saints. J'ai été baigné aux flots du sang régénérateur. Mon baptême m'a affranchi de toute souillure; il m'a fait la vocation de toute sainteté. Arrière le mal! Qui osera toucher d'un souffle impur la vivante image du Christ resplendissant en moi?

Mais l'enfant de l'Église, le néophyte de la vie divine, reste faible même après sa régénération. Soldat du Christ, enrôlé pour

le défendre et avec lui tout ce qui est pur et tout ce qui est saint, tandis qu'il garde la faiblesse au dedans, il voit l'ennemi qui le menace au dehors. La confirmation vient; elle pose sur sa tête la main qui donne la force; et cette faiblesse armée de Dieu devient, pour accomplir tout bien et vaincre tout mal, plus forte que toute force de l'homme. Le confirmé est un héros armé pour vaincre ses passions et cueillir dans les combats la palme de la sainteté.

Toutefois, même investi de cette force (tant est grande la puissance du mal!), le soldat tombe sur le champ de bataille; il peut tomber du moins, et, en tombant, souiller dans la fange une âme vêtue de Jésus-Christ. La pénitence vient; elle relève en l'humiliant cet ange tombé de la vie catholique; elle le purifie dans ses larmes, et, lui rapportant sa robe d'innocence et son vêtement de sainteté, elle lui dit : Te voilà saint encore. Va, pour ne plus défaillir au chemin, va manger le pain des forts; va chercher dans l'embrassement de Dieu la force de porter dans le vase de ton humaine

fragilité, à travers les péripéties du temps, le trésor de l'éternité.

Et l'eucharistie vient; elle ouvre devant l'âme purifiée le tabernacle d'or; elle dresse devant elle le banquet des anges, où seuls les purs peuvent s'asseoir; et étendant vers elle les bras de l'amour qui l'invite : Viens, dit-elle, mange le saint des saints; viens, embrasse Dieu ; et, dans le tressaillement sacré de cette union fortunée avec la sainteté même, porte au ciel et à la terre le défi de t'arracher aux bras de cet amour; amour incarné qui te nourrit de lui pour te faire à son image, amour crucifié qui te donne dans sa chair et son sang un mémorial de ses souffrances et un gage infaillible de tes éternelles espérances.

Et le mariage, cette source de la sainteté et de la pureté domestique, ignorez-vous ce qu'il fait dans l'Église de Dieu pour multiplier les saints dans l'humanité? Un jour, il vient, sous le regard de Dieu et sous la main de l'Église, réaliser son mystère sur deux êtres qui s'unissent pour faire sortir de leurs cœurs des rejetons dignes du sang et

de la beauté du Christ. Il sacre le père et il sacre la mère pour ce ministère deux fois saint : élever dans l'Église de Dieu une postérité de saints. Et après l'avoir sacrée pour le temps et pour l'éternité, l'Église demeure au plus intime foyer de cette famille créée et sanctifiée par elle; elle y couvre et féconde de son chaste et maternel regard les germes de toutes ces vertus dont la floraison fait la beauté et l'honneur de la famille chrétienne ; et nul ne peut dire tout ce qu'il y a de puissance de sanctification dans ce regard plein de lumière et de feu tombant sur des âmes pures. Ah! messieurs, qui a vu le fond d'une famille chrétienne éclose sous ce regard et sous cette bénédiction de l'Église; qui a respiré le parfum que répand sous un toit sanctifié cette belle fleur de Dieu sortie du sacrement de l'Église, comprend ce que je dis.

Et à l'heure dernière de cette vie déjà tant de fois sanctifiée, que fait l'Église? Pareille à l'ange de la purification et de la sainteté, elle vient, de sa main bénie, enlever, par une suprême onction, à cette âme voyageuse la

dernière tache capable de fermer encore devant elle le lieu de la sainteté consommée et de l'innocence absolue. Et sa voix attendrie crie à l'âme prête à s'envoler des ombres de l'exil dans la lumière de la patrie : Ame chrétienne, pure et chaste colombe, déploie tes blanches ailes, et va te reposer au sein de Dieu, sanctuaire de l'infinie sainteté, habitacle éternel des véritables immaculés.

Ainsi l'action sacramentaire, ou l'application des sacrements, est, dans l'Église, une perpétuelle excitation à la sainteté. Les sacrements, par leur nature même, sont, aux yeux des croyants, le signe, la prédication et la réalisation de la sainteté; par eux elle germe, elle croît, elle fleurit, elle fructifie de jour en jour, comme les plantes sous les rayons du soleil et sous les rosées du ciel.

Mais, messieurs, j'oubliais, ah! oui, j'oubliais un sacrement illustre dans l'Église de Dieu, le sacrement de l'ordre; sacrement réservé, qui sacre toute une légion d'hommes pour le ministère même de la sanctification. Et qui pourra dire tout ce que cette heure féconde de l'onction sacerdotale, heure du ciel

sur la terre, met au cœur du prêtre et de désir d'être saint et d'ambition de sanctifier? O jour radieux entre nos jours, jour béni où le novice du sacerdoce, se relevant de sa prostration, montre au ciel et à la terre un front illuminé des plus purs rayons, tandis qu'il porte dans sa poitrine un cœur rempli des plus saintes émotions et des plus célestes aspirations!

O Christ sanctificateur, ah! donnez, donnez à tous vos prêtres le souvenir chaque jour renouvelé de ce baptême sacerdotal, et que l'immense légion de votre sacerdoce puise dans ce souvenir saintement efficace la puissance de remplir sur la terre la fonction sublime de la hiérarchie catholique : sanctifier les âmes, multiplier dans l'Église les générations de saints.

IV

Voici en effet, dans l'Église, une autre source d'où la sanctification descend sur les âmes : la hiérarchie catholique fonctionnant

comme un seul homme pour produire la sainteté, c'est-à-dire pour graver dans les générations chrétiennes l'image du Christ sanctificateur. Nous reviendrons plus directement à cette grande chose catholique, la hiérarchie; nous la prenons ici au point de vue restreint de sa mission sanctificatrice ; et j'ose dire qu'à ce point de vue, rien de semblable n'a jamais été vu dans l'histoire : une armée de plus de quatre cent mille hommes, répandue sur toute la terre, portant autour du monde le drapeau du Christ sainteté et de la Vierge immaculée, et n'ayant sur la terre d'autre fonction que cette fonction : sanctifier les âmes.

Ah! messieurs, dites, si vous voulez, que dans cette armée organisée pour la sanctification, il est des prévaricateurs qui tournent à la perversion de l'humanité un ministère sanctificateur de l'humanité. Hélas! oui, il y en a, et nous n'aurons jamais assez de larmes pour pleurer sur ces chutes qui sont la tristesse de l'Église, la perdition des âmes, la malédiction du ciel et le malheur de la terre!

Accusez tant que vous voudrez les faiblesses et les lâchetés prévaricatrices ; une chose demeure certaine, inattaquable : c'est que l'institution même a ce but sublime, et que tout y est organisé par rapport à ce but : sanctifier les âmes, élever l'humanité chrétienne vers la grandeur de son Christ.

Lisez ou plutôt méditez les paroles de l'ordination du prêtre, de la consécration de l'évêque et de l'élection du pontife. Quel parfum de sainteté ! Comme la loi du ministère y est proclamée, inculquée, sanctionnée ! Quelles aspirations et quelles impulsions vers tout ce qu'il y a de plus pur et de plus céleste sortent de ces paroles qu'on croirait descendues de la cité des saints jusqu'à l'âme de nos prêtres, de nos évêques, de nos pontifes ! Et quels monstrueux démentis doit donner aux paroles qui le consacrent et l'envoient, le prêtre, l'évêque ou le pontife, pour porter dans sa fonction une autre ambition que cette ambition : se sanctifier lui-même pour mieux sanctifier ses frères !

Suivez, dans l'ensemble et le détail de ses ministères obligatoires, le prêtre catholique

dans la prière liturgique, à l'autel du sacrifice, au tribunal du pardon, dans la chaire de vérité, sous le toit du pauvre, au chevet du malade, dans l'agonie du mourant et sur la tombe des morts : partout il respire ce qui est saint; il parle une langue sainte; il administre les choses saintes; il vit, en un mot, à toute heure du jour, dans une atmosphère de sainteté; il aspire et respire Dieu par chaque souffle de sa bouche, par chaque soupir de son âme, par chaque battement de son cœur. Ah! je le sais, même enveloppé de cette divine atmosphère, comme Lucifer dans le ciel, le prêtre peut faillir encore et montrer l'abomination au centre du sanctuaire. Mais, enfin, s'il ne veut à toute heure mentir à Dieu, aux hommes, à lui-même, dans ce paradis du sanctuaire et, si je l'ose dire, dans ce ciel de la terre où il rencontre partout le face à face de Dieu, que doit vouloir et chercher le prêtre, si ce n'est la sainteté et encore la sainteté? Lui, le sanctificateur d'office, que doit-il être d'abord? Saint. Que doit-il être ensuite? Saint. Que doit-il être encore? Saint; oui, saint, vous dis-je, et

toujours plus saint aujourd'hui qu'il n'était hier, pour être, par sa sainteté même, la lumière des âmes et le sel conservateur de cette humanité qu'il met de toutes parts en communion avec Dieu.

Dans toute paroisse catholique il y a un homme, le père, le pasteur des âmes ; et cet homme a une mission, et cet homme a une loi, une obligation absolue dont rien, pas même le danger de la mort, ne le peut dispenser : être saint, et conduire toutes ses brebis boire aux sources du Christ les eaux vives et pures de toutes les saintetés.

Regardez plus haut dans la hiérarchie des fonctions sacrées. Voici un homme encore ; c'est un évêque. Pourquoi est-il là, cet homme, la mitre en tête, la crosse à la main et la croix sur sa poitrine? Cet homme portant en lui, avec une plus haute majesté, une plus grande représentation de la sainteté ; cet homme qui étend sur un plus vaste troupeau une plus grande sollicitude, pourquoi est-il là, si ce n'est pour faire germer sur un champ plus étendu les fleurs de la vertu et les moissons de la sainteté? Et que veut, que cherche,

qu'ambitionne ce roi des âmes, en parcourant la part du royaume du Christ confiée à sa garde vigilante et dévouée? A l'exemple de son Dieu, il passe en faisant le bien; il passe en encourageant toutes les vertus et en combattant tous les vices; il passe en relevant les mœurs et en purifiant les âmes; il passe en murmurant sans cesse, au milieu des populations qui accourent à sa rencontre, la parole du maître : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Messieurs, voulez-vous regarder encore plus haut? Ah! oui, à la plus haute cime du monde moral et religieux, regardez : voici la plus auguste et la plus complète représentation de la sainteté sur la terre; voici le père de l'humanité, celui que sa fonction a fait si bien nommer par le monde entier le *saint-père,* le suprême sanctificateur des âmes. Lui a, sous ce rapport, la sollicitude de l'univers. A travers le monde tout entier, dans une vallée si obscure, dans un désert si profond, sur un rivage si lointain soit-il, il n'y a pas une fleur de sainteté qui ne s'épanouisse sous son regard et ne lui envoie, dans le

souffle des brises, ses meilleurs parfums, comme un tribut de reconnaissance et d'amour au père de la sainteté. Et que veut, que cherche cet homme sur la terre? Il vit, il respire, il prie, il agit, il souffre, ah! oui, il souffre pour le triomphe de tout ce qui est pur, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint. Il ne parle que pour condamner le crime, pour flétrir l'iniquité, pour anathématiser partout, et si haut qu'il se rencontre, l'injuste, l'impur et l'immonde; il ne parle, en un mot, que pour faire planer sur l'humanité entière, par la hauteur souveraine de sa parole, l'idéal de la vertu et la bannière toujours blanche de la pureté et de la sainteté catholique; et la langue des bulles et des encycliques demeure, dans les lettres et les langues humaines, une langue à part, une littérature divinement originale et divinement inimitable.

Ainsi se révèle à tout regard impartial l'armée militante de nos pasteurs, de nos évêques, de nos pontifes, de tous les sacerdoces et de tous les apostolats consacrés pour marcher, de siècle en siècle et d'espace en

espace, à l'extermination des vices et à la défaite des passions, à l'édification des âmes et à la création des vertus, en un mot, à l'extension et à l'élévation de la sainteté au sein des générations humaines.

Oui, messieurs, comme vous avez une armée de soldats pour défendre et protéger la patrie, une armée de laboureurs pour cultiver et féconder la terre, une armée d'industriels pour dompter et subjuguer la matière : ainsi vous avez une armée de prêtres pour défendre et protéger les âmes, une armée de prêtres pour cultiver et féconder les vertus, une armée de prêtres pour dompter et subjuguer les passions, une armée de prêtres pour travailler, dans la paix comme dans la guerre, dans le calme comme dans la tempête, à la destruction de tout mal et à l'édification de tout bien. Institution telle qu'on n'en vit jamais dans l'humanité, et ayant un but tel que nulle autre institution n'en poursuivit jamais ; institution essentiellement sanctificatrice, dont l'idéal réalisé serait d'être uniquement composée de saints, et dont le but toujours réel et l'ambition toujours infa-

tigable est de créer, de multiplier et d'élever indéfiniment les saintetés sur la terre.

Qui ne voit et ne salue ce grand fait, comme on voit et on salue la lumière, est un homme aveugle ou un homme méchant; il a, pour l'empêcher de voir, un vice dans le regard ou un mal dans le cœur. Et j'admire la stupidité antichrétienne qui, confondant cette fonction divine avec toute autre fonction humaine, voudrait faire des sanctificateurs des âmes de vulgaires salariés, pour ne pas dire des esclaves déshonorés de la puissance des États!

Ah! plus grande est son ambition, plus haute sa fonction, plus illustre sa noblesse, plus sublime sa destinée. Par tous les souffles qui animent son vaste corps, par toutes les énergies qu'il renferme et tous les dévouements dont il dispose, conspirer et travailler, d'un bout du monde à l'autre, à relever le niveau des mœurs et l'idéal de la perfection par l'élévation de ses mœurs et par son essor vers toute perfection; arracher la masse du genre humain du bourbier des corruptions humaines, ou du moins l'empêcher d'y

croupir tout à fait; soutenir l'humanité, relevée de ses chutes et purifiée de ses fanges, au-dessus du cloaque des choses immondes, les regards et les aspirations tournés vers l'idéal de toutes les pures et de toutes les saintes choses : oui, vous dis-je, quoi qu'il en soit des ombres qui viennent ici quelquefois vous dérober la lumière, voilà, dans sa fonction propre, avec sa destinée unique et avec son ambition permanente, la hiérarchie catholique, regardée du point de vue où nous sommes.

Ah ! messieurs, le monde lui-même, le monde même le plus ennemi, l'adversaire public et avoué, l'anticatholicisme contemporain, en est lui-même si convaincu, que l'ombre seule d'une prévarication dans ce public et universel ministère de la sainteté fait un scandale inouï dans toutes les autres sphères de la vie personnelle ou publique. O grands ennemis de la sainte épouse du Christ, je vous remercie du témoignage que vous rendez ici à la vérité. Vous nous pardonnez à peine d'être *des hommes* : preuve invincible de notre sublime destinée; involon-

taire, mais glorieux hommage rendu par la haine et quelquefois par le blasphème à l'idéal de cette fonction essentiellement sainte et sanctificatrice.

V

Il y a dans l'Église catholique une source plus profonde de sainteté où la hiérarchie elle-même a besoin de se retremper toujours pour accomplir dans toute son efficacité son ministère de sanctification; cette source perpétuellement jaillissante, c'est le culte et l'adoration du sacrifice de l'autel.

Ai-je besoin de vous rappeler que toute sainteté est à la condition du sacrifice? Le sacrifice, c'est la plus pure essence de la vertu; le sacrifice, c'est la substance même de la sainteté. Le cœur d'un saint est un autel, et le saint est lui-même, sur cet autel, victime et sacrificateur. Le souffle généreux qui entretient dans les cœurs le feu du perpétuel sacrifice, est le souffle même qui y féconde toutes les vertus, celles-là surtout qui, dé-

daignant la vulgarité, veulent monter jusqu'à l'héroïsme. Supprimez dans les âmes le ressort du sacrifice, vous coupez les ailes à la vertu, vous arrêtez l'essor vers les grandes saintetés, vous tuez l'héroïsme ; et cette humanité, descendue et découronnée de l'auréole du sacrifice, vous la condamnez au terre à terre de la vertu. Si vous ne la poussez, par l'égoïsme jusqu'aux grandes orgies du mal, vous la retenez infailliblement dans le prosaïsme et dans la trivialité du bien. Autant le sacrifice élève les sociétés qu'il pénètre de son grand souffle, autant l'égoïsme aplatit les sociétés qu'il retient sous son bas empire. Cherchez, dans certains peuples qui vont à la décadence ou croupissent dans l'immobilité, la raison dernière de la médiocrité des vertus et de l'absence de la sainteté ; vous arrivez toujours à la même découverte : l'extinction dans les âmes de cette vitalité magnanime et seule capable de l'héroïsme, l'extinction du sacrifice. Lorsque l'idéal, que dis-je? lorsque la simple notion du sacrifice a disparu au sein des peuples livrés à la tyrannie avilissante de tous les égoïsmes, toutes

les saintetés y meurent, toutes les vertus y rampent, l'humanité y est par terre.

Donc, pour qu'une religion rehausse avec toutes les aspirations de l'humanité tous les mouvements de sa vie, surtout pour qu'elle élève jusqu'à l'héroïsme l'essor des magnanimes, il faut qu'elle mette au sein de l'humanité, avec la pratique du sacrifice, le ressort vivant des grandes vertus et des grandes saintetés.

Or nous voudrions en vain nous faire sur ce point la moindre illusion : pour que le sacrifice vive dans les âmes, il faut qu'il demeure sur l'autel. En retrancher le culte dans la religion, c'est en retrancher la pratique dans la vie : témoin toutes les religions qui altèrent, diminuent ou suppriment tout à fait au milieu d'elles le culte et l'adoration du sacrifice de l'autel. Luthéranisme, calvinisme, anglicanisme, tous les protestantismes et tous les rationalismes religieux, de quelque nuance qu'ils soient et à quelque secte qu'ils se rattachent, toutes ces religions et toutes ces philosophies diminuent le sacrifice au cœur de l'humanité qui relève d'elles,

à mesure qu'elles diminuent elles-mêmes l'adoration et le culte du sacrifice sur l'autel, si tant est qu'elles gardent encore même un autel.

Et maintenant, vous dirai-je, regardez la sainte Église catholique, à l'heure qu'il est, présente à tous les points de l'espace et partout offrant sur l'autel universel l'universel sacrifice. La voilà avec son immense couronne de prêtres, d'évêques, de pontifes, de religieux, de fidèles de toute condition; la voilà avec son surplis blanc et sa chappe majestueuse, étincelante de l'éclat des pierreries! Que fait-elle dans ses sanctuaires pleins de lumières et de parfums, prosternée avec le peuple autour de son autel d'où rayonne sur elle l'ineffable mystère, le véritable saint des saints? Ah! ce qu'elle fait, vous le demandez? Mais elle adore. Et qu'adore-t-elle? Elle adore ce sacrifice dont le feu ne s'éteint jamais sur l'autel catholique; elle adore son Dieu victime. Que dis-je, elle l'adore? ah! c'est trop peu; elle l'aime; elle l'embrasse; elle se l'incorpore chaque matin dans le mystère plus ineffable encore de la

communion; elle se l'assimile comme son propre aliment, dans ce banquet où Dieu sert à l'humanité qui a faim et soif de lui sa chair immolée et son sang versé pour le salut de tous; et dans l'extase qui la transporte hors d'elle-même pour vivre tout entière dans son Dieu, ou plutôt pour attirer tout son Dieu en elle, je l'entends qui lui demande, avec d'inénarrables élans d'amour, de faire passer tout le mystère du sacrifice qu'elle adore et dans les réalités intimes et dans les manifestations publiques de sa propre vie.

VI

Enfin, messieurs, il est une dernière source de sainteté dans l'Église catholique, déjà renfermée implicitement dans le sacrifice dont nous venons de parler, et qui l'explique comme une cause son effet. Cette chose à laquelle il m'est doux de revenir toujours comme au centre de toutes les attractions de ma vie, c'est l'amour de Jésus-Christ,

l'amour passionné du Christ sanctificateur. Si l'Église est sainte, c'est qu'elle est la divine épouse du Christ, et que, comme telle, elle vit de son amour et fait sortir de cet amour les saintetés dont il garde la séve toujours féconde. Quelle éloquence de séraphin, quelle langue de feu, quels accents du ciel il me faudrait en ce moment pour vous dire, dans une parole digne du sujet, ce que l'amour de Jésus-Christ est aux vertus des saints, et ce que l'Église est elle-même à l'amour de Jésus-Christ!

Ce que l'amour de Jésus-Christ est aux vertus des saints? Ah! que n'ai-je ici devant moi le cœur de tous les héros du christianisme, et que ne m'est-il donné de pénétrer avec vous ce mystérieux sanctuaire, où l'amour du Christ fait ses miracles de sainteté qui tiennent en admiration et la terre et le ciel!

Ce que fait pour les vertus des saints l'amour de Jésus-Christ? Ah! je vais vous le dire, ou plutôt vous le rappeler seulement. Il emporte avec lui, transfigurés en lui-même, tous les purs amours, toutes les

saintes passions, toutes les généreuses ambitions. Impossible pour un cœur de graviter autour de ce centre, sans monter de lui-même vers l'idéal de toute perfection, de toute grandeur, de toute beauté, de toute pureté, de toute générosité et de tout héroïsme.

L'amour de Jésus-Christ, mais c'est l'amour du vrai ; c'est l'amour du juste ; c'est l'amour du pur ; c'est l'amour du beau ; c'est l'amour du grand ; c'est l'amour du parfait ; c'est la passion même de toutes les saintetés ; c'est la séve qui produit les saints, ces fruits d'or du ciel que porte le grand arbre catholique arrosé par le sang même de l'amour. L'amour de Jésus-Christ, ah ! c'est l'imitation de Jésus-Christ ; c'est l'idéal même de la sainteté, contemplé par le regard, aimé par le cœur et reproduit, dans les saints, par la main de l'amour. L'amour de Jésus-Christ, considéré dans ses rapports avec la création des chefs-d'œuvre de la sainteté, c'est le peintre, le sculpteur, l'artiste inspiré, qui ne s'élève jamais plus haut, qui n'est jamais plus achevé dans ses œuvres que quand il reproduit, avec ses délicatesses

à la p. 202

infinies et ces touches inimitables, le portrait de ce qu'il aime. L'amour du Christ, enfin, c'est la voie abrégée qui conduit au cœur même de la sainteté, la communion avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Aussi, parcourez, d'un bout de notre histoire à l'autre, la longue galerie de tous nos saints : à travers les miracles de vertus et les prodiges de sainteté, à travers ces impossibilités de la nature et ces sublimes folies de la croix qui remplissent ces vies humainement extravagantes, cherchez le ressort caché qui les explique toutes : vous trouverez partout et en tout l'explosion de cet amour victorieux qui soulève la vie à des hauteurs que la nature ne connaît pas, et que la raison toute seule ne peut pas même soupçonner. Vous trouverez, enfin, que dans ces mille variétés de la vertu, de la sainteté, du sacrifice, de l'héroïsme et de tous les martyres, martyres du cœur, martyres de l'âme, martyres du corps, les saints ont fait et font encore invariablement une même chose : ils aiment Jésus-Christ, encore Jésus-Christ, et toujours Jésus-Christ.

Or, si c'est l'amour de Jésus-Christ qui a la puissance de créer les saintetés, ce qui garde la puissance de passionner les cœurs par l'amour de Jésus-Christ, c'est surtout l'Église catholique. En vain le schisme et l'hérésie voudraient ici contester à l'Église cette gloire séculaire; en vain ils l'accusent de voiler sous un formalisme d'observances accessoires et de pompes arbitraires cette âme vivante du vrai christianisme, l'amour de Jésus-Christ : l'Église garde à jamais le culte sympathique de cet amour qui est sa force et sa vie au dedans, comme il est son ressort dans ses créations visibles et ses combats du dehors; et en même temps qu'elle en garde pour elle-même le culte indéfectible et l'intarissable passion, elle le suscite au cœur de ses enfants, et elle entretient de son souffle ce foyer perpétuel que rien n'y peut éteindre.

Et qui donc, je vous prie, pourrait s'en étonner? L'amour de Jésus-Christ, est-ce que ce n'est pas le fond immuable du culte et de l'adoration catholique? L'amour de Jésus-Christ, est-ce que ce n'est pas en tous et pour tous le fruit substantiel des sacrements de

l'Église catholique? L'amour de Jésus-Christ, est-ce que ce n'est pas l'âme de la parole catholique, le ressort de tous les apostolats catholiques, l'inspiration de tous les martyres catholiques, le signe authentique et le caractère distinctif de tous les saints élevés sur l'autel catholique? L'amour de Jésus-Christ, ah! c'est le cœur même de la divine épouse; c'est le centre rayonnant du véritable christianisme constitué et vivant dans l'Église; c'est le vrai soleil du monde catholique, communiquant aux cœurs héroïques cette chaleur féconde qui fait éclore, au milieu même des corruptions du siècle, la fleur céleste de la sainteté; fleur choisie du jardin de l'époux, offerte sur l'autel par la main de l'épouse; fleur immortelle, qui montrera toute sa beauté en versant tous ses parfums, dans la patrie du ciel, et qui, même sur cette terre de l'exil, déjà laisse voir une beauté qui séduit, et répand un parfum qui enivre d'un enivrement sacré l'élite des cœurs capables de subir son charme sans pareil.

Tel est, en effet, dans les cœurs catholiques, le phénomène charmant que produit

l'amour de Jésus-Christ en y produisant les grandes saintetés; c'est comme un parfum de la patrie respiré dans l'exil, un je ne sais quoi du ciel qui embaume les âmes au sein des corruptions de la terre.

Ah! ces cœurs de saints embaumés par leur propre amour, vous ne les connaissez pas peut-être; mais je les connais, moi; j'en ai appproché quelquefois; j'en ai senti le rayonnement; céleste rayonnement qui me donnait comme un pressentiment du paradis. Et ce cœur des saints, où l'Église catholique cultive la divine fleur de l'amour de Jésus-Christ, était pour moi comme la rose la plus parfumée du jardin de l'Église; rose mystique s'embaumant elle-même, et avec elle tout ce qui l'environne, de ses propres parfums!

Et maintenant je demande : Ce que l'amour du Christ doit faire dans l'Église catholique, en y versant à flots perpétuels la séve de toutes les saintetés, l'a-t-il fait en réalité? Cet amour de Jésus-Christ, si cultivé partout dans l'Église, a-t-il fait germer, éclore et s'épanouir réellement les grandes moissons

de la sainteté? Ici, messieurs, du fond de tous nos siècles chrétiens, tous les saints illustrés par l'amour de Jésus-Christ se lèvent pour répondre; tous les Paul et tous les Xavier, tous les Augustin et tous les Bonaventure, tous les Dominique et tous les François d'Assise, toutes les Thérèse et toutes les Catherine de Sienne; oui, tous ces saints et toutes ces saintes, passionnés par le même amour, se lèvent, couronnés, comme d'un diadème, de l'éclat de leurs mérites, portant dans leurs mains les gerbes brillantes de leurs vertus et les bouquets parfumés de toutes les saintetés écloses de l'amour du Christ sous le souffle de l'Église; ils regardent avec un sourire du ciel cette mère du bel amour, et ils s'écrient : O mère, ô la plus belle et la plus sainte des mères, Église catholique, salut! Nos vertus sont votre ouvrage; nos mérites sont votre gloire; et tous ensemble nous sommes à votre front l'immortelle couronne de la sainteté!

Telles sont, messieurs, les grandes sources de la sainteté que l'Église catholique fait jaillir de son sein dans le sein de notre hu-

manité; telle est son incomparable puissance pour multiplier sur la terre la magnanime légion des saints. Sainte elle-même, la sainteté en essence, elle produit de siècle en siècle des générations qui lui ressemblent. Oh! qu'elles sont belles ces générations sorties du sein toujours fécond de l'épouse immaculée, et quelle auréole de gloire resplendit sur leur front! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate!* Cette génération, le ciel la regarde avec amour; la terre elle-même la voit passer avec admiration; et à la beauté des enfants et à la sainteté dont ils portent le signe on reconnaît l'inviolable beauté et l'inaltérable sainteté de la mère.

Et pourtant il y a des hommes qui passent, sans l'apercevoir, devant cette grande merveille du monde moral. Que dis-je? bien loin de voir briller sur le front de l'immortelle voyageuse cette gloire séculaire, ils lui dénient même l'honneur d'une sainteté vulgaire. Ils ont vu des taches sur son vêtement; ils ont vu des points noirs au fond de ses longs siècles, et ils disent: «Non, l'Église n'est pas sainte.» Ils s'en vont sur toutes les routes

de notre histoire, comptant, avec une satisfaction mal dissimulée, les prêtres, les religieux, les pasteurs, les évêques, les pontifes qui font tache sur le vêtement de cette Église que nous proclamons immaculée. Tout entiers à ces scandales qu'ils grossissent, multiplient et parfois exagèrent jusqu'à l'impossible, ils passent, sans même les apercevoir, devant les miracles de vertus qui brillent comme des flambeaux, d'étape en étape, sur toute la route parcourue par cette mère féconde de toutes les saintetés ; et voilant aux regards des peuples cette longue galerie de saints qui orne et embellit notre histoire, ils disent, en montrant du doigt les quelques points qui se détachent de ce fond lumineux : Vous le voyez bien, cette Église, proclamée sainte par un sacerdoce intéressé, la voilà bien nommée par la voix du moine réformateur : la *grande prostituée!*

Je pourrais vous dire ici, avec un écrivain célèbre : Vues d'une certaine hauteur et des sommets de chaque siècle, disséminées dans une étendue vaste comme le monde et dans une durée longue comme notre vie, ces pré-

varications ressemblent à ces accidents qui, dans un panorama de la nature, disparaissent au regard qui le contemple d'une cime élevée. Mais agrandissez, si vous voulez, ces prévarications qui font scandale à la libre pensée. Eh! qu'importent, vous dirai-je, ici ces quelques taches sur une beauté dont l'éclat se répand sur tant d'espaces et de siècles? Qu'importent, sur tant d'horizons inondés d'une pure lumière, ces quelques points obscurs que votre œil semble seul apercevoir? Ah! nous ne sommes pas tous des saints, dites-vous? Vraiment vous l'avez découvert? Dans deux mille ans de notre histoire vous n'avez pas vu la sainteté partout et en tous, et vous ne pouvez plus croire à la sainteté de l'Église? Les prévarications que vous avez rencontrées, de loin en loin, dans quelques-uns de ses membres souillés au contact des vices qui sont peut-être les vôtres, vous indignent, vous révoltent, vous irritent; et à votre regard voilé par un nuage, la sainteté de l'Église se dérobe tout à fait. O vertueux, il est pourtant une sainteté plus difficile à découvrir que celle de l'Église : c'est la vôtre. Contempteur de l'É-

glise, insulteur de la sainteté même, laissez-moi vous le demander : Où sont vos vertus? où votre sainteté?

Quoi! vous ne voyez pas la sainteté de l'Église? Ah! je comprends; le pur devine et admire le pur; le beau devine et admire le beau: ainsi le saint devine et admire le saint. Ah! vous ne voyez pas la sainteté dans l'Église, et vous vous en glorifiez? Moi, je vous plains, aveugle qui ne voyez pas le soleil. Ah! pour moi, je l'avoue, si j'avais ce malheur de ne pas voir, de ne pas deviner, de ne pas sentir que l'Église est sainte, je me garderais de le dire. Qui ne voit pas le soleil a le regard vicié; qui ne sent pas la sainteté a le cœur corrompu. Vous ne voyez pas la sainteté de l'Église? Eh! qu'importe? Les siècles l'ont vue, et ils l'ont admirée; l'armée des saints a laissé sur eux ses vestiges éclatants. Notre siècle la voit encore; la meilleure part de l'humanité s'incline devant elle, et respire son parfum en baisant la trace de ses pas; et malgré la clameur de l'impiété et le frémissement des passions, il en sera toujours ainsi. Le chef-d'œuvre est là, et l'édifice est

sous vos yeux; chef-d'œuvre divin, édifice miraculeux, où chaque pierre est une vertu, chaque ornement une sainteté, miracle de la richesse et de la beauté morale. A quoi bon le décrire davantage? Le voici qui brille de sa propre splendeur; et il porte un nom que les siècles n'effaceront plus : l'Église, la *sainte* Église catholique, apostolique et romaine!

CINQUIÈME CONFÉRENCE

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE LA CATHOLICITÉ DE L'ÉGLISE

Messieurs,

La religion directrice du monde doit être vivante, parce qu'elle doit donner la vie à l'humanité. Nous avons ajouté : Cette religion doit être sainte, parce qu'elle doit sanctifier l'humanité, et, en créant une élite de saints, élever le niveau général de la moralité et de la pureté humaine.

Or il est une religion qui réalise cet idéal ; sainte en elle-même, elle ouvre à l'humanité, dans son propre sein, les vraies sources de la sainteté. En même temps

qu'elle rayonne la sainteté par sa nature, comme le soleil la chaleur, l'Église a, pour produire la sainteté dans les âmes, et la pureté de sa doctrine morale toujours inviolable, et l'efficacité de ses sacrements qui accroissent ou restaurent la sainteté dans les âmes, et son action hiérarchique, qui n'est autre que le ministère même de la sanctification, et l'adoration du sacrifice, source profonde des grandes saintetés, et, enfin, l'amour de Jésus-Christ, qui produit les saints comme les arbres leurs fruits, tandis qu'il est lui-même produit dans les âmes par la sainte Église catholique.

Ainsi, comme il a paru des religions qui portaient dans leurs entrailles les germes de la corruption et de la décadence morale, par exemple le polythéisme et le mahométisme, l'Église porte dans son sein les sources vives de la sainteté; si bien qu'elle produit et multiplie les saints dans la mesure même où les âmes consentent à se tremper dans ses sources fécondes.

L'Église, malgré les prévarications qui déshonorent un certain nombre de ses

membres, apparaît en elle-même si essentiellement sainte, et ces deux choses, l'Église et la sainteté, sont tellement unies dans la pensée de tous, même dans la pensée des ennemis, que tout ce qui en elle n'est pas saint fait scandale dans l'humanité, et que toute injure faite à la pureté des mœurs, par ses organes officiels, apparaît aux regards de tous, non-seulement comme une contradiction et une inconséquence qui révolte, mais quelque chose comme une monstruosité qui étonne. O sainte Église, ô maternité virginale, ô beauté vraiment immaculée! Il en est ainsi; quand nous cessons d'être saints, nous vos enfants, nous surtout vos prêtres, organes constitués de la sanctification, nous devenons non-seulement des êtres méconnaissables à vos yeux, indignes de vous regarder et surtout de vous servir; nous devenons, devant le monde lui-même, un je ne sais quoi qu'on ne sait comment nommer, et qui, pareil au cadavre dont parle Bossuet, n'a plus de nom dans les langues humaines.

Mais, messieurs, avec la sainteté il faut à la religion, pour remplir sa fonction dans

l'humanité, un autre attribut non moins nécessaire et non moins distinctif que la vitalité et la sainteté. Comme la religion doit être assez sainte par sa nature et par son action pour sanctifier tout ce qui subit son influence, il faut qu'elle soit assez vaste par sa sphère et assez ambitieuse par ses aspirations pour tendre à tout embrasser par sa puissance sanctificatrice. Faite non pour une fraction humaine, mais pour l'humanité, il faut qu'elle soit universelle, et qu'elle joigne à l'honneur de la sainteté et de la vitalité la gloire à elle seule réservée de la *catholicité*. Il faut qu'elle légitime et justifie le nom prodigieux que lui ont donné les apôtres, et que tous les siècles ont ratifié en la nommant, après eux et avec eux, l'Église *catholique*.

Mais pour comprendre comment l'Église porte dignement et divinement cet incomparable nom, il faut se faire de cette catholicité une idée exacte; il faut renverser les barrières étroites où l'ignorance et le préjugé se plaisent trop souvent à l'enfermer; il faut la regarder dans toutes les sphères où elle se

déploie, à partir de la sphère mystérieuse de sa vie intime jusqu'à la sphère supérieure de la vérité, par laquelle elle s'étend jusqu'à Dieu, en passant par les sphères plus visibles de l'espace, du temps et de l'humanité. La catholicité se déployant dans ces cinq sphères, dont l'ensemble peut seul donner sa mesure et faire comprendre sa grandeur, va vous apparaître sous un aspect peut-être nouveau pour plusieurs d'entre vous. Puisse-t-elle être pour tous une de ces apparitions qui transportent l'âme en illuminant la pensée, et puissiez-vous tous vous écrier, dans une lumière victorieuse de toute ombre : C'est la vérité : l'Église seule réalise sur la terre le miracle de la catholicité!

I

La première sphère où la catholicité d'une religion doit se révéler à l'observateur, c'est sa sphère intérieure, c'est sa vie intime elle-même. L'universalité toute matérielle, sans

une constitution intime prédisposant à l'universel et l'appelant comme une vocation, pourrait n'être acceptée que comme un fait fortuit, un événement de hasard, un phénomène sans rapport sensible avec une cause, sans liaison appréciable avec un plan providentiel. L'universalité que nous cherchons doit partir du fond même de la religion appelée à l'universel; elle doit sortir de son âme, de son cœur, de ses entrailles, comme sa fécondité elle-même; elle doit se déployer dans l'univers comme l'arbre dans sa sphère, en vertu d'un principe qui la fait être, d'une loi qui la gouverne, d'une force qui la pousse et d'une vocation qui l'appelle. On doit pouvoir la pressentir dans sa conception, l'entrevoir à travers l'ombre de son berceau, la deviner dans les paroles qui la fondent, dans les éléments qui la constituent et jusque dans le nom qui lui est donné.

En esquissant ces quelques traits que doit offrir la religion créée pour l'universel, qu'ai-je fait autre chose que de vous montrer l'Église prédestinée à conquérir un jour l'empire universel dans l'humanité?

La catholicité, messieurs, est tellement de l'essence de l'Église, elle est tellement son premier principe vital, qu'elle entre jusque dans le mystère de sa conception. De toute éternité Dieu portait en lui l'idée et le plan de la grande cité de Dieu sur la terre. Or la conception de l'Église, dans l'intelligence divine, c'était l'idée d'une société organisée non pour un peuple et pour une race, mais pour tous les siècles. Le but de cet organisme religieux conçu dans la pensée de Dieu, que pouvait-il être, si ce n'est d'appliquer à l'humanité tout entière les mérites du sang réparateur? Pourquoi le salut pour les uns, non pour les autres? Pourquoi des exclus dans le plan de celui qui veut le salut et la rédemption de tous? *Qui vult omnes salvos fieri?* Qui ne voit dès lors que cet organisme social destiné, dans le plan divin, à réaliser l'idée de Dieu réparateur, à savoir le *salut de tous*, devait nécessairement porter en lui-même le germe de l'universalité, comme le chêne de la forêt porte le germe qui le fait se déployer grand et beau dans toute la sphère que la Providence lui prédestine et

que sa vie a besoin d'envahir tout entière? Une religion n'ayant pas la vocation d'aller partout, de marcher toujours et de s'adresser à tous, ne pouvait donc pas réaliser l'idée fondamentale de la réparation, à savoir tous les hommes tombés en un seul, tous les hommes restaurés en un seul; et pour appliquer à tous, partout et toujours, le mystère restaurateur, une seule société organisée pour l'humanité entière.

Pour répondre ici à la conception et à l'idée de l'universel, il fallait la vocation à l'universalité; et voici, en effet, que cette vocation sort des grandes paroles qui ont fait à l'Église sa mission sur la terre : « Allez, « enseignez *toutes* les nations! » *Ite docete omnes gentes!* « Et voici que je suis avec « vous jusqu'à la consommation des siècles! » *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.*

Ah! messieurs, quelles paroles! et dans ces paroles, quelle prophétie de la catholicité de l'Église! Comme si le Sauveur disait aux siens : Allez, enseignez partout; allez, enseignez toujours; et partout et toujours, en-

seignez *tous* les hommes ; et à tous les hommes, partout et toujours, enseignez tout ce que je vous ai confié : *Omnia quæcumque mandavi vobis*. O petite Église, encore enfermée que vous êtes dans vos langes divins, allez, remplissez votre vocation; allez, montrez ce que vous devez être, universelle dans l'espace, universelle dans la durée, universelle dans l'humanité, universelle surtout dans l'enseignement de la vérité; et comme le soleil se lève pour tout éclairer de sa lumière et tout féconder de sa chaleur, ainsi levez-vous sur le monde; allez, et portez *partout*, *toujours* et à *toutes* les âmes le plein et universel rayonnement de la doctrine et de la vérité.

Aussi il parut bien, par les signes qui brillèrent au premier grand jour de l'institution, quel devait être sur la terre l'avenir de cette Église recevant une telle mission. Regardez à son berceau; voyez tous les signes révélateurs qui éclatent au cénacle et tiennent dans l'étonnement Jérusalem tout entière : ce sont les signes de l'universel prêt à se déployer dans l'univers.

Quels signes? demandez-vous. C'est le vent d'abord, le vent qui se précipite et semble apporter sur ses ailes la vie de Dieu tombant du ciel sur la terre; le vent, ce rapide messager qui emporte au loin, par ses souffles propagateurs, la semence des plantes et des fleurs.

Quels signes, demandez-vous encore, éclatent sur ce berceau? Ce sont des langues, *apparuerunt dispartitæ linguæ*; des langues, signes expressifs symbolisant la parole; la parole, qui tend par sa nature même à la conquête de l'universel; la parole, qui porte aux plus lointains rivages, par delà toutes les montagnes, tous les fleuves et tous les océans, la semence des idées, comme le vent la semence des arbres et des fleurs.

Quels signes enfin voyez-vous briller sur ce berceau de l'Église catholique comme signes de la vocation à l'universel? Ah! messieurs, le plus authentique de tous, le feu; car ces langues mystérieuses, sillon ardent de la vie de Dieu descendant sur les apôtres, ce sont des langues de feu, *apparuerunt dispartitæ linguæ tanquam ignis;* tel est le signe

le plus prophétique de la catholicité de cette vie naissante, le feu, essentiellement envahisseur; le feu, qui ne dit jamais : C'est assez; le feu qui est la lumière, le feu qui est la chaleur, le feu qui est la force, et, comme tel, trois fois expansif; le feu, qui brûle toujours et ne s'arrête jamais jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose à dévorer; le feu, l'élément le plus universel dans la création; le feu, qui se fait, par son action plus ou moins visible, mais partout réellement présente, comme une catholicité dans la nature; le feu présage à l'Église naissante sa catholicité dans l'humanité.

Ah! messieurs, jamais signes plus que ces signes ont-ils été ce qu'ils doivent être toujours, c'est-à-dire révélateurs de la nature des choses? Creusez, en effet, au fond le plus intime de ce christianisme naissant. Qu'y a-t-il là, je vous prie, aux yeux des croyants du moins? Mais il y a tous les éléments qui appellent l'expansion et veulent conquérir l'universel, toujours l'universel. Là il y a la vérité, l'amour et la vie, la vérité divine, l'amour divin, la vie divine. Oui, là il y a la

vérité, la vérité qui est comme la lumière, la vérité qui veut se répandre dans le monde des esprits comme la lumière se répand dans le monde des corps. Oui, là il y a l'amour, l'amour qui est comme la chaleur, l'amour qui a l'ambition d'envahir tous les cœurs, comme la vérité a l'ambition d'envahir toutes les intelligences. Oui, là il y a la vie, la vie de Dieu dans l'humanité, la vie qui est comme la séve, et comme la séve éprouve le besoin de circuler dans toute sa sphère. Là enfin, dans cette Église continuant le Verbe incarné, il y a la parole, organe propagateur de ces trois choses envahissantes, la parole vraiment catholique, qui éprouve le besoin de réaliser la grande prophétie : Leur parole sortira de leur bouche pour retentir par toute la terre, *in omnem terram exivit sonus eorum;* et rien ne pourra se dérober au triple envahissement de la lumière, de la chaleur et de la vie portées par cette parole trois fois ambitieuse de l'universel.

O Église catholique, voilà l'idée qui a présidé au mystère de votre conception divine, l'idée de l'universel; voilà la mission qui vous

fut donnée par votre divin fondateur, la mission de l'universel; voilà les signes qui ont brillé au jour de votre merveilleuse naissance, les signes de l'universel; voilà enfin les éléments qui constituent le mystère même de votre vie intime, les éléments de l'universel!

Quoi d'étonnant, dès lors, qu'au moment où vous alliez être baptisée dans le sang de vos premiers enfants, vous ayez reçu au baptême un nom sans pareil, un nom sans précédent, un nom qu'une institution humaine quelconque n'eût jamais osé prendre, un nom qui était à la fois un signe et une prophétie, le signe de votre vie intime et la prophétie de votre publique histoire, alors que les apôtres, avant de se séparer pour conquérir le monde, osèrent vous nommer devant le ciel et la terre, devant le présent et l'avenir, Église catholique? *Ecclesiam catholicam*. Comment à ces douze hommes de néant, hommes sans lettres, sans philosophie, sans science, sans puissance aucune, l'idée seule d'un tel nom a-t-elle pu seulement venir? Mystère! Quelle apparence y avait-il, quelle espérance pouvait-il y avoir que cette religion encore au berceau — et

dans quel berceau ! — pût un jour légitimer un tel nom? Comment, si jeune et si petite, si dénuée de tout prestige humain et de toute force humaine, osait-elle prendre un nom qui eût fait reculer même la puissance et le génie conspirant pour la fondation des plus grandes choses? Et comment se fait-il que nulle autre religion, même en son plein développement et en pleine possession de sa gloire et de sa domination, n'a jamais même songé à se donner un tel nom?

Et pourtant, rien n'est plus certain, ce nom sans second dans l'humanité, l'Église le prend, et elle le prend même avant tout développement, avant son expansion historique et avant son règne public; elle le prend dans l'ombre de son berceau, et, si je le puis dire, du fond même de son néant, et elle le prend dans cette obscurité même de son présent comme un défi qu'elle jette à l'avenir. Oui, dit-elle, du fond même de ce néant d'où elle sort à peine, je me nomme catholique, c'est-à-dire l'universelle; catholique, c'est mon nom, mon nom propre et incommunicable; ainsi m'ont nommée mes apôtres, aussi

obscurs, aussi impuissants, aussi *néant* que moi-même ; ils m'ont baptisée de leur sang ; ils ont dit, autour de mon berceau, le grand mot de mon avenir : *Ecclesiam catholicam !* Et ce nom, signe authentique de cette vie divine que je sens tressaillir dans mon sein, ce nom pour moi est plus qu'un nom ; c'est une prophétie ; c'est l'infaillible prophétie de mon avenir. Ce nom invincible, on essayera de me l'arracher ; il sera plus fort que tout. En vain l'erreur, en vain les hérésies, en vain les révolutions organiseront contre ce nom une conspiration permanente ; il demeurera de siècle en siècle, pour être la justification de mon passé, comme il est aujourd'hui la garantie de mon avenir, et partout et toujours la démonstration publique de mon incomparable histoire.

Ainsi tout, dans l'Église, même en faisant abstraction de son histoire, révèle la religion née pour l'universel, appelée à devenir et à se faire au dehors ce qu'elle est au dedans, la religion vraiment digne de guider le monde, parce qu'elle sera catholique.

Et maintenant, messieurs, regardons dans

l'histoire, et, sans craindre ses démentis apparents, disons hardiment : La catholicité n'est pas seulement dans l'Église une idée, une conception, un nom, une ambition ; c'est un fait. L'universalité a été montrée d'avance à tous les horizons de l'avenir ; l'avenir est devenu l'histoire. La voix du fait a répondu à la voix de la prophétie, et la catholicité, en possession du monde et en pleine lumière de l'histoire, crie partout : Me voici, je suis l'*universelle*.

Mais ici, je le sais, se rencontre devant nous une difficulté qui s'estime invincible. — Où donc est-elle votre universalité? Parcourez l'univers. Que de frontières religieuses, que de cultes multiples, que de temples divers! Que de rivages encore où la catholicité n'a pas posé le pied! que de déserts encore qui n'ont pas entendu sa voix! que de peuples encore où jamais n'a retenti son nom! Et puis, même en face de cette religion qui prend comme sa propriété ce nom ambitieux, que de religions qui, par leur étendue, semblent vous disputer l'honneur de l'universel, et donner à votre catholicité des démentis éclatants!

Cette difficulté, qui, peut-être, offusque parmi vous plus d'un esprit prévenu par elle, disparaît vite, si l'on se fait de la catholicité historique une idée exacte. Il est évident, messieurs, que la catholicité, à tous les instants de sa vie, ne peut être acceptée comme un fait matériel en équation parfaite avec la triple étendue de l'espace, du temps et de l'humanité. Qui oserait dire que, pour justifier son nom, dès le lendemain de la Pentecôte, l'Église devait être en possession intégrale des espaces, des siècles et des peuples? Lorsque les apôtres, avant de se séparer pour prendre du monde une possession effective, proclamaient dans le symbole l'*Église catholique*, qui croira que les apôtres entendaient proclamer la catholicité comme un fait accompli? Et le Christ, dans sa prise de possession du monde, se devait-il à lui-même de multiplier à ce point le miracle que, du jour au lendemain, une universalité qui devait avoir des hommes pour instruments, la terre pour théâtre et les siècles pour durée, dût se révéler comme un fait instantané? Qui ne voit où pousserait ici, de

conséquence en conséquence, une exigence que rien ne justifie? Manifestement, le plan conçu dans l'idée de Dieu emportait un développement, et tout développement dans l'espace, dans le temps et dans l'humanité, est, sous ce triple aspect, essentiellement successif; et volontiers je dirais ici avec un libre penseur : « Le temps est le *coefficient* de toute chose qui se développe dans l'espace et la durée. »

Le contraire aboutirait à l'absurde multiplié par l'absurde; car, pour donner raison à ces exigences superbes du génie de l'objection, il faudrait que Dieu prît l'étrange résolution de se passer du temps, de l'espace et de l'humanité, en tout ce qu'il fait dans le temps, l'espace et l'humanité.

Vous le voyez, messieurs, ce que la raison ici peut exiger se réduit précisément aux proportions du fait tel qu'il s'accomplit et se produit dans l'histoire : une catholicité en puissance, se développant dans le fait, devenant de plus en plus l'histoire, gardant de siècle en siècle, avec une plénitude morale, la tendance à l'universalité et la force indé-

fectible de la conquérir toujours, et la conquérant, en effet, toujours davantage ; « Église « toujours répandue et toujours prête à se « répandre », selon la belle remarque d'un auteur ; toujours étendue et indéfiniment extensible dans les trois sphères de l'espace, du temps et des âmes ; toujours en possession de lieux, de siècles et d'hommes déjà conquis, mais toujours conquérante d'espaces, de temps et de peuples nouveaux.

En un mot, messieurs, une catholicité vivante et se dilatant, comme la vie, par un progrès lent, insensible quelquefois, mais réel toujours ; la vie même de l'unité se déployant dans ce triple empire de l'universel, et la catholicité intime, qui est de l'essence de l'Église, faisant sans cesse au dehors son expansion nécessaire et, si je le puis dire, son explosion spontanée : voilà, messieurs, en quoi gît le mystère de la vraie catholicité ; et celle-ci, il n'est pas difficile de vous en montrer le fait resplendissant sur les hauteurs de l'histoire.

II

Et d'abord, voici un fait qui frappe par son évidence; c'est la catholicité dans l'*espace*, l'universalité morale de fait jointe à un mouvement d'universelle expansion.

Encore couchée comme un enfant dans son berceau, l'Église abrégée dans douze hommes laisse éclater ce besoin d'envahissement, cette passion de la catholicité qui doit être le besoin et la passion de toute sa vie. Voyez plutôt. Déjà son regard s'étend pour mesurer la terre, et son cœur s'ouvre pour l'embrasser. Il avait été dit à ces hommes de rien : « Vous irez non-seulement « jusque dans la Samarie et jusqu'aux confins « de la Judée ; vous irez jusqu'aux extrémités « du monde, et partout vous serez mes té- « moins. » Aussi, voyez ce qui arrive. A peine la vie de Dieu était tombée dans le cœur de ces douze hommes, que ce cœur s'ouvre à des ambitions de conquêtes telles

qu'on n'en avait jamais vu dans l'humanité, non-seulement dans de tels hommes, mais dans les hommes même les plus ambitieux par leur nature et les mieux préparés, par leur puissance et par la faveur des événements, à la conquête du monde. Vous diriez une force irrésistible qui pousse du dedans au dehors cette vie miraculeuse ; vous diriez une voix divine qui crie du fond de ces cœurs : *Fac mihi spatium!* Portes de l'espace, ouvrez-vous ; laissez passer la vie qui a le besoin et le devoir d'aller partout, à l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion ; laissez-la marcher ; que dis-je? laissez-la courir, voler et se répandre de distance en distance, avec la rapidité de l'étincelle électrique.

Voyez-la, en effet, courir et voler par le monde, cette vie nouvelle, impatiente de la limite comme le souffle de la vapeur, prête à dévorer l'espace, et frémissant de sa captivité tant qu'elle n'aura pas pris de la terre une possession absolue. L'empire romain, tout à coup, s'aperçoit que quelque chose d'inconnu l'envahit et le pénètre de toutes parts ; c'est comme un sang nouveau qu'il croit

sentir circuler dans ce vaste corps dont les membres allaient toucher à tous les bouts du monde civilisé. Et quelques siècles sont à peine passés, que cette vie, qui n'a pour elle ni une impulsion humaine, ni un ressort humain quelconque, a fait le tour du monde alors connu. Ah! cette vie, elle avait pris, pour s'étendre, mieux que les ailes de l'aigle; elle avait pris les ailes de la vérité et de l'amour; elle avait volé d'un vol si rapide et en même temps si universel, que bientôt, de tous les sommets du monde on put l'apercevoir. Et j'entends ses docteurs qui, il y a quinze siècles, déjà acclamaient la prodigieuse étendue de cette vie, et déjà proclamaient comme un fait public non-seulement l'existence et la vitalité, mais la catholicité de cette Église qui portait ce nom sublime et déjà réalisait son nom. J'entends saint Augustin qui publie le grand fait : « L'Église, dit-il, s'élève et s'étend dans tout « l'univers, et elle ne cessera de s'étendre « jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul lieu où « ne se trouve l'Église de Jésus-Christ. » Que dis-je? bien avant Augustin, j'entends saint

Irénée, dans son enthousiasme, saluant la vie catholique déjà florissante sous tous les cieux et sur tous les rivages alors connus.

Je ne démontre pas, en ce moment, le miracle qui éclate en ce phénomène. Je constate un fait, l'explosion de la force catholique, cette force intime de l'Église se manifestant, elle-même par elle-même, dans une catholicité réelle, et cette marche conquérante devenue l'universelle conquête.

Et remarquez-le bien, messieurs, cette marche ne s'arrêtera pas. En se voyant devenue tout à coup aussi large, plus large que l'empire, cette vie eût pu dire, ce semble : Arrêtons-nous ; nous n'irons pas plus loin. Ah ! sans doute, pour une vie humaine, c'était assez ; pour la vie divine, c'était trop peu ; il lui fallait le monde, et tout grand qu'il fût, l'empire n'était pas à la mesure du monde. Aussi, voyez comme à tous les avant-postes de la catholicité déjà faite, la vie catholique, toujours plus ambitieuse de l'espace, frémit entre les frontières de l'empire, et partout s'écrie : « En avant. » Au milieu de cet immense chaos des invasions barbares, dans ce

va-et-vient des grandes armées, dans ce flux et ce reflux de peuples qui de tous côtés débordent par-dessus les frontières de l'empire, la catholicité est plus ambitieuse et plus envahissante que ne le sont les barbares eux-mêmes. Ceux-ci envahissent les corps; elle envahit les âmes. A mesure que le flot montant des barbaries vient déborder sur l'empire, portant partout le massacre et la mort, la vie catholique déborde de l'empire à travers toutes les barbaries, portant partout la lumière et l'amour; et dans cette phase tourmentée de la vie catholique, rien n'est curieux comme de voir, par delà les frontières de la civilisation contemporaine, cette légion de conquérants que je ne puis même nommer, la croix dans leur main et le nom du Christ sur leurs lèvres, courant de peuple en peuple, de race en race, de barbarie en barbarie, porter dans les ténèbres et les glaçons du Nord la divine lumière de la vérité et le feu sacré de l'amour.

Et plus tard, lorsque l'Europe, traversée en tout sens par des souffles orageux, s'ébranlera par des secousses inouïes, et verra

devant elle s'ouvrir des horizons nouveaux, la catholicité, refoulée au dedans par les violences de l'erreur et des passions, prendra vers les régions les plus lointaines un gigantesque essor. On la verra, cette vie, pressant ses barrières pour trouver une issue, se précipiter par toutes les voies ouvertes, comme l'air précipite dans le vide qu'il rencontre sa force comprimée; elle volera sur la proue des navires des Christophe Colomb et des Vasco de Gama, plus hardie que les plus hardis des navigateurs, et mille fois plus ambitieuse de voir se lever devant elle des rivages inconnus et des mondes inexplorés. Et tous les Pauls et tous les Xaviers de ce temps-là s'élanceront sur les navires de l'Espagne et du Portugal, et bientôt de la France, pour conquérir à la vie catholique une province, un royaume ou un monde de plus. Si bien que les grands coups qui ont frappé en Europe la vie catholique ne feront que la faire refluer, comme une mer qui peut se déplacer, mais qui ne peut tarir, jusqu'aux extrêmes limites de l'Asie. Et la Chine, et le Japon, et les Indes, et Madagascar, sans parler du

reste, verront en tressaillant la vie catholique battre leurs rivages. La catholicité, qu'on croyait anéan ie, éclatera partout avec une explosion inouïe, et fera sous tous les cieux fleurir des Églises nouvelles.

Et aujourd'hui, si vous doutez encore des catholiques ambitions de cette vie sans pareille, je vous dirai : Prenez en main la carte du monde; suivez du regard et marquez du doigt, aux frontières les plus reculées, tous les postes occupés par tous les vaillants pionniers de la vie catholique, héroïques soldats de la grande armée de nos missions étrangères; et dites, si vous voulez, que la catholicité s'arrête, qu'elle a trouvé, avec ses colonnes d'Hercule, le *nec-plus-ultra* de sa propagation.

Ah! voici bien surtout ce qui, dans l'Église catholique, atteste, au dix-neuvième siècle comme dans tous les siècles, l'invincible besoin et la vocation divine d'être ce qu'elle se nomme, c'est-à-dire universelle. A l'heure où je vous parle, debout aux plus lointains rivages, l'Église, par les voix de ses mille héros travaillant à reculer les limites de son

royaume, crie à tous les vents du ciel : « Plus loin, encore plus loin. » Comme Alexandre, insatiable de conquêtes, mais, mieux que lui, sûre de conquérir toujours davantage, même après avoir étendu, comme nulle religion ne le fit jamais, le cercle de ses conquêtes, elle regarde et elle aspire *au delà*. Oui, tendre toujours au delà, appeler dans le vrai royaume du Christ, c'est-à-dire dans son propre sein, encore des cités, encore des provinces, encore des royaumes, encore des mondes : c'est ce qu'a toujours fait l'Église, et c'est ce qu'elle fait encore aujourd'hui et plus que jamais. Tandis que partout l'anticatholicisme travaille à la déraciner de la vieille Europe, et l'attaque — avec quel acharnement, vous le savez, — l'Église fait ces deux choses prodigieuses : elle résiste en Europe et elle s'étend au delà. Au delà, c'est sa devise ; au delà, c'est son ambition ; l'Église, dans le sens le plus vrai, c'est la religion de l'*au delà*.

Et ce qu'il faut ici remarquer, dans cette prise de possession de l'espace, ce n'est pas la matérialité pure du fait, c'est-à-dire la

réelle expansion dans l'étendue. Ce qui est surtout digne d'être médité, c'est, dans cette réelle possession de l'espace, l'universelle aptitude pour embrasser tout ce qui est dans l'espace, tous les climats, toutes les races, toutes les natiolités, sans s'arrêter à tel climat, à telle race, à telle nationalité, et sans rien exclure de son sein maternel et de son action régénératrice.

Les autres religions ressemblent à certaines plantes qui n'ont qu'un sol pour germer, un ciel pour fleurir, un soleil pour mûrir; hors de ce sol, loin de ce ciel, privées de ce soleil, elles languissent aujourd'hui et elles meurent demain. Pourquoi notre vie peut-elle germer en tout sol, fleurir sous tous les cieux et mûrir à tout soleil ? Ah ! messieurs, pour cette raison bien simple : c'est que Dieu l'a créée catholique, et qu'il lui a donné le tempérament de la catholicité, la puissance de vivre partout, parce qu'elle a la vocation et l'obligation d'aller partout. Toute longitude et toute latitude est la patrie de la catholicité ; partout elle trouve son sol, son ciel et son soleil.

Les autres religions semblent porter le signe de telle race et le caractère de telle zone de l'humanité. Il est des religions prodigieuses par leur étendue, et qui, depuis trois mille ans de règne exclusif sur les vastes peuples de l'Asie, n'ont pu parvenir encore à se faire en Europe un seul sectateur de leur culte, un seul adorateur de leur Dieu. Pourquoi notre vie a-t-elle la puissance d'entrer dans l'âme et le cœur de toutes les races humaines, sans distinction aucune? Pourquoi, surtout, sait-elle faire sortir de toutes ces natures si diverses d'origine, de langage, de couleur et de sang, la même beauté de mœurs, les mêmes fleurs de vertus, les mêmes fruits de sainteté? Pourquoi? Parce qu'elle est la vie catholique, et comme telle appelée à transformer toutes les races dans la grande vie d'un même Christ.

Il est enfin des religions qui portent le nom et marchent sous le drapeau d'un même peuple. Une nation se lève et dit : J'ai mon dogme à moi, mon culte à moi, ma religion à moi. La religion, c'est moi, moi l'An-

gleterre, moi la Russie, moi la Prusse, moi la Suède. Et pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi une religion se proclame-t-elle nationale? Parce qu'elle n'est pas catholique, c'est-à-dire universelle; parce qu'elle est un fragment, non un tout, une pierre détachée par la main de l'homme, non un édifice fondé par la main de Dieu; parce qu'elle n'est pas le grand arbre, mais un rameau séparé. Le jour où Constantinople a dit : Le christianisme, c'est moi; le jour où l'Angleterre a dit : Le christianisme, c'est moi; le jour où Saint-Pétersbourg a dit : Le christianisme, c'est moi : ce jour-là, l'honneur de la catholicité, la gloire de l'universel se sont enfuis de ces grands empires; eux-mêmes se proclamaient fragments, fragments énormes, si vous voulez, mais enfin fragments. Et pourquoi l'Église dont nous sommes les fils n'aura-t-elle jamais dans l'humanité cette souveraine humiliation, se proclamer *nationale?* Pourquoi repoussera-t-elle partout et toujours un nom d'homme, de cité ou de peuple? Parce qu'elle se sent catholique, c'est-à-dire universelle, et que jamais le prestige du

plus grand des peuples ni la puissance de la plus grande épée ne lui fera abdiquer avec son nom l'honneur qui est le sien, l'honneur de l'universalité.

III

Ainsi, messieurs, l'Église possédant réellement l'espace, l'envahissant toujours, et toujours aspirant à l'envahir davantage, et partout en rapport efficace avec tout ce que renferme l'espace : telle est la seconde sphère où la catholicité se déploie. Et voici la troisième : être, par sa durée, en possession des temps et en rapport efficace avec tous les temps qu'embrasse sa durée.

Manifestement, la même raison qui demande que l'Église soit en rapport efficace avec tous les espaces, exige qu'elle soit en rapport également efficace avec tous les temps. La religion que nous cherchons, c'est l'institutrice que Dieu a créée tout exprès pour élever l'humanité, comme une mère son en-

fant. Dès lors il faut que cette religion l'accompagne toujours, et toujours, comme une mère, la porte dans ses bras ou marche devant elle pour guider tout ensemble et encourager ses pas. Mais qui aura tout à la fois et cette prétention et cette puissance? Ah! messieurs, répondre et suffire à tous les temps, être de tous les âges de l'humanité, et toujours répondre aux besoins de l'humanité, c'est une étrange ambition; et pourtant c'est la miraculeuse histoire de l'Église.

Prenez-la, cette Église, en pleine lumière de son histoire, en pleine possession de son présent. La voilà telle que je l'ai montrée sous vos regards, attaquée, mais debout; toujours assaillie, mais toujours vivante. Depuis bientôt deux mille ans, pas un jour, pas une heure qui ait interrompu sa pleine possession de l'humanité. Depuis le premier jour de cette existence deux fois millénaire, pas une génération qui ne l'ait vue; car elle est toujours et partout visible; sa visibilité est le nécessaire rayonnement de sa catholicité; ce qui est partout et toujours ne pouvant pas n'être pas vu. Parcourez à vol d'aigle les

sommets de l'histoire : depuis qu'une religion s'est rencontrée ornée de cet incomparable nom, *Église catholique*, si vous le pouvez, trouvez, dans le tissu si serré et si brillant de ses jours, un seul fil qui se rompt. Dans cette présence visible et dans cette action efficace de l'Église au sein de l'humanité, cherchez une lacune, un vide, un quart d'heure d'interruption, une solution de continuité quelconque. Il n'y en a pas. De Pie IX à saint Pierre, suivez la longue et magnifique chaîne de la papauté; cherchez un anneau qui se brise. Vous ne le trouverez pas. Grande image ou plutôt grande réalité de la catholicité dans le temps !

Remontez enfin, d'étape en étape, au point de départ de cette voyageuse du temps, c'est-à-dire au commencement de ce long présent de deux mille ans.

Vous voilà à Bethléem; vous voilà devant cette crèche qui porte, avec l'enfant Dieu, le christianisme abrégé, ou plutôt vous voilà au sommet du Calvaire, la plus haute cime de l'histoire de l'Église et de l'histoire du monde, ce qu'on nomme bien le point de

jonction des deux versants de l'histoire. Je monte avec vous à ce sommet sublime; de là je regarde dans le passé, à travers quatre mille ans, jusqu'aux portes fermées de l'Éden primitif; et voici que ce magnifique présent de l'Église ne m'apparaît que comme le prolongement et la consommation de son passé, et que toute cette histoire n'est que le splendide accomplissement de la prophétie. J'entends les grandes voix des prophètes; toutes les voix se font écho de siècle en siècle; toutes annoncent l'avénement de l'Église universelle; et David, et Isaïe, et Jérémie, et Daniel, et Malachie saluent, dans le lointain de l'histoire des peuples nouveaux, le royaume universel, l'empire universel, l'institution universelle. La synagogue la prépare, la Bible la prophétise, tout le peuple de Dieu la figure et l'annonce. La catholicité remplit le monde de sa prophétie avant de le remplir de son histoire.

Ainsi de siècle en siècle, du haut du Calvaire jusqu'au berceau du monde, vous suivez le sillon éclatant des lumières qui la montrent, et vous entendez, d'échos en échos, le

chœur de toutes les voix qui prophétisent son avénement, exaltent sa gloire et acclament dans l'humanité son règne universel.

Il y a donc une présence de l'Église catholique même de l'autre côté du Calvaire. De l'Éden au Golgotha, on la voit venir dans des routes pleines de lumières prophétiques et à travers des événements pleins d'images et de réalités figuratives. Et je ne suis pas étonné de voir aujourd'hui nos grands historiens de la catholicité commencer au berceau du genre humain l'histoire de l'Église universelle. Et, à vrai dire, si son berceau proprement dit est à Bethléem, au Calvaire ou au cénacle, sa généalogie remonte, comme celle du Christ lui-même, de patriarche en patriarche, jusqu'à la naissance de l'humanité. Adam et Ève, dans leur gloire et surtout dans leur chute, prophétisent l'immortelle union de la nouvelle Ève et du nouvel Adam, père et mère du siècle futur; et Dieu lui-même la montre de loin par l'étonnante parole qui prophétise dans le désastre de la chute le mystère de la réparation.

Ainsi, comme de ce côté du Calvaire il n'y

a pas de solution à l'histoire qui raconte l'universelle, de l'autre côté du Calvaire il n'y a pas de solution à la prophétie qui l'annonce. Et tandis que, vue dans son passé, elle a pour elle quatre mille ans de prophétie, et dans son présent près de vingt siècles d'histoire, elle vit et se soutient par une parole qui ouvre devant elle les longs siècles de son avenir; horizons indéfinis qui reculent devant ses yeux à mesure qu'elle avance, et qui n'ont d'autre limite que la limite posée aux siècles eux-mêmes par le maître du temps et de l'éternité : « Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Parole doublement miraculeuse; prodigieuse prophétie annonçant une telle histoire, prodigieuse histoire justifiant une telle prophétie, et l'une et l'autre ouvrant devant l'Église les perspectives d'un tel avenir : *Ecce ego vobis cum sum usque ad consummationem sæculi.*

Ainsi l'Église était hier, elle est aujourd'hui, elle sera demain, et dans tous les siècles, comme le Christ lui-même; elle sera jusqu'à la fin ce que le Christ l'a faite au commencement, catholique dans le *temps*

comme dans l'espace, dans la durée comme dans l'étendue. Et cette catholicité des siècles devenus sa possession terrestre ne quittera son long combat du temps que pour entrer en triomphe dans son éternité, et réaliser là-haut, par la consommation de tous les saints, la catholicité triomphante dans un jour sans déclin, à la lumière d'un soleil qui ne se couchera plus.

Et ce qu'il faut surtout ici remarquer, c'est qu'en même temps que l'Église a la puissance d'être dans tous les siècles, elle a la puissance plus merveilleuse encore de s'adapter à chaque siècle, et de répondre dans chaque siècle à chacun de ses besoins.

Cette prodigieuse élasticité d'action dans l'immutabilité de son dogme et de son institution, cette extensibilité indéfinie qui, sans briser le cadre inflexible de l'un et de l'autre, lui permet de se mettre au niveau de toutes les situations et à la mesure de tous les besoins légitimes que les siècles apportent avec eux en passant devant elle, est le signe le plus divinement authentique de la vraie catholicité. Cette puissance manifeste de de-

meurer en communion efficace avec l'humanité de chaque siècle, et de se mettre en relation effective avec toutes les générations qui se succèdent sans se ressembler, et se posent devant l'Église toujours ancienne avec des aspirations, des exigences et souvent des misères toujours nouvelles, en un mot, la perpétuité dans la suffisance et la permanence dans l'actualité : tel est le signe éclatant, telle est l'essence constitutive d'une religion vraiment catholique; et c'est la condition absolument nécessaire de la religion directrice de l'humanité et institutrice des générations humaines. Vous n'êtes que pour un siècle, pour une époque, pour une phase de l'humanité; retirez-vous. Vous n'êtes pas en permanence d'efficacité et d'actualité; retirez-vous. Exclusive et partielle dans le temps, comme d'autres le sont dans l'espace, vous êtes un fragment, vous aussi; vous n'avez pas le signe de la vraie catholicité.

Aussi, ce que l'adversaire en tous temps, et aujourd'hui en particulier, essaye surtout de dénier à l'Église catholique, c'est cela même, c'est la permanence de son actualité,

c'est la perpétuité de sa suffisance pour répondre aux besoins, aux aspirations et aux exigences de l'humanité nouvelle. — Église et religion du passé, oui ; Église et religion du présent, soit ; Église et religion de l'avenir, non; non, jamais plus cette religion du passé ne s'élèvera à la hauteur de l'avenir, et jamais plus elle ne sera au niveau de ses besoins. Arrière la religion qui ne comprend plus le siècle et que le siècle ne comprend plus ; arrière la religion qui excommunie la société moderne de ses dogmes anciens, et que la société moderne excommunie de ses progrès nouveaux. — Ainsi on proclame l'antagonisme de l'Église ancienne avec l'humanité nouvelle ; on décide son insuffisance intellectuelle, scientifique, sociale, sociale surtout ; on organise contre elle l'universalité de la proscription et de l'excommunication ; on appelle sur sa tête, couronnée de la majesté de tant de siècles et de la gloire de tant de bienfaits, l'ostracisme de l'opinion et l'irrévocable anathème du suffrage universel ; on pose devant elle le *nec-plus-ultra* de sa suffisance aux besoins nouveaux de l'humanité,

et on lui dit : C'est assez, vous n'irez pas plus loin; laissez à un autre christianisme que le vôtre la mission de guider l'humanité dans ses voies.

Ainsi on pose à la catholicité de l'Église des barrières dans le temps, des frontières dans la durée.

Que fait l'Église catholique en entendant ces discours de l'ingratitude et de l'injustice retentissant dans le vent du siècle? Elle sourit du sourire des immortelles, et elle dit : Nous allons voir. Elle passe majestueuse et sereine comme une fille de l'éternité; et prenant dans ses bras maternels, comme un enfant de l'exil, l'humanité du présent ainsi que l'humanité du passé, elle la retient sur son cœur toujours vivant et toujours aimant; elle la couvre de ses bienfaits, de ses dévouements et de ses sacrifices; elle lui ouvre au plus intime d'elle-même des sources toujours plus profondes de lumière et d'amour; elle révèle au grand jour, pour secourir toutes les misères et répondre à tous les besoins, des ressources qu'on ne lui connaissait pas encore. Continuant vers l'avenir, de bienfaits

en bienfaits, sa marche catholique, elle traverse d'un pied léger, mais avec une force invincible, tous les régimes qui gouvernent les sociétés et toutes les situations qui lui sont faites dans l'humanité, la persécution, la protection, la liberté, et elle y fait éclater aujourd'hui comme hier son indéfectible puissance et son immortelle actualité.

Ainsi l'Église montre, pour suffire à tous les temps comme à tous les espaces, une aptitude qui ne se dément jamais. Emportant toujours avec elle, du présent dans l'avenir, son indéfectible actualité, elle démontre qu'elle a, dans le temps comme dans l'espace, la vocation de la catholicité ; et elle dit, en se déployant dans ces deux sphères qui s'embrassent l'une l'autre : « Je suis l'universelle. »

IV

Nous pourrions nous arrêter ici. La catholicité historique de l'Église éclate dans ces deux grandes dimensions partout et toujours

visibles : universalité dans l'espace, universalité dans le temps. Mais ces deux universalités se complètent par une autre moins visible peut-être aux regards de la multitude, mais plus intéressante et plus démonstrative pour les hommes graves et les esprits méditatifs : je veux dire l'universalité dans l'*humanité*. Ici apparaît la quatrième sphère où se déploie la catholicité, et que j'appelle la sphère des âmes. Voici, en effet, dans l'Église une catholicité que vous ne remarquez pas assez : voici la religion qui parle à toutes les âmes et saisit toutes les âmes; voici la religion qui dans toutes les âmes saisit et gouverne toutes les facultés.

Ce qu'il faut bien remarquer ici, en effet, tout d'abord, c'est que la religion, pour remplir sa fonction suprême et atteindre son but sublime, doit pouvoir, dans tous les espaces et dans tous les temps, embrasser toutes les âmes. Enseigner toutes les âmes, éclairer toutes les âmes, gouverner toutes les âmes, régénérer toutes les âmes, est-ce que vous ne comprenez pas, messieurs, que là doit être la première et dernière ambition de la

religion appelée à marcher à la tête de l'humanité comme une divine impératrice, ou à la tenir dans ses bras comme une tendre mère et une divine institutrice? Quoi! pas une âme qu'elle ne doive avoir l'ambition de soumettre à son maternel empire? Non, pas une! Et pourquoi une âme, une seule, serait-elle exclue de cette maternité universelle et de cette royauté sans limite créée tout exprès pour le gouvernement des âmes? Pourquoi une seule âme excommuniée par cette religion dont toute la raison d'exister sur la terre est l'universelle communion des âmes?

Regardez en dehors de l'Église catholique; où donc la trouvez-vous cette doctrine, cette institution, cette Église, cette religion qui est pour toutes les âmes? Ne parlons pas des philosophies; elles sont pour une élite d'âmes, c'est-à-dire pour un groupe imperceptible et comme un infiniment petit dans la grande masse humaine. Ne parlons que des religions, des institutions religieuses, des communions religieuses. Les religions de l'extrême Orient sont pour des castes, et

les religions de l'Occident sont pour des catégories humaines, des gouvernements humains, non pour l'humanité. Pour qui le protestantisme, avec ses groupes multiformes et ses fractionnements indéfinis? Le protestantisme, fidèle à son principe, n'est pas et ne peut pas être populaire; l'universalité des âmes lui échappe. Qui a pu croire et qui osera dire qu'un système religieux qui pose comme un principe et impose comme une loi l'examen rigoureusement individuel des mystères les plus profonds et des textes les plus obscurs, puisse jamais devenir la religion de toutes les âmes et le gouvernement universel de tous les esprits?

Ah! pour enseigner toutes les âmes et pour être comprise de toutes les âmes, il n'y a vraiment que vous, ô Église catholique, vous la vraie mère universelle, vous dont la maternité a quelque chose de la largeur de l'amour et de la paternité de Dieu, vous qui êtes pour toutes les âmes comme le soleil est pour toutes les plantes. Oui, toutes les âmes, les plus grandes et les plus petites, âmes de savants et âmes d'ignorants, âmes de riches et

âmes de pauvres, âmes de rois et âmes de pâtres, se rencontrent et s'embrassent en vous, éclairées de la même vérité dans le fraternel honneur d'une même et sublime égalité. Telle est, en effet, la divine originalité de votre dogme et de votre enseignement, qu'ils s'élèvent jusqu'à la hauteur du génie en demeurant au niveau de l'intelligence populaire. Comme tout ce qui est divinement universel, ils touchent à ce qu'il y a de plus haut, sans se dérober à ce qu'il y a de plus bas; pareils à la lumière du soleil, qui inonde à la fois de ses flots et le chêne des plus hautes montagnes et la plus humble fleur des champs, embellis et fécondés par les mêmes rayons. Action vraiment catholique de la vérité divine sur les âmes humaines, s'étendant si bien d'une extrémité à l'autre du monde des intelligences, que le même homme sent sur lui et en lui cette catholicité de la vérité qui l'enveloppe de toutes parts ; si bien que Bossuet, l'aigle de la pensée catholique, même aux plus hautes cimes où monte son génie, se retrouve dans la simplicité de l'enfance, et que l'enfance, dans sa simplicité, s'élève comme

Bossuet, s'illumine au même soleil et boit les mêmes clartés.

Ah! messieurs, parler à toutes les âmes, être compris de toutes les âmes, illuminer également toutes les âmes, quel signe de catholicité et quelle démonstration de suffisance pour guider toute l'humanité! Mais il y a pourtant ici quelque chose de plus remarquable et de plus universel encore, et que je ne puis qu'indiquer en passant : dans toutes les âmes, atteindre, saisir et maîtriser, par la plus suave domination, toutes les puissances et toutes les facultés, toute l'intelligence par la puissance de la doctrine, tout le cœur par la puissance de l'amour, toute la volonté par la puissance de l'autorité, toute l'imagination par la puissance de l'art et de la beauté, tous les sens eux-mêmes par la pompe du culte et le glaive de l'austérité, tout l'homme enfin par la puissance incomparable de son universalité. Ainsi se déploie au sein de l'humanité, comme dans sa quatrième sphère, la catholicité de l'Église.

V

Enfin, messieurs, pour toucher au dernier sommet de mon sujet, j'ai besoin de vous dire qu'il est une sphère supérieure où la catholicité brille de son suprême éclat; c'est la sphère rayonnante de la vérité elle-même. Dans tous les espaces, dans tous les temps, à toutes les âmes enseigner *toute* la vérité, *omnem veritatem* : tel est l'idéal de la religion illuminatrice de l'humanité entière.

L'humanité, en effet, n'a pas soif seulement de telle ou telle vérité; elle a soif de la vérité; et pour vivre de sa vie pleine, il la lui faut tout entière, toute la vérité philosophique, toute la vérité morale, toute la vérité sociale, toute la vérité religieuse. Ce qui ne lui donne qu'une part de la vérité la déshérite, la mutile, la blesse et, plus ou moins, la condamne au rachitisme de la vie. Les grandes fleurs de la terre ne croissent et ne s'épanouissent que sous les pleins rayonnements de leur

soleil; l'humanité, la plus belle et la plus grande fleur de la création, n'a toute sa grandeur et toute sa beauté que sous les rayonnements de la vérité pleine.

Or l'Église seule offre ce rayonnement total de la vérité intégrale, de la vérité vraiment catholique; elle embrasse tout entière la sphère de la vérité dogmatique, morale et religieuse. L'Église catholique, c'est l'universalité de l'affirmation; c'est la catholicité du vrai. Chaque philosophie, chaque système, chaque religion affirme quelque chose, si elle n'est l'absolue négation; l'Église affirme *tout*, toute la vérité dogmatique, toute la vérité morale, toute la vérité sociale, toute la vérité religieuse. Comme son divin fondateur, elle a la plénitude de la vérité, parce qu'elle est le Christ lui-même parlant dans l'humanité et redisant partout, toujours et à tous : *Ego sum veritas;* je suis la vérité, non pas une portion de la vérité, mais la vérité, toute la vérité; car je suis le Verbe, c'est-à-dire la raison de Dieu se révélant aux âmes humaines. Tout ce qui n'est pas elle, nie ou retranche quelque chose; elle ne nie et ne

retranche rien. Tout ce qui n'est pas elle est fragment; elle seule est l'édifice, tout l'édifice de la vérité; elle est la vérité pleine. Son symbole est vraiment catholique, parce qu'il est adéquat à la vérité et qu'il exprime le Verbe total.

Depuis le premier mot de ce symbole : *Je crois en Dieu créateur*, jusqu'à son dernier mot : *Je crois à la vie éternelle*, l'Église catholique croit tout, affirme tout, prêche tout, défend tout, combat et au besoin meurt pour tout faire triompher. Tandis que les religions humaines emportent avec elles les fragments de vérités, dernières épaves de leur foi naufragée, derniers débris du symbole mutilé; l'Église catholique se dresse et demeure face à face avec toutes ces ruines, comme l'édifice harmonieux où toutes les vérités se répondent et s'accordent. Tandis que toutes ces religions diminuées s'en vont, emportant dans leurs ténèbres quelques rayons détachés du grand foyer du vrai, l'Église, planant sur tous les espaces, tous les temps et toutes les âmes, verse partout, toujours et sur tous le rayonnement de la vérité pleine, parce qu'elle en

garde le foyer tout entier. Comme le Verbe, dont elle est le réflecteur universel, elle dit, elle aussi : Je suis la lumière du monde, *ego sum lux mundi;* non pas cette lumière ou cette autre, mais la lumière, toute la lumière, lumière universelle et vraiment catholique de notre monde humain, comme le soleil est la lumière universelle et vraiment catholique de notre monde planétaire. Quelle ambition, grand Dieu! et qui jamais a conçu cette idée et révélé cette prétention à nulle autre pareille : étendre sur tous les espaces, sur tous les siècles, sur toutes les âmes le faisceau inextinguible et à jamais inaltérable de la lumière nécessaire à toute intelligence? Et c'est la divine ambition de l'Église catholique!

Et ce qui justifie cette étrange ambition, ce qui met ici le comble au prodige, c'est que depuis que toutes les philosophies et toutes les religions rivales, offusquées par cette grande lumière, cherchent à donner à cette catholicité du vrai les démentis de l'histoire, jamais elles n'ont pu surprendre l'Église non-seulement, comme nous le di-

sions naguère, dans l'enseignement d'une seule erreur morale, mais même dans l'enseignement d'une seule erreur dogmatique, sociale ou religieuse. L'Église, dans la sphère où elle a mission d'enseigner, est vierge de toute erreur doctrinale. Et voilà surtout, croyez-le bien, ce qui explique contre l'Église l'universalité de la contradiction, de l'antagonisme et de la haine. Chaque philosophie et chaque religion, par la vérité qu'elle nie, blesse l'Église du glaive de sa négation; et l'Église, de son côté, la blesse, et tôt ou tard la tue du glaive de son affirmation. Tous sont contre elle; elle est contre tous; et elle emporte en son chemin, comme la divine manifestation de sa catholicité, l'universalité de l'attaque, de la haine et de l'hostilité; cortége vraiment glorieux, le seul digne d'accompagner en sa route la majesté de l'Universelle.

Ainsi, messieurs, la catholicité de l'Église se développe et se déploie de sphère en sphère. Elle part de la sphère mystérieuse de sa vie intime. Là, au premier instant de son existence et au plus profond de sa vie, se

révèle le besoin, l'instinct et l'ambition de l'universel. Une fois en possession de sa vie, l'Église, par toutes ses tendances appelée à l'universel, se déploie dans l'universalité de l'espace, toujours le possédant et toujours tendant à le posséder davantage; partout présent et partout en rapport efficace avec tout ce que renferme l'espace. Et tandis qu'elle se déploie dans l'espace et tend à le conquérir par une expansion continue, elle se déploie, par un mouvement et une puissance pareils, dans la sphère de la durée; du haut du Calvaire remontant jusqu'à l'Éden par la chaîne non interrompue de ses traditions prophétiques, s'étendant dans son présent par la chaîne plus continue encore de ses traditions historiques, et s'élançant vers les siècles de son avenir par l'invincible besoin de ses aspirations catholiques. Et la voilà cette Église, catholique par son fond, par son étendue et par sa durée, se révélant plus catholique encore dans la sphère de l'humanité, planant, au-dessus des âges et des espaces, sur toutes les âmes humaines, et, comme le soleil dans la nature, les éclairant

et les échauffant par sa lumière et sa chaleur; embrassant les plus hautes cimes et pénétrant jusqu'aux plus profondes vallées que présente à son universel rayonnement le monde des âmes. La voilà enfin, déployant sa catholicité dans la plus haute des sphères, la sphère supérieure du royaume de la vérité, et de là faisant tomber sur tous les espaces, sur tous les siècles, sur toutes les âmes, non pas tels rayons de la vérité, mais le faisceau total de la vérité, et brillant sur toutes ces sphères à la fois : pareille à un lustre immense étincelant de toutes les lumières, suspendu au ciel de l'infini, et descendant du sein de Dieu même pour éclairer, par la lumière combinée de toutes les vérités divines, toutes les intelligences humaines!

Ah! messieurs, quelle conception! disons mieux, quelle vision s'offre ici à ma pensée et à la vôtre! Même en supposant que cette conception ne fût que purement idéale et cette vision purement imaginaire, qui parmi vous, dans la clarté qu'il en reçoit, pourrait en contester l'incomparable grandeur? Et encore faudrait-il se demander, devant la raison

étonnée d'une telle conception, ce que c'est que cette religion qui professe de telles idées et raconte à la terre de telles visions. Qu'est-ce donc, quand vous venez à penser que cette idée c'est la réalité, que cette vision c'est le fait, et que cette grande et sublime imagination c'est l'histoire, l'histoire de notre passé, l'histoire de notre présent, l'une et l'autre prophétisant l'histoire de notre avenir?

Messieurs, attendez, attendez quelques mois encore; voici que cette vision, qu'on croirait une vision fantastique, va se poser devant vous comme un spectacle vivant, dans un événement historique; événement vraiment fastique, qui demeurera comme le plus haut sommet d'un pontificat illustre, et comme le sommet de ce siècle lui-même, portant à sa plus haute cime le phare qui doit éclairer notre monde moderne. O saint concile du dix-neuvième siècle, ah! déjà nos regards vous cherchent aux horizons de la ville éternelle, et nos espérances se tournent vers vos pavillons magnifiques entrevus, dans une lumière encore mêlée d'ombres, comme l'annonce d'une ère plus brillante et d'un jour plus

radieux! O grand pontife, vous avez donné le signal, mieux que cela, le rendez-vous catholique de cette incomparable assemblée; et vous allez en être la lumière directrice et l'inspirateur infaillible, sous la lumière et l'inspiration divine de l'Esprit-Saint, qui va couvrir de ses ailes le plus auguste sénat des intelligences qui se puisse voir dans l'humanité! Ah! nos cœurs s'émeuvent de joie et nos âmes tressaillent d'allégresse dans l'attente du grand spectacle que vous préparez au monde, et qui bientôt va se révéler à nos regards comme la plus complète et la plus magnifique image de la catholicité. Oui, messieurs, c'est là, dans cette assemblée sans pareille sur la terre, dans ce concile bien nommé œcuménique, c'est-à-dire universel, c'est là que l'Église abrégée, dans ses plus hauts représentants, va se montrer ce qu'elle est, dans le plus grand sens de ce mot, l'Église catholique; catholique dans toutes les sphères superposées dont ce discours vient de vous montrer l'ordre ascendant, depuis le sein profond de la catholicité jusqu'au sein plus profond encore de l'infinie vérité.

Le concile œcuménique, ah! messieurs, ne voyez-vous pas que c'est la grande fête de la catholicité? En doutez-vous? Écoutez, écoutez! Voici que le père du monde, exprimant dans sa parole l'ambition native de la catholicité, crie à tous les évêques de l'univers : Venez *tous!* Et tous vont venir; ils vont venir du couchant à l'aurore, du midi au septentrion; ils vont venir par tous les chemins que n'auront pas fermés les passions, les despotismes ou les révolutions. Que dis-je, ils vont venir? ah! les voici qui viennent. Et tandis que les évêques de la France très-chrétienne et de toute la catholique Europe s'apprêtent à partir pour visiter la Jérusalem nouvelle, d'augustes pèlerins, déjà partis de tous les plus lointains rivages, s'avancent, à travers les glaçons du nord ou sous les feux de l'équateur, vers l'universel rendez-vous! Arrivés là, au centre universel, sous les regards du père universel, demain tous vont s'écrier comme un seul homme : L'univers est abrégé dans Rome; voici la catholicité dans l'espace!

Ces évêques, représentant la catholicité

dans l'espace, vont parler; leur voix sera le retentissement séculaire de la voix de Nicée, de la voix d'Éphèse, de la voix de Chalcédoine, de la voix de Constantinople, de la voix de Trente; et cette voix vivante, écho de tant de voix qui ont acclamé le même symbole, d'étape en étape, sur la grande route de l'Église, criera devant le ciel et la terre, en prolongeant les échos variés de l'immuable doctrine : Nous sommes la catholicité dans la durée!

Et cette parole de l'universel concile, résumant la voix des espaces et la voix des siècles, elle va parler *à tous;* elle va porter des décrets qui seront *pour tous*, pour les peuples et pour les rois, pour les grands et pour les petits; elle étendra, sans distinction de rang, de condition, de race, de science ou de génie, dans l'empire des âmes, sa catholicité doctrinale et son symbole catholique. Car la doctrine qui sera définie ou ratifiée par cette voix œcuménique, ce sera le Verbe abrégé, le compendium de la vérité religieuse, totale, complète, adéquate; à la lettre, ce sera le *syllabus* de la vérité catholique.

Et quand le siècle aura vu ce phénomène; quand il aura entendu cette voix attestant dans l'Église l'indéfectible ambition de l'universalité, proclamant pour tous les espaces, tous les siècles, toutes les âmes, la plénitude de la vérité et l'universalité de la doctrine, le monde, témoin de ce spectacle, pourra s'écrier : J'ai vu l'Église catholique! Et nous tous, messieurs, les véritables croyants, nous dirons mieux encore; nous dirons, dans la joie de la vérité proclamée par notre mère : Je crois à la sainte *Église catholique*.

SIXIÈME CONFÉRENCE

SIXIÈME CONFÉRENCE

DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Monseigneur,
Messieurs,

L'Église, à la gloire de la vitalité et de la sainteté joint, avons-nous dit, la gloire plus éclatante encore qui se nomme la catholicité. La catholicité de l'Église nous est apparue non comme un fait fortuit et un événement de hasard, mais comme l'épanouissement de sa vie, pareille à une grande fleur s'épanouissant dans toutes les sphères que Dieu a prédestinées à son développement et à sa plénitude, à partir de la sphère mystérieuse

de sa vie intime jusqu'à la sphère supérieure de la vérité, en passant par les trois sphères plus visibles de l'espace, de la durée et de l'humanité; cinq sphères superposées et merveilleusement unies, qui font de la catholicité de l'Église l'un des plus grands spectacles que puisse rencontrer le regard de la pensée.

Cette catholicité de l'Église est le signe évident de sa destinée; la religion appelée à diriger le monde devant, en effet, pouvoir embrasser tous les espaces, tous les siècles, toutes les âmes, et à tous les espaces, à tous les siècles et à toutes les âmes enseigner toute la vérité.

Mais cette religion si vaste, si étendue, si catholique, pour imprimer à l'humanité une impulsion décisive, doit avoir une force de concentration sans laquelle il n'y a jamais rien de fort ni de fécond dans l'humanité. Cette force qui doit faire graviter autour d'elle et monter avec elle l'humanité soumise à son impulsion, c'est la force de l'*unité*. Car, remarquez-le bien, messieurs, si la religion sur la terre n'imprime pas à l'humanité, vers son idéal, un mouvement d'as-

cension plus décisif, cela tient surtout à la divergence religieuse qui apparaît dans l'humanité, et qui éclate encore, pour le malheur du monde, même en plein christianisme. Qu'importe que la religion soit la grande impulsion de l'humanité, si les forces religieuses qui lui impriment le mouvement agissent en sens contraire ou du moins dans des directions diverses? Donc la religion vivante, sainte, catholique, pour remplir toute sa fonction dans l'humanité, doit posséder dans son fond la force et montrer à son front le signe de l'unité.

Dieu d'ailleurs ayant mis sur toutes ses œuvres le sceau de l'unité qu'il contemple en lui-même, on doit bien s'attendre que l'unité, qui resplendit partout et partout fait la beauté des êtres où elle resplendit, ne sera pas absente de la plus grande et de la plus belle de ses œuvres.

Mais, messieurs, vous me demandez quelle est cette unité qui doit resplendir au front de l'Église comme signe authentique de sa destinée? Je n'hésite pas à répondre : L'unité la plus complète, l'unité dans tout ce qu'elle

a de compatible avec la variété, élément nécessaire de toute beauté; unité la plus universelle; unité en tout, unité partout; la communion de la vie avec la vie sous tous les rapports et sous tous ses aspects. L'idéal de l'unité, c'est que toutes les âmes soient rattachées à un même point fixe par toutes leurs puissances, du moins par toutes les grandes faces de leur vie, et par là consommées dans l'unité, conformément à la prière du Christ : *Ut sint consummati in unum* « Mon Père, faites qu'ils soient *un.* »

Ici, messieurs, plus que jamais je sens mon impuissance pour faire retentir au fond de vos âmes ce que j'entends en silence retentir dans la mienne. Ce discours devrait être plus qu'une parole; il devrait être un chant; car ces belles harmonies de l'unité, il ne faudrait pas seulement les dire, il faudrait les chanter.

Puisse votre parole intérieure suppléer au défaut de la parole extérieure! Puisse surtout l'Esprit-Saint mettre dans ces faibles sons qui vont sortir de mes lèvres, quelque chose de cette harmonie qu'il a cachée au sein

de son Eglise, dans le mystère de son unité!

Et d'abord, messieurs, ce qu'il faut bien entendre avant d'aller plus loin, c'est l'unité de notre vie intime. Comme il y a dans l'Église une vitalité intime, une sainteté intime, une catholicité intime, il y a aussi dans l'Église une unité intime, l'unité de vie, qui, d'après l'Écriture et le dogme catholique, unit comme un seul homme tous les chrétiens en Jésus-Christ — *Christus vita vestra*; — vie du Christ circulant dans tous les vrais chrétiens, comme la vie du chef circule dans tous les membres, comme le sang du cœur jaillit dans tout le corps, comme la séve de la vigne, selon le mot prodigieux du Sauveur, se répand dans tous les rameaux : « Je « suis la vigne et vous êtes les rameaux » ; et de même que la vie de la vigne et la vie des rameaux ne sont pas deux vies, mais une seule vie, ainsi votre vie et ma vie sont une seule et même vie. Nous sommes le corps du Christ; et de même que les membres et le chef ne sont qu'un seul corps, ainsi dans notre pluralité nous trouvons l'unité, car

nous sommes *un* en Jésus-Christ — *multi unum sumus in Christo.* — Unité de vie en Jésus-Christ Notre-Seigneur, unité de chef animant et gouvernant tous les membres, unité entre les membres se rattachant au même chef, communion divine entre les vies humaines incorporées à Jésus-Christ vivant : telle est notre unité fondamentale; unité mystique, impalpable, unité de vie intime, support, origine et centre de toutes les unités plus visibles et plus palpables que ce discours veut montrer.

I

Après cette unité fondamentale qui prépare et explique toutes les autres, la première face de l'unité que je veux voir en mon Église, c'est l'unité dans la croyance, l'unité *doctrinale* ou dogmatique par la communion de toutes les intelligences avec le même centre de la vérité. Toutes les intelligences créées par le Verbe, sans lequel rien n'a été fait, venant se rencontrer en lui

comme en leur principe et leur centre ; toutes avec lui et en lui venant affirmer tout ce qu'il affirme, rejeter tout ce qu'il rejette ; tous ces esprits si divers par l'instruction et par l'éducation, par les mœurs et par les habitudes, par la condition humaine et par la hiérarchie sociale, par leur culture littéraire et par leur développement scientifique ; tous, savants ou ignorants, barbares ou civilisés, riches ou pauvres, princes ou peuple, unis librement dans les mêmes affirmations du vrai et les mêmes négations du faux ; tous recevant du même soleil le reflet de la même lumière ; tous enfin par les mêmes liens rattachés au même centre de la vérité, préludant aux joies de la vision béatifique par leur communion initiale avec le Verbe divin, centre harmonieux de toutes les intelligences humaines : ah ! messieurs, quel idéal d'unité à réaliser dans cette vallée des séparations et dans ce triste empire de la division ! Il le faut cependant ; oui, il faut que toutes les intelligences, nobles captives de Dieu, soient rattachées à leur centre par la chaîne d'or de l'éternelle vérité, qui tient suspendus tous les esprits

angéliques, inondés des mêmes clartés, dans la contemplation du même Verbe éclairant de son visage toute la cité de Dieu.

Et voilà le premier rayonnement d'unité que j'aperçois dans l'Église catholique sur la terre, avec la différence toujours profonde qui distingue le croire et le voir, les ombres de l'exil et les clartés de la patrie, l'obscurité de la foi et la lumière de la gloire, la même unité fondamentale, la même communion universelle des intelligences humaines avec l'intelligence divine. En effet, messieurs, la même adhésion donnée par tous à la plénitude du dogme et à l'universalité de la doctrine, c'est l'essence même de la foi catholique. Qui nie sciemment et volontairement un seul dogme affirmé par l'Église parlant avec le Verbe, se retranche du sein de l'unité. Une négation libre et réfléchie, en face du Verbe parlant par la bouche de l'Église, c'est l'excommunication volontaire du royaume de l'unité. Donc tout ce qui y demeure, tout ce qui continue d'y vivre de sa foi totale et de ses affirmations complètes, vit et se meut en effet, même sur la terre,

dans cette atmosphère céleste; ciel anticipé où les intelligences communient au centre de la vérité avec l'intelligence de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur; sublime banquet des esprits, où tant de millions d'intelligences viennent manger le pain substantiel de la vie et boire la divine ambroisie de la vérité! Quel contraste avec la division des esprits, le conflit des opinions, le fractionnement des écoles! Quelle gloire pour l'Église, en face de cette pulvérisation de toutes les philosophies, de tous les schismes, de toutes les hérésies et de tous les rationalismes!

Ailleurs, pas deux nations, pas deux Églises, pas deux sectes, pas deux familles, pas deux hommes quelquefois, ayant sur les mêmes points, et souvent les plus fondamentaux, une même foi absolue; ici, tous ayant la pensée de chacun, chacun la pensée de tous, et affirmant d'une foi unanime la même vérité donnée à tous et reçue par tous. Ailleurs, les intelligences, dispersées par l'individualisme, suivant, à travers d'arides déserts, quelques dérivations de la vérité; ici, tous les esprits, sans rien perdre de leur

individualité, venant se baigner au même fleuve de la vérité, et y plongeant dans la mesure de leurs puissances, sans sortir jamais de ses rives éternelles, où le Verbe contient ses flots divins, et où ils rencontrent, en s'y arrêtant, avec un indicible bonheur, le *nec-plus-ultra* de la vérité! Ailleurs, l'isolement dans la négation, pas un homme arrivant à la gloire d'attacher deux intelligences à sa propre pensée; ici, l'union, l'union fraternelle dans l'affirmation : pas un homme, si pauvre de génie soit-il, qui ne sente des millions et même des milliards d'intelligences en communion avec sa pensée. Ailleurs, enfin, toutes les intelligences, sans rien qui les relie à une autre intelligence, tournant sur elles-mêmes, dans le monde vide des opinions et des systèmes, plus étrangères les unes aux autres que les grains de poussière qui tourbillonnent au souffle d'un même ouragan; ici, toutes les intelligences trouvant aux mêmes points qui les rattachent à un même centre, la raison radicale d'une invincible fraternité; serrées les unes contre les autres comme par un ciment divin, et for-

mant, chacune à son lieu et à son rang, comme le vivant édifice de la vérité ou la vraie cité de Dieu dans l'humanité ; véritable Jérusalem nouvelle, où les esprits, exilés à travers toutes les Babylones de l'erreur, chantent ensemble, dans un concert ineffable, le *credo* de la vérité, comme les enfants d'Israël, revenus des rives étrangères, chantaient à Jéhova, dans le temple restauré, leurs hymnes harmonieux; cité vaste comme le monde, où les intelligences se renvoient l'unité de la doctrine retentissant dans l'unité de la *parole*.

Telle est, en effet, la seconde face de l'unité, le retentissement universel d'une parole divinement une et divinement immuable.

II

Vous venez d'entendre le premier miracle de l'unité, la communion efficace de toutes les intelligences dans la même unité doctrinale. Mais, messieurs, le miracle de l'unité dans la doctrine engendre le miracle de l'u-

nité dans la parole. Lorsque le verbe divin s'est emparé des intelligences; quand il les a faites à son image; quand il les a remplies de lui-même; quand il les a fait vibrer intérieurement au charme de ses silencieuses harmonies, que peuvent faire ces intelligences pleines du Verbe retentissant en elles, si ce n'est de le jeter autour d'elles, dans le retentissement de leur propre voix? Quand il leur a dit, au plus intime de la vie, le mystère de la vérité qui est en lui et qu'il est lui-même, que peuvent faire ces intelligences où ce mystère abonde et surabonde, si ce n'est de le parler lui-même à toute créature? Et comment, dès lors, toute parole humaine ne retentirait-elle pas comme un écho de ce Verbe divin? Comment toute âme humaine qui s'est assimilé la substance de ce Verbe n'éprouverait-elle pas le besoin de s'écrier avec le prophète : *Eructavit cor meum verbum bonum* « Mon cœur a fait retentir la bonne parole » ? Comment enfin cette unité intérieure de la doctrine, qui résonne au fond des intelligences comme un concert du ciel, ne passerait-elle pas dans les voix qui se font

ses organes, pour la faire retentir sur la terre ?

Aussi, messieurs, étant donné cet accord des âmes catholiques dans l'unité de la vérité, rien ne se conçoit-il mieux que l'unité dans la parole, c'est-à-dire dans l'enseignement et la prédication catholique. Et nous pouvons ajouter, rien n'est plus grandiose et plus ravissant que ce concert de tant de paroles catholiques, faisant entendre, du fond de tous les espaces et de tous les siècles, les échos indéfiniment variés du même Verbe divin retentissant par tant de voix humaines.

Comptez, messieurs, si vous le pouvez, toutes les voix qui se font, dans la catholicité, des échos plus ou moins sonores et plus ou moins harmonieux du Verbe incarné, c'est-à-dire de la vérité faite homme. Ah ! faites mieux encore ; penchez-vous, pour entendre, sur l'abîme des siècles ; écoutez les échos encore retentissants de toutes les voix catholiques qui ont parlé. Quel concert de voix ! quelle universelle musique de la parole catholique ne se taisant ni jour ni nuit, retentissant du couchant à l'aurore et du midi au

septentrion ! voix de tous les pontifes, voix de tous les évêques, voix de tous les pasteurs, voix de tous les prêtres, voix de tous les apôtres et de tous les martyrs, voix de tous les confesseurs et de toutes les vierges, voix de tous les docteurs et de tous les théologiens, voix de tous les prédicateurs et de tous les orateurs, voix de tous les fidèles et de tous les croyants de la catholicité !

Au milieu de cet immense concert, trouvez, si vous le pouvez, une voix, une seule voix donnant un démenti formel à un seul dogme enseigné par l'Église. Parmi toutes ces paroles qui formulent le dogme ou publient la doctrine catholique, cherchez une seule parole en désaccord complet avec tant d'autres paroles, et faisant à la gloire de l'unité une injure quelconque : la vérité vous porte le défi de la trouver.

Ah ! messieurs, cette unité de la parole, cette identité de la prédication catholique dans le monde, elle tient tellement au cœur et aux entrailles de la catholicité, qu'un seul mot, que dis-je ? une syllabe, un accent injurieux à l'unité, tombant du haut d'une chaire ca-

tholique et d'une bouche sacerdotale, suffirait à soulever toutes les âmes qui ont gardé le sens catholique ; et cette parole discordante dans le concert de l'unité ferait courir un tressaillement immense et comme un frisson universel dans le corps ému de la catholicité entière. En voici, dans notre histoire, un exemple fameux. Un jour, dans une cité célèbre de la catholicité, un homme se rencontra qui, du haut de la chaire, laissa tomber sur son auditoire un mot qui blessait l'unité de la croyance à la divinité de Jésus-Christ. Stupéfait d'abord et dans la consternation, l'auditoire entier se lève tout à coup dans un mouvement d'universelle indignation, et il crie d'une voix unanime : Anathème à Nestorius! anathème à l'hérétique! anathème au blasphémateur! Qu'avait donc fait Nestorius? Il avait changé un mot, moins que cela, l'accentuation d'une syllabe. Cette altération d'un mot et ce changement d'une syllabe avait suffi pour provoquer l'universel anathème : tant la fibre de l'unité est délicate et toujours vibrante au cœur de la catholicité !

Eh ! messieurs, même sans monter si haut,

qu'arriverait-il, pensez-vous, dans ce grand auditoire, si ma parole, venant à tromper ma pensée, faisait ici à l'unité doctrinale un public outrage? Vos âmes, prises d'un même étonnement et soulevées par une même indignation, répondraient à la parole par un solennel murmure et par une réprobation unanime; et demain, toute la cité, pour ne pas dire toute la France, ressentirait à la fois et l'émotion de cette parole et le contre-coup de votre indignation.

Ah! gloire à la vérité, et gloire à la parole qui la fait retentir, l'unité, qui est au fond des intelligences rattachées au même centre, éclate dans tout l'univers, par toutes les voies unies dans un même concert et chantant dans une même harmonie. Allez à l'équateur, sous ses feux dévorants; allez aux pôles, sous leur ciel glacé; c'est la même parole qui retentit, et au fond de la même parole, la même vérité. Que le signe de la Providence m'appelle aux plus lointains rivages; que le souffle de l'événement me pousse aux régions les plus inhospitalières ou dans les déserts les plus sauvages; que je traverse les plus bril-

lantes civilisations ou les barbaries les plus grossières ; que j'entre dans le plus humble des sanctuaires ou dans la plus grande des basiliques : si l'Eglise catholique y parle, si elle y compte quelques prêtres et quelques fidèles gardant dans leur âme l'intégrité de la doctrine et sur leurs lèvres la liberté de la parole, nulle part je ne me sens un étranger ; partout je reconnais et la voix du Verbe qui a parlé à l'Église, et la voix de l'Église redisant la voix du Verbe ; partout, de loin comme de près, d'espace en espace et de siècle en siècle, je reconnais avec une joie attendrie, comme on reconnaît la voix d'une mère, les échos divers, mais toujours reconnaissables de la grande voix catholique parlant à l'univers.

Admirable unité de la parole catholique se produisant dans l'espace et la durée, avec une variété et une diversité indéfiniment extensibles, et sachant, par la variété de ses formes et par la diversité de ses accents, répondre aux aspirations de chaque siècle et à tous les appels de la Providence ! O gloire ! ô privilége incomparable de l'éloquence que l'Église

a créée tout exprès dans l'humanité chrétienne, sachant mettre son enseignement éternel en rapport actuel avec toutes les faces du temps, et, sans rien ôter ni ajouter au dépôt sacré de la doctrine, sans rien sacrifier ni aux hommes, ni aux peuples, ni aux temps de son éternelle intégrité, développant, de degré en degré, le fond infini de l'immuable, et réalisant ainsi le perpétuel progrès sans sortir jamais du sein de sa féconde et virginale unité ; faisant sortir de millions et de millions d'âmes, sous un souffle identique, par ces voix toujours diverses, mais toujours d'accord, le même hymne universel à la vérité toujours ancienne dans son fond et toujours nouvelle dans ses accents : pareille à un orgue immense, faisant sortir de son vaste sein, par la multiplicité de ses vibrations, l'harmonie d'un même chant !

Oh ! dites-moi, est-ce que vous ne l'entendez pas vous venir de tous les rivages de la terre, portée par tous les souffles du ciel, cette harmonie de l'unité retentissant dans la parole catholique? Écoutez, écoutez : voici l'Occident qui chante : *Credo*; et voici que

l'Orient, faisant écho à sa voix, se lève et répond : *Credo;* et le Midi et le septentrion, eux aussi se lèvent et chantent : *Credo;* et tous les vivants échos de la catholicité redisent ce *credo* de l'indivisible et inviolable unité : universel *amen* non-seulement des intelligences qui affirment au dedans, mais aussi de toutes les voix qui retentissent au dehors; harmonieux *amen* que les esprits chanteront au ciel dans l'éternel silence de la vision béatifique, et qu'on entend retentir ici-bas comme un écho de la patrie dans la vallée de l'exil; *amen* vraiment divin, qui n'est autre que la voix du Verbe lui-même s'affirmant de toute éternité, et redite dans le temps par toutes les voies devenues ses échos! O magie de l'unité! ô harmonie des intelligences! ô musique de la parole! immense clavier des âmes humaines où chacune, touchée par le même Verbe, principe et auteur de toute harmonie, crée la même mélodie et chante le même *credo!* Le prodige de Babel est retourné; la diversité est vaincue; et l'unité triomphe dans la parole comme dans l'intelligence de l'humanité!

III

Être unis de conviction et de foi dans la même vérité, et d'un bout du monde à l'autre s'entendre et se répondre dans l'harmonie d'une même parole, certes c'est déjà, dans la formation de l'unité religieuse, un double miracle accompli. Cette unité de foi et de parole est la condition nécessaire à son rayonnement total ; mais elle ne constitue pas l'unité achevée. Avec les intelligences, reflets d'une même vérité, avec les paroles, échos d'un même Verbe, il faut l'union des volontés librement soumises à la même autorité. Pour que, selon la prière sortie du cœur du Christ, tous ne soient qu'*un*, il ne suffit pas qu'ils soient unis par l'intelligence et par la parole, il faut qu'ils le soient par la volonté et par la dépendance. Ce n'est pas assez, pour être vraiment un, que nous croyions et que nous parlions, il faut que nous voulions et que nous obéissions ensemble.

En effet, messieurs, ce n'est pas seulement par l'antagonisme des opinions et par l'individualisme des doctrines que nous tendons à la séparation; c'est encore, et beaucoup plus, par l'autonomie de notre vouloir, par l'empire de notre liberté et par le personnalisme de nos actions. L'harmonie dans la doctrine, le concert des intelligences, l'accord dans la parole est la base de l'unité; elle n'en peut être le couronnement.

Ce qui a fait en tout temps les grandes blessures à l'unité chrétienne, ce sont des volontés opiniâtres perverties par des vices profonds. L'erreur de l'intelligence prépare les hérésies et les schismes; seule la perversion des volontés les consomme. L'Église ne reconnaît la pleine consommation du schisme et de l'hérésie que lorsque Satan y a imprimé, par l'organe d'une volonté opiniâtrément rebelle, le sceau authentique de la séparation. Aussi, ce qui vous a fait, ô sainte Église catholique, de siècle en siècle, ces blessures profondes dont votre cœur maternel saigne et souffre toujours, ce n'est pas l'erreur seule, même armée de tous les glaives de la parole;

c'est la liberté conspirant avec l'égoïsme ; c'est la volonté en révolte, ayant pour complices ces tristes passions essentiellement anarchiques et schismatiques : la volupté, l'orgueil et la cupidité.

Donc, pour faire resplendir l'unité et la beauté de l'Église dans toute sa magnificence, il fallait que le principe unitaire de la société chrétienne eût non-seulement la puissance de réaliser la communion efficace des intelligences adhérant à un même symbole et s'exprimant par une même parole ; il fallait surtout la puissance de réaliser la communion des volontés relevant du même commandement et s'inclinant dans la même obéissance. Et pour cela il fallait que, par une hiérarchie ascendante d'obéissance et de commandement, toutes les volontés convergeant à un même point, pussent venir s'embrasser au centre de tout bien, comme les intelligences, par l'unité de la foi, viennent s'embrasser au centre de tout vrai.

Ici encore, quel idéal à poursuivre ! quel spectacle à montrer à la terre, région des schismes et des séparations ! Cet idéal, c'est le

vôtre, ô Église catholique! et ce spectacle, c'est celui que vous êtes appelée à déployer au sein de l'humanité qui porte avec le signe du Verbe vérité le signe du Verbe autorité!

Messieurs, remontez d'étage en étage cette magnifique pyramide d'où le commandement descend du sommet jusqu'à la base, embrassant toutes les volontés qui relèvent de l'empire de Jésus-Christ. Au sein de Dieu, assis à la droite du Père, voilà le Christ dans la plénitude de sa puissance et de sa souveraineté; le voilà redisant dans les siècles éternels ce qu'il a dit une fois dans le temps, à ses disciples, en leur léguant l'investiture de sa puissance et le partage de sa souveraineté : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; allez donc; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie »; allez dans la plénitude, l'universalité et la perpétuité de ma puissance; allez, enseignez; allez, parlez; allez, commandez en mon nom, comme je commanderais moi-même. Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise.

Ainsi, comme le gouvernement des intel-

ligences, le gouvernement des volontés est donné à l'Église : pouvoir d'enseigner et droit de se faire croire, mais aussi pouvoir de commander et droit de se faire obéir; pouvoir de formuler le dogme et de fixer la croyance, mais aussi pouvoir de décréter des ordres et d'organiser la discipline; pouvoir de régner sur les intelligences, mais aussi pouvoir de régner sur les volontés; en un mot, pouvoir de faire accepter dans ces deux sphères de la vie chrétienne la royauté efficace et absolue de Jésus-Christ.

Mais pour que de cette parole vraiment créatrice l'harmonie pût sortir, il fallait que cette puissance elle-même, descendue du sein de Dieu au sein de l'humanité, eût dans cette humanité elle-même son centre unitaire, par où toutes les volontés relevant de l'empire du Christ pussent venir se rencontrer et s'unir, pour de là remonter toutes ensemble à leur centre divin.

L'idéal est réalisé et le chef-d'œuvre est accompli. Dieu a mis à sa divine architecture ce sceau de l'unité. A cette hiérarchie de puissance il a donné un centre universel,

Pierre, un sommet suprême, Pierre, une base fondamentale, Pierre; Pierre portant en lui la plénitude du Christ, maître des intelligences et roi des volontés; Pierre au sommet, Pierre au centre, Pierre à la base, soutenant tout, couronnant tout, concentrant tout, ou plutôt faisant tout reposer sur le Christ, tout remonter jusqu'au Christ, tout converger dans le Christ, par cette royale omnipotence du monde intellectuel, moral et religieux, la plus haute, la plus pleine et la plus authentique représentation de la royauté du Christ sur la terre! Puissance d'enseigner, puissance de légiférer, puissance de punir, puissance d'administrer, puissance de régner enfin dans l'empire des volontés, tout s'appuiera sur cette base, tout convergera vers ce centre, tout remontera jusqu'à ce sommet, comme de ce sommet tout descendra pour aller atteindre, au nom de Dieu et de son Christ, toute humaine volonté.

Ainsi, de la plus haute cime de l'humanité, que dis-je? des profondeurs mêmes de la divinité, l'autorité s'en va, de degré en

degré, atteindre toutes les libres volontés pour les faire librement graviter vers leur centre universel, et par là réaliser entre elles l'unité entre tous les êtres libres, le plus beau concert et la plus ravissante harmonie de la création.

Quel spectacle! Voilà un homme commandant au nom du Christ et représentant le Christ; le voilà placé au centre et au sommet du christianisme; le voilà revêtu de l'omnipotence communiquée par le Christ lui-même, pour ramener toutes les volontés libres au but de la première et de la seconde création; le voilà redisant sur la terre la parole de son Christ vivant et commandant en lui : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra*. J'ai toute puissance pour commander sur la terre, et par mon commandement conduire au ciel toute volonté fidèle. Je commande à l'univers comme je commande à la cité, et j'envoie à l'un et à l'autre mon commandement de roi et ma bénédiction de père, *urbi et orbi*. J'apporte à tous dans ma parole le commandement de Dieu, et je leur envoie dans ma bénédiction la force de l'ac-

complir, *urbi et orbi*; et personne, quels que soient son pouvoir et son rang, ne doit échapper ni à cet ordre, ni à cette bénédiction. O humanité chrétienne, vous qui portez le signe de la race de Jésus-Christ et l'honneur de son nom, humanité de la cité, et vous aussi humanité de l'univers, tombez à genoux; courbez avec vos corps vos volontés soumises sous le commandement du roi et sous la bénédiction du père; et permettez que, vous rattachant tous à votre centre par la chaîne éternelle de la divine autorité, je fasse éclater entre toutes vos volontés, librement et unanimement obéissantes, le plus difficile, mais aussi le plus divin miracle de l'unité.

Ah! je le sais, il s'en faut bien que le monde chrétien tout entier réalise cette harmonie des volontés dociles aux impulsions de la grande force unitaire. La liberté, hélas! peut vous blesser, et ne vous blesse que trop, ô belle et harmonieuse unité! et par la perversion qu'a jetée notre chute première dans le monde des volontés libres, jamais votre idéal n'a été et jamais il ne sera complète-

ment réalisé sur la terre. Mais, ô sainte Église catholique, il n'en demeure pas moins que cet idéal est le vôtre; que vous le poursuivez de plus en plus, et que plus vous en approcherez, en soumettant les âmes à votre maternel empire, plus vous ferez reluire dans l'humanité la grande image de Dieu, et plus la Jérusalem de la terre deviendra semblable à la Jérusalem du ciel!

IV

Croire ensemble à la même vérité, chanter ensemble le même *credo*, obéir ensemble au même commandement : telles sont les trois premières faces de l'unité dont nous contemplons la merveille sans égale. En voici une quatrième : adorer ensemble, se prosterner devant un même Dieu, dans une même adoration, par un culte identique, identique par son fond et, sauf des variétés accessoires qui complètent la beauté, identique par sa forme.

Un mot résume dans sa substance l'unité du culte catholique, l'adoration de Jésus-Christ; et cette adoration, il n'y a pas deux manières de l'entendre, il n'y en a qu'une, le culte latrique rendu à Jésus-Christ Dieu. De toutes les extrémités du monde j'aperçois le christianisme catholique à genoux, non-seulement devant le même Dieu créateur du ciel et de la terre, mais devant le même Christ réparateur et sauveur du genre humain. J'entends l'Église catholique qui crie à tous ses enfants, en les convoquant dans ses temples et devant ses autels : *Venite adoremus, et procidamus ante Deum* « Venez, adorons et prosternons-nous devant Dieu. » Quel Dieu? Le Dieu de Bethléem, du Calvaire et de l'autel. Et j'entends tous les enfants de la catholicité qui chantent l'hymne universelle de la même adoration : « Seigneur, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous *adorons* — *adoramus te!* — car vous *seul* êtes Dieu, vous seul êtes le fils du Très-Haut, ô Jésus-Christ! oui, vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant. » Telle est la grande unité du christianisme ado-

rateur; et sous ce rapport, tous ceux qui, comme nous, adorent en esprit et en vérité Jésus-Christ fils de Dieu, sont avec nous.

Tel est le point central de notre unité liturgique et, si je le puis dire, adoratrice ; et de ce centre elle rayonne pour tout illuminer, tout élever et tout transfigurer à travers le culte catholique tout entier. Unité des sacrements, unité du sacrifice, unité de l'autel, unité du temple, unité de la prière : toutes ces unités, en reflétant la lumière du Christ adoré, font resplendir par toutes ses faces la grande unité *liturgique*.

Unité des *sacrements*. Sortez de l'Église catholique : que devient l'unité sacramentaire, qui, sous la garde saintement jalouse d'une tradition de dix-huit siècles, porte le sceau du Christ son divin fondateur? Les sacrements s'en vont comme les dogmes, emportés à tout vent de doctrines, si ce n'est au souffle de toutes les passions. Ces canaux sacrés ouverts par la main du Christ lui-même, pour faire couler de ses blessures dans l'âme des chrétiens les torrents de ses grâces et les flots de son sang, sont brisés,

mutilés, si ce n'est tout à faits anéantis par la main des novateurs. Chaque secte qui s'élève, chaque culte qui s'organise fait subir à l'intégrité et à l'unité séculaire de nos sacrements des mutilations toujours nouvelles et des fractionnements toujours nouveaux. Ici cinq sacrements, plus loin quatre, ici trois, là deux seulement, et ailleurs un seul échappe à la mutilation et à la ruine, si tant est même qu'un seul y subsiste encore dans son rite et sa forme légitime.

Messieurs, il y a une Église où, pas plus que l'unité doctrinale, l'unité sacramentaire n'a subi aucune atteinte, l'Église catholique. Voici les sept canaux sortant du cœur du Christ, et aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles, faisant couler dans les veines de l'humanité les flots du sang régénérateur ; voici nos sept sacrements perpétués et administrés, à tous les points de la catholicité, avec le même rite immuable et la même formule sacramentelle, c'est-à-dire avec la même inviolable et inaltérable unité.

Unité du *sacrifice* et de l'autel. Cherchez à travers les ruines faites dans le christia-

nisme par les violences de l'erreur religieuse : qu'est devenue, au sein de tous ces cultes si divers, si multiples, si contradictoires, l'unité de l'autel et du sacrifice ? Ici encore des mutilations, des fragments, des débris, si ce n'est la ruine tout entière de ces deux choses qui n'en font qu'une et qu'on doit trouver au centre de toute religion, le sacrifice et l'autel. Ah ! regardez au centre de la vie catholique. Voici l'autel et voici le sacrifice, *habemus altare*. Nous avons un autel, non pas deux, mais un seul; et autour de cet autel, voici rangé, de loin comme de près, le monde catholique tout entier. Nous avons un sacrifice; nous n'en avons qu'un seul, et dans cet unique sacrifice, une victime toujours la même, et pour immoler la victime, le même universel et perpétuel sacrificateur; et ce sacrifice, le voici : Voici qu'en tout lieu un sacrifice est offert — *ecce in omni loco sacrificatur*; — du lever du soleil à son couchant, une victime sans tache est offerte en mon nom — *offertur nomini meo oblatio munda*, — et j'entends l'humanité, respirant en tous lieux l'encens d'un même

sacrifice, chanter dans tout l'univers, en se prosternant devant l'autel catholique : *O salutaris hostia!* Et ce sacrifice est le centre toujours et partout vivant de l'universelle et perpétuelle unité de notre liturgie et de notre adoration.

Unité du sacrifice et de l'autel; unité du *temple*, image matérielle, mais expressive de l'unité de l'Église universelle. Le voyez-vous dans son ensemble harmonieux le temple catholique? Regardez surtout, dans sa magnifique et grandiose unité, la basilique du moyen âge, sortant de terre, appuyée sur ses fermes fondements, s'élevant sur ses fières colonnes, et montant jusqu'à son plus haut sommet, comme le symbole lapidaire de la grande unité catholique qui couvrait alors le monde! Comme tout s'y tient et s'y soutient! comme tout s'y enchaîne à tout! et comme tout va converger au centre du sanctuaire! et comme de ce centre plein de reflets, de lumière et de parfums, l'unité s'épanouit en une multiplicité toute pleine d'harmonie!

Unité du temple où s'accomplit le sacrifice ; unité de la prière surtout, de la prière

qui monte au ciel sur les ailes de la foi et de l'amour avec l'offrande du sacrifice ; unité liturgique dans le plus grand sens de ce mot ! D'un pôle à l'autre, et du couchant à l'aurore, une même prière comme un même sacrifice. Oui, moi catholique, lorsque je me prosterne pour prier devant la face de Dieu, lorsque de l'abîme de mon néant la prière s'élève pour aller frapper au cœur de l'infini, ah ! je sais que je ne suis pas seul ; j'aperçois de loin, à travers les espaces et les temps, l'immense assemblée de tous mes frères les suppliants, et j'entends l'écho de leur prière qui monte comme ma prière, avec le même sens et souvent sous la même formule, vers le même cœur du Père qui est au ciel. Je prie avec tous les prêtres, tous les évêques et tous les pontifes ; je prie avec tous les apôtres, tous les martyrs, tous les saints ; je prie avec tous les religieux, tous les moines, tous les cénobites, tous les anachorètes ; je prie avec tous les fidèles de la catholicité, avec les savants et avec les ignorants, avec les riches et avec les pauvres, avec les grands et avec les petits, avec les rois dans leurs

palais et avec les pâtres dans leur chaumière, avec tout ce qu'il y a de plus haut et tout ce qu'il y a de plus bas, avec tout ce qui brille aux plus splendides sommets et avec tout ce qui se cache au fond des plus obscures vallées.

Et toutes ces prières qui montent des rives les plus reculées, des régions les plus lointaines, des cités les plus populeuses et des déserts les plus profonds, elles s'élèvent dans un parallélisme magnifique et vont, comme des sœurs, se reconnaître dans le même cœur de Dieu. O unité de la prière catholique! ô harmonie de l'universelle invocation, que ne puis-je, dans une parole plus digne de vous, faire résonner au fond de toutes ces âmes saintement frémissantes vos mélodies sacrées!

O maître, ô Sauveur! tout à la fois le terme, le témoin et l'inspirateur de la supplication catholique, ah! vos vœux ne sont pas seulement accomplis, ils sont surpassés! Vous disiez, en appelant sur l'humanité chrétienne l'unité de la prière : « Quand deux ou trois « seront réunis pour prier, je serai au milieu

« d'eux. » Ah! voici bien autre chose; voici deux cents millions d'âmes assemblées pour prier la même prière; voici devant vous un monde agenouillé dans la même prosternation et faisant monter de son cœur jusqu'au vôtre une même supplication; voici enfin la grande famille catholique, de tous les confins du monde, assemblée devant la face du Père; l'univers est comme son temple; tous dans ce temple se prosternent dans la même adoration, entourent le même autel, participent aux mêmes sacrements, assistent au même sacrifice; surtout ils font monter au ciel la voix d'une même et fraternelle prière; à travers les neuf mille lieues qui mesurent l'orbite terrestre, voici que la même prière monte vers l'infini et dit la même parole : « Notre père! » Et tandis que passait devant mon âme cette sublime vision, moi le fils joyeux de l'unité, j'ai reconnu ma mère; j'ai vu l'Église, harmonieuse et belle comme nulle autre chose ne l'est sur la terre; j'ai entendu la divine unité et la divine harmonie de sa prière; j'ai reconnu la beauté et la voix de la divine épouse; et je l'ai saluée

avec un accent d'autant plus ému et avec une âme d'autant plus ravie que j'ai reconnu dans cette beauté la beauté de l'amour, et dans cette harmonie la voix même de l'amour. Oui, toutes ces unités, qui s'appellent les unes les autres, unité de doctrine, unité de prédication unité de commandement, unité d'adoration; toutes ces unités partielles, qui composent comme des traits divins la céleste figure de l'unité catholique, m'ont paru d'autant plus ravissantes que je les ai vues partout couvertes des reflets d'une unité plus ravissante encore : je veux parler de l'ineffable unité de l'amour.

V

L'amour! Ah! messieurs, en vous montrant sous ses grandes faces l'unité de l'Église, se peut-il que je passe, sans m'y arrêter un instant avec vous, devant cette chose la plus essentiellement unitaire, celle qui fait l'unité entre les hommes, comme

l'attraction fait l'unité entre les corps? Certes l'unité dans la croyance, dans la parole, dans l'obéissance et dans l'adoration, c'est quatre fois miraculeux déjà; mais le miracle de l'unité ne serait pas complet si Dieu n'avait pas trouvé le secret de faire converger vers un même centre unitaire, avec la foi de toutes les intelligences, avec l'obéissance de toutes les volontés et avec les adorations de toutes les âmes, l'amour de tous les cœurs.

Qui ne porte au fond de lui-même ce sens et cette voix de la vie se sentant et s'attestant elle-même? Le cœur est centre, et parce qu'il est centre, il emporte tout après lui. C'est le cœur qui fait l'ordre et l'unité en se mettant en son lieu; et c'est le cœur qui crée le désordre et l'anarchie en sortant de sa sphère; car, comme les corps gravitent par leur centre, ainsi les vies humaines s'attirent ou se repoussent par leur centre, c'est-à-dire par leur cœur. Il n'y a donc pas dans l'humanité d'unité possible, et surtout durable, sans un principe supérieur qui fasse graviter les cœurs vers les

cœurs; et si vous voulez me montrer sur la terre l'idéal de l'unité, je vous dirai : Montrez-moi tous les cœurs devenus comme un seul cœur, et par lui toutes les vies devenues comme une seule vie — *cor unum!*

Ah! messieurs, soyez attentifs. Voici le grand et doux mystère de l'unité qui se découvre aux regards de la pensée ravie — *ecce mysterium dico.* — Tous les chrétiens sont un seul corps, le corps de Jésus-Christ, en qui nous sommes et que nous sommes nous-mêmes. Ce corps, comme tout corps, a un centre organique, et ce centre, comme en tout corps vivant, c'est un cœur, le cœur de Jésus-Christ, source de sa propre vie et centre vivant de sa propre unité. Et dans ce cœur il y a le grand et suprême moteur de tout; il y a l'amour, l'amour infini, l'amour divin animant un cœur humain, et par ce cœur venant se placer, pour la faire vivre et se mouvoir en lui, dans l'humanité entière. L'amour du Christ, en un mot, enchaînant à son cœur tous les cœurs par des chaînes plus fortes que tout ce que peut user la vie et tout ce que peut briser la mort : voilà

le plus intime secret, et nous pouvons bien ajouter, le dernier mot de notre unité chrétienne et catholique. Oui, dans ce centre divin, tous les cœurs sont un seul cœur, et tous les amours deviennent un seul amour.

Ainsi nous avons un centre d'amour comme nous avons un centre de vérité et d'autorité, le cœur de Jésus-Christ. Lieu vivant de l'amour divin incarné dans l'humanité, ce cœur apparaît aux regards de notre foi comme le lieu natal de l'unité de tous les cœurs gravitant autour d'un seul cœur, centre universel d'attraction morale dans le monde catholique; et c'est la fonction aussi suave que sublime de l'Église catholique de travailler à consommer de plus en plus, dans la multiplicité de tant de cœurs humains, l'ineffable unité d'un même amour divin.

Mais, messieurs, veuillez le remarquer, ce grand centre des cœurs nous demeure invisible et impalpable. Ce cœur du Christ, nœud vivant de tous nos cœurs, ne se laisse ni voir ni toucher. Et pourtant il faut aux cœurs, comme aux intelligences et aux volontés, un

centre visible, un centre palpable, accessible, dont on puisse dire en l'approchant et en le touchant : Le voici. Aussi Dieu, pour achever son œuvre, a fait cette autre merveille : il a créé trois amours, comme trois rameaux sortis du grand arbre, triple rejeton de la divine séve de l'amour de Jésus-Christ; il nous a donné l'amour d'une mère, l'amour d'un père et l'amour qui sort des deux autres, comme leur fruit légitime, l'amour des frères.

L'amour d'une mère, d'une mère qui nous engendre par l'amour même de Jésus-Christ, et qui, après nous avoir portés dans son sein et enfantés par ses douleurs, nous attire vers ce cœur ému et tressaillant comme vers un centre d'amour unissant tous les amours. Catholiques, mais hommes et infirmes que nous sommes, ah ! je le sais, nous pouvons nous diviser sur beaucoup de points; nous ne nous divisons que trop. Mais une chose nous rallie tous invinciblement : l'amour d'une mère. Nous aimons tous l'Église. Frères séparés, schismatiques, hérétiques, et vous surtout, rationalistes, ah ! vous l'ignorez cette

joie des vrais chrétiens; relégués que vous êtes dans les régions arides du séparatisme, de l'isolement et de l'individualisme, vous ne connaissez pas, comme nous, une institution vivante, sympathique, que dis-je une institution? disons mieux, un être qui a un cœur pour aimer, des entrailles pour compatir, et, pour nous protéger contre le mal et l'erreur, une force invincible, une religion enfin qui nous dit sans cesse : « Mes enfants, mes petits enfants », et à laquelle nous disons tous : « Ma mère, ô la plus aimante et la plus tendre des mères! »

Et si nous avons, pour nous attirer et pour nous serrer les uns contre les autres, le cœur d'une mère, nous avons aussi, pour achever le miracle de notre unité, le cœur d'un père. Au plus haut lieu du monde, au centre de la catholicité, il y a un homme, et cet homme a un regard pour veiller sur toute l'Église, un cœur pour l'embrasser, et dans ce cœur il porte un amour comme on n'en a jamais vu, un amour qui s'étend par delà toutes les barrières où s'arrêtent les autres amours, un amour qui va jusqu'à tous les bouts du

monde; un amour qui aime l'humanité, toute l'humanité, sans rien perdre de sa profondeur, de sa tendresse, de son énergie et de son intensité. Cet homme est un père; cet homme, c'est le *saint-père;* cet homme, c'est le père du monde. Et ce père de l'humanité chrétienne a, pour sauver tous ses enfants, des sollicitudes, des dévouements, des douleurs telles que n'en connut jamais une autre paternité. Souvent, dans le secret de Dieu et de son cœur, il verse sur les pieds du Christ des larmes telles que n'en versent pas d'autres yeux sur la terre; et ce cœur du père universel, du fond de ses tristesses, laisse entendre aux anges du ciel des gémissements tels qu'il n'en sort pas des autres cœurs humains. Oh! non, nul autre amour de père ne ressemble à cet amour; et pour bien entendre cet amour du père catholique envers ses innombrables enfants, il n'y a que l'amour de tous ses enfants pour le père de la catholicité. Ce père, qui a pour ses enfants d'indicibles tendresses, quelles tendresses aussi il suscite pour lui-même au cœur de ses enfants, c'est ce que ne comprendront jamais bien ceux qui, par l'injure des événements ou par

leur propre faute, demeurent séparés de cette paternité qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils n'aperçoivent qu'à travers les préjugés, les ignorances et les sophismes semés autour d'eux comme la poussière dans l'atmosphère. Ah! combien nous aimons le *père!* Ce que nous voudrions mettre à ses pieds de dévouements et de sacrifices pour lui prouver notre amour, c'est ce que vous ne pouvez pas entendre, vous surtout, pauvres égarés, vous qui, par une étrange perversion du cœur humain, voyez des yeux de la haine cette grande et douce personnification de l'amour, vous qui, en retour de l'universelle bénédiction qu'il laisse tomber sur tous et de l'intarissable tendresse qu'il ne refuse à personne, lui envoyez l'outrage de l'ingratitude et qui, par chaque blessure que vous faites à son cœur, multipliez l'amour et le dévouement dans le nôtre.

Ah! vous avez beau l'humilier devant ces deux cents millions d'enfants, cette paternité la plus auguste et la plus tendre qu'il y ait sur cette terre, l'humanité catholique la relève dans son cœur à mesure que vous essayez de l'abaisser dans le monde. Le père connaît

les enfants et les enfants connaissent le père; ce père, nous ne l'abandonnerons pas. En vain l'ennemi chercherait à nous fractionner, à nous diviser, à nous armer les uns contre les autres; nous avons un père, un père unique, un père commun; et dans la guerre comme dans la paix, dans l'orage comme dans le calme, nous nous serrerons les uns contre les autres autour de cette paternité protectrice, lieu visible de notre unité et centre universel de notre *fraternité*. Car l'amour du père et l'amour de la mère produisent un troisième amour qui consomme notre communion efficace dans le cœur de la même paternité et de la même maternité, l'amour des frères!

L'amour des frères, épanouissement naturel de l'amour d'un père et de l'amour d'une mère; pareil à celui des plus belles et des plus grandes fleurs de la création, plein d'un céleste parfum et d'une ravissante beauté! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Ah! vous cherchez, vous appelez, vous exaltez la fraternité? La fraternité, la voici : elle habite entre le cœur du père et le cœur de la mère, ces deux

cœurs qui n'en font qu'un, au sein de la plus belle, de la plus vaste, de la plus douce et de la plus harmonieuse unité; unité plus vaste que toutes les unités qui se font ou qui se défont sur la terre, plus belle que celle du palmier étendant avec grâce ses rameaux fraternels, plus douce que la rosée qui descend sur les fleurs au penchant de l'Hermon ou de la vallée de Térébinthe, plus harmonieuse que tous les concerts qui retentissent dans toutes les voix de la nature. Pourquoi? Ah! vous venez de l'entendre; parce que cette unité, c'est non-seulement le concert des intelligences unies dans une même foi, le concert des voix unies dans une même parole, le concert des volontés unies dans un même commandement, le concert des âmes unies dans une même adoration, mais encore, et par-dessus tout, le concert des cœurs unis dans un même amour, et tous célébrant avec une joie et un transport unanime, au sein de l'Église catholique, la fête universelle de l'unité et de la fraternité! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

Ah! messieurs, à ce rayonnement de l'unité que je viens de vous montrer, je le sais,

il manque quelque chose; il faudrait vous la montrer resplendissant à travers toute notre histoire; car, elle aussi, elle a traversé tous les espaces, tous les siècles, tous les peuples; et dans tous les peuples, tous les siècles, tous les espaces, elle a vaincu toutes les causes de séparation et toutes les puissances de la division. Il faudrait vous montrer, dans cette longue vie de l'Église, le travail de nos évêques, de nos pontifes, de nos conciles, surtout à l'heure des grandes tempêtes, bravant tout, sacrifiant tout pour le triomphe de l'unité.

Mais ce n'était pas mon point de vue. Et d'ailleurs à quoi bon? Ce long travail des siècles va se résumer et s'abréger devant vous; car si le concile œcuménique du dix-neuvième siècle doit être la grande manifestation de la catholicité de l'Église, il sera encore plus la manifestation de son incomparable unité! O messieurs, encore une fois reposons nos regards sur cette grande et belle chose que déjà nous voyons poindre à l'horizon d'un prochain avenir! Quel spectacle Dieu va vous montrer, à vous si avides de spectacles!

Voici apparaître le christianisme comme la plus grande chose de l'humanité; voici la plus grande chose dans le christianisme, la sainte Église catholique; voici ce qu'il y a dans l'Église elle-même de plus imposant, de plus auguste et de plus solennel, le concile œcuménique; et voici, dans le concile œcuménique, celui qui en est le cœur et la tête, le centre et le sommet, le pontife romain, résumant et condensant, comme le chef fait pour le corps, toute la vitalité, toute l'autorité, toute l'infaillibilité du concile lui-même, dominant et confirmant tous ses frères. Et lorsque sa voix, résumant tant de voix, aura parlé; et lorsque, d'échos en échos, aura retenti l'universel *amen* de la catholicité, ah! oui, ce sera la grande manifestation, disons mieux, la grande fête de l'unité.

Hors de là, messieurs, le sort en est jeté, non-seulement il n'y a plus d'unité religieuse, il n'y a plus même de véritable religion; il n'y a plus que des âmes juxtaposées, pareilles aux grains de sable du rivage, emportés ou par le flot qui vient ou par le flot qui s'en va; ou, selon le beau mot d'un publiciste, il n'y a « qu'une poussière gouvernée par le vent. »

Or la seule manière pour le vent de gouverner, c'est d'éparpiller. Et tel est, en effet, le spectacle que présente partout la religion en dehors de l'unité catholique : au lieu de la concentration, l'éparpillement universel. Ah! je ne parle pas, en ce moment, à ces intelligences rétrogrades qui reculent jusqu'à vouloir anéantir ce que les barbares eux-mêmes savent encore respecter. Je parle à tous ceux qui adorent encore prosternés devant un autel, à ceux que la conviction rallie autour d'un symbole et d'un drapeau religieux quelconque; je parle surtout à ceux qu'une même foi prosterne devant le Christ Dieu, réparateur et Sauveur; je parle à tous les chrétiens mes frères, que je voudrais pouvoir atteindre par cette parole sous tous les cieux et sur tous les rivages; et à ceux-là je crie de toute mon âme : Comme nous et avec nous, vous croyez au pasteur unique des âmes, Jésus-Christ Notre-Seigneur; comme nous et avec nous, vous voudriez réaliser l'idéal de l'unité qu'évoquait son cœur par un cri d'incomparable amour; vous appelez de tous vos désirs l'unité visible du troupeau sous la garde de l'unique pasteur visible. Ah! venez avec nous;

oui, venez ; la force des choses l'ordonne, l'histoire de vos séparations le commande, et la poussière des sectes, emportée sur tous les chemins du monde religieux par le vent de tous les rationalismes, vous le crie avec nous : Vous reviendrez à nous, ou vous vous en irez vous éparpillant de plus en plus ; vous achèverez avec nous, sur l'inébranlable pierre, l'édifice de l'impérissable unité, ou vous vous en irez, vous séparant, vous divisant, vous pulvérisant, vous anéantissant de plus en plus, jusqu'à ce que votre christianisme s'évanouisse tout à fait, comme un fantôme, dans ce vide creusé sous vos pieds par l'antichristianisme.

Oh ! non, il n'en sera pas ainsi ; notre cœur fraternel ne s'y peut résigner ! Frères en Jésus-Christ, vous que le Christ appelle, vous que l'Église appelle, vous que le pontife appelle, vous que nous appelons tous dans ce royaume de l'unité où il n'y a vraiment qu'un seul troupeau et un seul pasteur, ah ! je vous en prie, entendez, par la bouche de Pie IX, la voix de l'unité vous conviant à ses plus belles fêtes ; rameaux brisés, relevez-vous ; membres épars, rassemblez-vous ; âmes

endormies, réveillez-vous; frères en Jésus-Christ, reconnaissez-vous, aimez-vous, embrassez-vous; reconnaissez-vous dans le cœur du même Christ; aimez-vous dans le cœur de la même mère; et puis, sur le cœur de ce père qui vous ouvre avec le sien le cœur même de Dieu, embrassez-vous; que la voix universelle et perpétuelle de notre unité réponde, d'espace en espace et de siècle en siècle, à la parole du maître : « Mon Père, « qu'ils soient un, comme vous et moi nous « sommes un » *Ut sint unum sicut et nos unum sumus*. C'est alors que cette grande religion, emportant avec elle-même toutes les intelligences, toutes les volontés, toutes les âmes, tous les cœurs, gravitant autour d'un même centre, sera plus que jamais la force motrice qui poussera l'humanité, de progrès en progrès, vers ses divines destinées.

(*La suite, voyez année* 1870.)

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, PLACE DU PANTHÉON, 2.



